



Vision de la médecine dans l'œuvre de Gustave Flaubert

Benoît Barrandon

► To cite this version:

Benoît Barrandon. Vision de la médecine dans l'œuvre de Gustave Flaubert. Médecine humaine et pathologie. 2019. dumas-02494502

HAL Id: dumas-02494502

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02494502>

Submitted on 28 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université de Bordeaux
U.F.R. DES SCIENCES MEDICALES

Année 2019 N°130

Thèse pour l'obtention du
DIPLOME D'ETAT de DOCTEUR EN MEDECINE

Présentée et soutenue publiquement

le 26 août 2019

Par Benoît, Thibault, Jérôme, Yann, Joël BARRANDON

DES de Médecine Générale

Né le 12 Juin 1991 à Aix-en-Provence

**VISION DE LA MEDECINE DANS L'OEUVRE DE GUSTAVE
FLAUBERT**

Directeur de Thèse

Monsieur le Professeur Jean-Claude BASTE

Rapporteurs de Thèse

Monsieur le Professeur Patrick MERCIE

Monsieur le Docteur Grégoire DE SAINT-TRIVIER

Membres du jury

Monsieur le Professeur Jean-Philippe JOSEPH, Président

Monsieur le Professeur Jean-Claude BASTE, Juge

Monsieur le Professeur Patrick MERCIE, Juge

Monsieur le Professeur Philippe CASTERA, Juge

Monsieur le Docteur Jean-Michel SEJOURNE, Juge

Liste des universitaires

Liste des Professeurs des universités – Praticiens hospitaliers

Monsieur le Professeur Jean-Claude BASTE

Monsieur le Professeur Jean-Philippe JOSEPH

Monsieur le Professeur Patrick MERCIE

Professeur associé de médecine générale

Monsieur le Professeur Philippe CASTERA

Praticien hospitalier

Monsieur le Docteur Grégoire de SAINT-TRIVIER

Remerciements

A mon directeur de thèse, le Professeur Jean-Claude BASTE, qui m'a donné la chance de pouvoir effectuer ce travail de thèse et qui m'a accompagné à travers celui-ci.

A Madame Sophie DEMOY, conservatrice du musée Flaubert et d'Histoire de la médecine de Rouen, pour son aide précieuse et toujours efficace. L'écrivain rouennais est servi en ces murs par une femme passionnée, qui m'a permis de donner le meilleur dans mon travail de thèse par ses connaissances et son attention.

Je tiens également à remercier le Pr Jean-Philippe JOSEPH qui m'a fait l'honneur de présider ce jury de thèse, et de participer au travail accompli. Veuillez trouver ici l'expression de mes sincères remerciements.

Je remercie également le Dr Jean-Michel SEJOURNE, mon ancien maître de stage, qui m'a soutenu dès le début alors que je m'interrogeais sur l'intérêt de mon sujet de thèse. Aujourd'hui, vous me faites l'honneur de siéger à mon jury de thèse. Merci également pour tout ce que j'ai appris à vos côtés dans l'exercice de notre Art.

A toutes les autres personnes qui ont contribué de près ou de loin à rendre ce travail possible, et notamment à Madame Louise-Marie ROSE pour sa relecture attentive et ses conseils judicieux.

Aux membres de mon jury de thèse, je vous remercie de votre présence en ce jour et de votre intérêt pour mon travail de thèse.

A mes amis de la faculté de médecine,

« Tâche d'arriver à la croyance du plan de l'univers, de la moralité, des devoirs de l'homme, de la vie future et du chou colossal ; tâche de croire à l'intégrité des ministres, à la chasteté des putains, à la bonté de l'homme, au bonheur de la vie, à la véracité de tous les mensonges possibles. Alors tu seras heureux, et tu pourras te dire croyant et aux trois quarts imbéciles ; mais en attendant reste homme d'esprit, sceptique et buveur. »

Lettre de Gustave Flaubert à son ami Ernest Chevalier, datée du 30 novembre 1838

A Rouen, la ville qui m'a accueillie pour six années de mes études de médecine,

« Rouen, le port, l'éternel port, la cour pavée et enfin ma chambre, le même milieu, le passé derrière moi et comme toujours la vague apparence d'une brise plus parfumée. »

Gustave Flaubert, noté sur son carnet de voyage au retour du voyage de noces de sa sœur en Italie

« J'ai vu Rouen. Dis à Boulanger que j'ai vu Rouen. Il comprendra tout ce qu'il y a dans ce mot. J'y ai passé les journées du 13 et du 14. J'ai vu tout, la chambre des comptes, l'Hôtel du Bourg Theroulde, le palais de justice, le Gros-Horloge, Saint-Ouen, Saint-Maclou, les vitraux de Saint-Vincent, les fontaines, les vieilles maisons sculptées, et l'énorme cathédrale qui fait à tout moment au bout des rues de magnifiques apparitions. Je suis monté sur le clocher de la cathédrale et sur la tour de Saint-Ouen. La ville et le paysage, de là-haut, sont admirables. »
Victor Hugo à sa femme, La Roche-Guyon, 1835, Exposition du Musée des Beaux-Arts de Rouen 2014, « Cathédrales, 1789-1914, Un Mythe Moderne »

Merci à ma mère, qui m'a toujours soutenu. A ma famille, présente ce jour et à laquelle je dédie cette thèse.

Enfin, à ma femme, Marie, dont la curiosité littéraire est tout sauf étrangère à ce sujet de thèse.

Table des matières

- Remerciements	p 3
- Table des matières	p 5
1/ Introduction	p 7
2/ Gustave Flaubert, l'homme et sa vie	p 8
2.1 Son hérédité : milieu paternel et maternel	p 8
2.2 Son enfance, son adolescence, sa jeunesse	p 11
2.2.1 Enfance	p 11
2.2.2 Adolescence	p 13
2.2.3 Jeunesse	p 18
2.3 Vie adulte de Flaubert	p 22
2.4 Fin de vie et mort de Gustave Flaubert	p 38
3/ Les influences médicales de Flaubert	p 39
3.1 Milieu de vie : enfance, adolescence et jeunesse à l'Hôtel-Dieu de Rouen	p 39
3.2 Le père : Achille-Cléophas Flaubert	p 41
3.3 Le frère : Achille Flaubert	p 46
3.4 L'ami : Louis Bouilhet	p 49
3.5 Curiosité médicale de Flaubert : ses recherches et ses rencontres	p 57
4/ Gustave Flaubert et sa maladie	p 59
5/ La médecine occidentale au XIXème siècle : état des lieux et progrès .	p 66
5.1 De l'Ancien au Nouveau monde : la rupture de la Révolution française et de l'Empire.....	p 66
5.2 La médecine au XIXème siècle	p 70

6/ Description de l'œuvre de Gustave Flaubert	p 75
6.1 Les œuvres de jeunesse	p 75
6.2 Les œuvres de maturité	p 78
6.3 Sa correspondance	p 83
 7/ La médecine dans l'œuvre de Gustave Flaubert : description et mise en relief	p 87
7.1 Le personnage du médecin	p 87
7.2 Théories médicales	p 93
7.3 Description du système de santé : l'officier de santé, le docteur en médecine, l'hôpital	 p 99
7.4 La pratique médicale	p 102
7.5 La pathologie et la mort	p 106
7.6 La thérapeutique	p 113
7.7 La concurrence : pharmacie, rebouteux, religion	p 115
 8/ Portée de l'œuvre de Gustave Flaubert	p 119
8.1 Gustave Flaubert : réaliste ? Naturaliste ?	p 119
8.2 Le Bovarysme	p 123
8.3 Filmographie tirée des œuvres de Gustave Flaubert	p 129
8.4 Biographies et romans autour de l'œuvre de Gustave Flaubert	p 131
 9/ Conclusion	p 132
 10/ Notes	p 135
 11/ Bibliographie	p 143
 12/ Annexes	p 145

1 - Introduction

Gustave Flaubert, né en 1821 et mort en 1880, est un écrivain français du XIX^{ème} siècle. Par son origine sociale et son milieu, il est baigné dans la médecine. Son père est un illustre chirurgien rouennais. Son frère aîné le sera à sa suite. Son plus proche ami a poursuivi des études de médecine jusqu'à l'internat, toujours à Rouen. Un autre de ses proches amis est lui aussi fils de médecin.

D'autre part, il appartient à un siècle qui est tout absorbé à la poursuite du "Progrès". Son époque est fascinée par la science. Elle révère la médecine et se trouve convaincue d'un avenir matériel et sanitaire meilleur pour l'Homme.

Mais si la science et la médecine font de grandes avancées, les autres productions humaines ne sont pas en reste, notamment dans le domaine des arts qui jouit d'une grande vitalité. La littérature du XIX^{ème} siècle est foisonnante à bien des égards. L'Europe entière produit de grands écrivains dont les noms et les œuvres sont de nos jours encore parmi les plus connus et les plus lus. Des genres nouveaux vont apparaître, l'appétence du siècle pour la science va se vérifier et une approche scientifique de la littérature va éclore et prospérer.

Le réalisme et le naturalisme en sont les écoles littéraires les plus caractéristiques.

C'est à l'aune de ce siècle de modernisation tout azimut que nous avons entrepris de lire et d'étudier l'œuvre de Gustave Flaubert. Ceci afin de nous assurer si cette œuvre constitue un reflet fidèle et précis de la médecine de son époque.

Nous allons tâcher de vérifier, à travers l'étude de sa personne, de son milieu, de son époque, de son œuvre, de sa pensée et de sa postérité si cette idée est juste.

« Que de fois j'ai senti à mes meilleurs moments le froid du scalpel qui m'entraîne dans la chair ! »

Lettre à Louise Colet du 3 juillet 1852 (1)

« Je suis né à l'hôpital (de Rouen - dont mon père était chirurgien en chef ; il a laissé un nom illustre dans son art) et j'ai grandi au milieu de toutes les misères humaines – dont un mur me séparait. Tout enfant, j'ai joué dans un amphithéâtre ».

Lettre à Mademoiselle Leroyer de Chantepie du 30 mars 1857 (2)

2 - Gustave Flaubert, l'homme et sa vie

2.1 - Son hérédité : milieu paternel et maternel

Les parents de Gustave Flaubert tiennent une grande place dans sa vie – entre un père qu'il admirait, et une mère qu'il adorait.

Son père, Achille-Cléophas Flaubert est né le 14 novembre 1784, dans un petit bourg champenois nommé Maizières-la-Grande-Paroisse, dans le département de l'Aube. Le père d'Achille-Cléophas, Nicolas Flaubert, était vétérinaire et il semble que cette charge se transmettait alors dans la famille de père en fils depuis plusieurs générations, comme ce fut la coutume sous l'Ancien Régime.

Achille-Cléophas était brillant en études et glissa facilement du collège de Sens aux études de médecine à Paris, où il gravit peu à peu les échelons d'une manière toujours éclatante, puisqu'il finit chaque année le premier de sa promotion.

Lauréat de l'école pratique d'anatomie, il fut reçu troisième au concours de l'internat créé en 1802, ses frais d'études étant payés par le gouvernement consulaire de l'époque.

Il fut d'abord l'élève de l'Abbé Jean-Baptiste Salgues au collège de Sens, homme libre du siècle français, à la manière du XVIII^{ème} qui alors finissait de se consumer. L'Abbé Salgues, homme haut en couleur, tambour battant contre les préjugés de son temps, ne craignait pas de s'entourer dans son salon « *des grandes personnes et des grandes garces d'alors* ». (3)

Au XIX^{ème} siècle naissant, il fut durant son internat à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'élève du prestigieux Guillaume Dupuytren, sommité de la chirurgie française à l'époque. Son parcours médical d'interne de chirurgie s'y poursuivit sous la houlette sérieuse mais bienveillante du grand homme, qui l'appréciait semble-t-il.

Du premier, il tira de cet enseignement des idées nouvelles, et ce bon abbé assermenté à la sauce Voltairienne dut participer au passage de son élève de l'Ancien Monde vers l'Aube du Nouveau, vers l'athéisme, la raison triomphante, l'admiration des idées révolutionnaires et du mythe du « *petit caporal* ».

Du second, l'exercice méticuleux et sûrement l'un des meilleurs au monde qu'il soit de la chirurgie de l'époque, entaché cependant de l'influence du Dr Broussais, qui, loin de l'anatomo-clinique rigoureuse naissante, diagnostiquait à tour de bras des irritations du tube digestif, ses fameuses « *phlegmasies* » dont le traitement était la diète et la saignée, traitements rappelant des périodes moins glorieuses de la science médicale.

La célèbre saignée, affaiblissant des malades déjà anémiés par la chirurgie, fera encore partie de l'arsenal thérapeutique de base d'Achille-Cléophas, comme des autres médecins et chirurgiens de son temps.

Réformé du service militaire impérial en 1806 pour *phthisie pulmonaire*, il partit pour sa fin d'études à l'Hôtel-Dieu de Rouen, Dupuytren le faisant nommer *prévôt d'anatomie* sous la

tutelle du chirurgien en chef Laumonier. Son travail consistait notamment à fabriquer des pièces anatomiques en cire colorée, aidé en cela par les frères Cloquet. Ces pièces étaient ensuite envoyées dans les facultés de médecine pour l'instruction des étudiants.

C'est dans ces années, là-bas, à Rouen, qu'il rencontrera sa future épouse, la jeune et jolie Anne-Justine-Caroline Fleuriot et qu'il préparera sa thèse, passée en septembre 1810, sur « *La manière de conduire les malades avant et après les opérations chirurgicales* ».

Anne-Justine-Caroline Fleuriot, ou plus simplement Caroline, est une jeune orpheline recueillie par le couple Laumonier. Elle est normande, née le 7 septembre 1793 à Pont-l'Évêque, et était la fille d'un médecin de Pont-Audemer, probablement officier de santé, Jean-Baptiste Fleuriot, et de Camille Cambremer de Croixmare, issue d'une famille d'armateur. Bien que les origines aristocratiques de la famille des Cambremer de Croixmare soit douteuse, Gustave Flaubert n'en sera pas moins persuadé, toute sa vie durant, d'avoir des origines nobles par sa mère et en tirera un orgueil certain.

Mais revenons à Caroline Fleuriot : sa mère meurt quelques jours après sa naissance, probablement de la fièvre puerpérale qui fait des ravages à cette époque chez les jeunes accouchées.

Son père meurt quelques années plus tard, en 1803, alors qu'elle a seulement neuf ans. Elle n'eut donc d'autre choix après sa jeune enfance à Pont-l'Évêque et un début de pensionnat à Honfleur, que de rejoindre à Rouen sa marraine, épouse du Dr Laumonier. De caractère facile et modeste, jolie, « *une brave femme, de sens droit et d'esprit large* » dira d'elle son fils Gustave, elle séduisit Achille-Cléophas qui la demanda en mariage au sortir de son pensionnat, celui-ci étant le passage rituel et obligé des jeunes filles de bonne famille de son temps.

Notre homme l'épousa le 10 février 1812 en l'église de la Madeleine, attenante au nouvel Hôtel-Dieu de Rouen. Achille-Cléophas avait vingt-sept ans, Caroline dix-huit.

Les jeunes mariés élurent d'abord domicile dans la rue du Petit-Salut, au numéro huit, en plein centre de Rouen, au pied de la grande cathédrale gothique où la désormais Madame Flaubert dira plus tard avoir passé « *les meilleures années de sa vie* ».

La mort du Dr Laumonier, qu'Achille-Cléophas remplaça en tant que chirurgien-chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, leur permit d'habiter l'aile appelée le « Pavillon » et où se trouve de nos jours le musée Flaubert d'histoire de la médecine.

Au rez-de-chaussée se trouvait la salle d'attente, jouxtant la cuisine où s'affairait la bonne Julie, la fidèle servante de la famille. Au premier étage se trouvaient la chambre parentale et la salle de billard, où Flaubert jeune enfant écrivit et joua ses premières compositions et pièces de théâtre. Au second étage se trouvaient les chambres des enfants.

Quant aux enfants, ils n'échappèrent pas malgré leur père chirurgien à l'effroyable mortalité infantile qui sévissait encore au XIX^{ème} siècle.

Le premier, Achille, est né en 1813. Il suivra les pas de son père dans la carrière médicale. Naissent ensuite deux autres enfants, Caroline et Emile-Cléophas, qui meurent en bas âge (respectivement à vingt mois, en 1817 et à huit mois, en 1819).

Vient ensuite Jules-Alfred, qui mourra quelques mois après la naissance de Gustave, en 1822, à l'âge de trois ans.

Enfin, Gustave Flaubert, le futur écrivain, vient au monde le 12 décembre 1821, dans le pavillon

de la rue Lecat, au sein de l'Hôtel-Dieu de Rouen.

Il est baptisé le 13 janvier 1822, en l'église Sainte-Madeleine de Rouen. Son parrain est Paul Le Poittevin, filateur et ami de la famille. Il est le père d'Alfred Le Poittevin et de Laure Le Poittevin, future Laure de Maupassant, qui seront deux grands amis de Gustave. Achille-Cléophas quant à lui, est déjà parrain d'Alfred.

Pour l'heure, Achille-Cléophas, en sa qualité de chirurgien-chef et portant la dignité encore fraîche d'héritier des Lumières, préfère rester à la porte de l'église.

Enfin, dernière-née du couple Flaubert, vient la petite sœur chérie de Gustave, Joséphine Caroline, née en 1824.

2.2 - Son enfance, son adolescence, sa jeunesse

2.2.1 - Enfance

Le très jeune Gustave Flaubert semble avoir été un enfant facile et calme, déjà dans l'observation, passant des heures le doigt dans sa bouche – un méditatif, dirait-on aujourd'hui.

Son grand frère Achille, de huit ans son aîné ressemble à son père pour son sérieux, sa méticulosité et sa vivacité d'esprit, c'est plutôt vers lui que se portent les attentions familiales.

Gustave, jouira d'une plus grande liberté dans son éducation, ce qui le laissera davantage tranquille. Il semble, de plus, d'une santé plus fragile que son grand frère.

Ajoutant à cela le peu d'empressement qu'il met dans ses premières leçons, son peu d'enthousiasme à apprendre à lire, son mutisme à la fois boudeur et contemplatif, on comprend que l'attention parentale et notamment paternelle se soit moins portée sur lui, et que Gustave Flaubert en miroir agira toujours comme si son père ne fondait pas sur lui de grands espoirs et ne lui prédisait pas un grand avenir.

De là est née la légende de « *l'idiot de la famille* » (4), notablement mise en valeur par Jean-Paul Sartre dans sa biographie éponyme de Flaubert, et le mensonge de « *l'idiot devenu génie*. »

Ces propos sont bien sûr à nuancer immédiatement, car si Gustave Flaubert très jeune enfant ne montre effectivement guère de prédispositions ni d'entrain pour l'étude, dès l'âge de dix ans, il écrit des lettres, puis ses premières pièces de théâtre, déjà d'une qualité étonnante pour son âge.

Il se passionne très tôt pour les récits ; la première à l'initier fut la bonne de la famille, Julie, qui lui remplit la tête pleine de contes et de légendes.

Cet apprentissage des récits merveilleux fut vite suivi par l'un de ses grands amours littéraire, Don Quichotte, que lui lisait Amédée Mignot, dit le père Mignot, son voisin favori, Gustave gentiment assis sur ses genoux.

Celui-ci habitait en face du pavillon et était le grand-père d'Ernest Chevalier, première grande amitié du jeune Gustave.

Il en gardera toujours un souvenir émouvant comme le relate cette lettre à sa mère du 24 novembre 1850 : « *les premières impressions ne s'effacent pas, je les trouve en moi, encore fraîches et avec toutes leurs influences. La place du père Langlois, celle du père Mignot, celle de Don Quichotte et de mes songeries d'enfant dans le jardin, à côté de la fenêtre de l'amphithéâtre* ». (5)

Ou encore l'adorable et irréfutable argument pour exprimer son peu d'entrain à l'apprentissage de la lecture : « *à quoi bon apprendre, puisque papa Mignot lit ?* ». (6)

Ses premiers jeux, ses premières mises en scène de ses pièces d'enfant, il les jouera dans la salle de billard, avec pour compagnons de jeu sa sœur Caroline - sa cadette née trois ans après

lui et dernière de la famille, que Gustave adorait et dont il fut très proche et Ernest Chevalier, petit-fils du père Mignot de Don Quichotte.

C'est à Ernest Chevalier qu'échoit le privilège de la première amitié de Gustave Flaubert, c'est à lui qu'il écrit avec son l'orthographe d'alors, en l'an 1830 : « *Oui, ami depuis la naissance jusqu'à la mort, car une amour pour ainsi dire fraternel nous unit. Oui moi qui a du sentiment oui je ferai mille lieues si il le fallait pour aller rejoindre le meilleur de mes amis, car rien n'est si doux que l'amitié oh douce amitié* ». (7)

« *Gustave Flaubert, Ernest Chevalier, deux individus qui jamais ne se sépareront* » écrit-il encore.

Mais outre l'emphase charmante portée à l'amitié par le jeune enfant, on s'aperçoit également qu'au même âge, les prétentions littéraires sont déjà bien présentes, pour preuve dans cette lettre toujours de Gustave à Ernest du 1^{er} janvier 1831 – il vient alors d'avoir neuf ans : « *Tu as raison de dire que le jour de l'an est bête. (...) Si tu veux nous associer pour écrire moi, j'écrirait des comédie et toi tu écriras tes rêves, et comme il y a une dame qui vient chez papa et qui nous conte des bêtises je les écrirait.* » (8)

Et déjà, Gustave Flaubert se cherche un ami qu'il lui servirait « d'accoucheur » pour ses productions littéraires -comme le sera plus tard son grand ami Louis Bouilhet.

Il a neuf ans toujours quand il écrit à Ernest Chevalier : « *je t'enverrai des cahiers que j'ai commencé à écrire, et je te prirait de me les renvoyer, si tu veux écrire quelque chose dedans tu me feras beaucoup de plaisir.* » (9)

A douze ans, à l'été 1834, il se montre plus brut et lui assure que « *si je n'avais dans la tête et au bout de ma plume une reine de France au XV^{ème} siècle, je serais totalement dégoûtée de l'existence et il y aurait longtemps qu'une balle m'aurait délivré de cette plaisanterie bouffonne qu'on appelle la vie.* » (10)

Ainsi se déroule cette enfance, au sein d'un foyer uni et protecteur, période déjà féconde pour le futur « *chirurgien des lettres* » avec de multiples sujets et ébauches, des titres ambitieux, ou tout du moins prometteurs : « *La belle Andalouse, Le Bal masqué, La mauresque, un éloge de Corneille* », l'autre grand Rouennais, où apparaît quelque peu le chauvinisme de Gustave Flaubert quant à l'illustre personnage de sa cité : « *Quelques-uns disputent sur ton mérite ou celui de Racine, et je réponds avec fierté : qui est celui qui a le plus de mérite de retirer les épines d'un chemin, ou de semer des fleurs après ? Eh bien ! c'est toi qui a retiré les épines, c'est-à-dire les difficultés de la versification française ! Corneille, tu as le prix. Je te salue !* » (11)

Plus trivialement aussi transparaît de manière tout à fait limpide le fils du chirurgien dans cette courte mais significative œuvre de la moquerie flaubertienne sur « *La belle explication de la fameuse constipation* » : « *La constipation est un resserrement du trou merdarum, et quand le passage est stérile, c'est-à-dire quand le débouché est rétréci, on appelle cela constipation. Il ressemble alors à la mer qui ne produit plus d'écume et à la femme qui n'a pas d'enfan. On appelle ce qui sort du trou merdarana, gros et menu. Voilà la production du trou fameux.* » (12)

Après ces années d'enfance qui lui resteront chères, comme moment d'insouciance dans le cadre protégé d'une famille aisée financièrement et solidement établie socialement dans la bourgeoisie rouennaise de l'époque, nous voyons notre jeune ami grandir et déjà partir pour le collège royal de Rouen, actuel lycée Corneille, nommé ainsi suite au passage du maître dans cette illustre institution.

2.2.2 - Adolescence

Voilà notre jeune rêveur parti pour le Collège royal de Rouen, où il entre à l'automne 1831 comme externe en classe de huitième puis en tant que pensionnaire quelques mois plus tard, en mars 1832 – à noter que le collège est à moins de trente minutes à pied du domicile familial...

Cette institution de l'époque est encore « à l'ancienne ». L'enseignement est fourni par des cours magistraux et fermement dirigé sous la fêrule du maître sur son estrade, l'élève est en uniforme, le professeur en toge, le règlement ressemble à celui d'une caserne pour ne pas dire d'une prison, on prend les dictées « *sur ses genoux, le corps plié en deux, en tenant son cahier et son encrier d'une main, et sa plume de l'autre* ». (13)

Voilà qui bien entendu fera détester le collège au jeune Gustave Flaubert qui dira en garder un traumatisme pour le restant de ses jours.

Il fera part de ce dégoût à maintes reprises dans « *Les Mémoires d'un fou* » (1838) et dans « *Novembre* » (1842).

« *Dès le collège, j'étais triste, je m'y ennuyais, je m'y cuisais de désirs, j'avais d'ardentes aspirations vers une existence insensée et agitée, je rêvais les passions, j'aurais voulu toutes les avoir.* » (14)

« *Je fus au collège dès l'âge de dix ans et j'y contractai de bonne heure une profonde aversion pour les hommes. J'y fus froissé dans tous mes goûts : dans la classe pour mes idées ; aux récréations pour mes penchants de sauvagerie solitaire.* » (15)

« *Le collège m'était antipathique. Ça serait une curieuse étude que ce profond dégoût des âmes nobles et élevées manifesté de suite par le contact et le froissement des hommes. Je n'ai jamais aimé une vie réglée, des horaires fixes, une existence d'horloge où il faut que la pensée s'arrête avec la cloche, où tout est monté d'avance pour des siècles et des générations. Cette régularité, sans doute, peut convenir au plus grand nombre, mais pour le pauvre enfant qui se nourrit de poésie, de rêves et de chimères, qui pense à l'amour et à toutes les balivernes, c'est l'éveiller sans cesse de ce songe sublime, c'est ne pas lui laisser un moment de repos, c'est l'étouffer en le ramenant à notre atmosphère de matérialisme et de bon sens, dont il a horreur et dégoût.* » (16)

Même si le collège fut pour Gustave Flaubert une expérience désagréable de son existence, il ne faut pas non plus en noircir le trait et derrière ses hauts murs sombres et froids, le futur prodige en tire comme bénéfices secondaires de longs moments de rêveries, pendant les heures d'études, propices à croître l'imagination bouillonnante et les envies d'ardeur, de voyage et la curiosité déjà insatiable de notre homme.

Il y trouvera le temps de dévorer des livres et de fonder une revue intitulée « *Art et Progrès* » sous forme de cahier d'étudiant, où il publiera ses premiers textes, « *Portrait de Lord Byron* », « *Matteo Falcone* », « *Le Moine des Chartreux* », récits dans la veine du drame romantique ou de l'allégorie comme dans « *Voyage en Enfer* » en 1835.

Il y rencontrera également deux professeurs qui seront pour lui des étapes importantes dans la formation de sa personnalité en construction, dans l'avènement de « *l'homme écrivain* » : Adolphe Chéruel, disciple du grand Jules Michelet, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure et agrégé d'histoire, futur professeur à la Sorbonne, va donner le goût de l'Histoire

à partir de la classe de quatrième, lui faisant lire nombre d'ouvrages, et lui commandant des thèmes sur des sujets historiques, l'antiquité égyptienne, grecque et carthaginoise le passionnant particulièrement – prophétisant la venue de ses ouvrages à la veine « Antique » ou « historique » tel « *Salammbô* » ou « *Trois Contes* ». Dès ces années, des récits témoignent de cette ferveur historique : « *La lutte du sacerdoce et de l'empire* » en 1837, « *Loys XI* » en 1838, « *Rome et les Césars* » en 1839.

L'autre personnage encore plus marquant est Honoré Gourgaud-Dugazon, son professeur de lettres dès la cinquième, agrégé de grammaire d'une trentaine d'années. Il remarque notre jeune talent, déjà très doué en la matière, et sentant chez lui la fibre littéraire de l'auteur en devenir, il lui propose également nombre de lectures et de compositions. Esprit rigoureux et moderne dans un cadre ancien, il détonne parfois par son approche peu académique de sa matière et dans son indifférence pour la discipline ce que la hiérarchie lui reprochera à plusieurs reprises.

Peut-être peut-on voir dans cet homme bon, admiré de ses élèves, dont Gustave Flaubert, une image de Mr Keating dans « *Le Cercle des poètes disparus* » du film de Peter Weir.

Image peut-être maladroite mais néanmoins, Gustave Flaubert découvrira notamment sous le professorat bienveillant de cet homme deux de ses amours littéraires : « *Vraiment je n'estime profondément que deux hommes : Rabelais et Byron, les deux seuls qui aient écrit dans l'intention de nuire au genre humain et de lui rire à la face.* » (17)

Mais il admire également déjà Victor Hugo, et se passionne pour les romans de Walter Scott...

De cette période romantique chez notre jeune adolescent, nous avons pour témoignage cette lettre adressée à Ernest Chevalier : « *Ô que j'aime bien mieux la poésie pure, les cris de l'âme, les élans soudains et puis les profonds soupirs, les voix de l'âme, les pensées du cœur. Il y a des jours où je donnerais toute la science des bavards passés, présents, futurs, toute la sotte érudition des éplucheurs, équarrisseurs, philosophes, romanciers, chimistes, épiciers, académiciens, pour deux vers de Lamartine ou de Victor Hugo.* » (18)

Pour preuve de l'influence du professeur dans la formation intellectuelle de son précoce et brillant élève, Gustave Flaubert n'hésitera pas à parler comme à un ami, presque à un grand frère, à son ancien professeur de lettres M. Gourgaud-Dugazon, pourtant témoin de ses rudes années de collège, quand il lui fera part de ses doutes quelques années plus tard, lorsque sa vocation littéraire se fera de plus en plus sentir :

« *Au printemps, j'irai vous trouver un dimanche matin et il faudra, bon gré, mal gré, que vous me fassiez cadeau de votre journée entière. Les heures passent si vite quand nous sommes ensemble ; j'ai tant de choses à vous dire et vous m'écoutez si bien !* » ... « *Je suis arrivé à un moment décisif : il faut reculer ou avancer, tout est là pour moi. C'est une question de vie et de mort. Quand j'aurais pris mon parti, rien ne m'arrêtera, dussé-je être sifflé et conspué par tout le monde.* » (19)

A seulement quatorze ans, à la fin d'un conte, « *Un parfum à sentir* », il s'exclame : « *Vous ne savez peut-être pas quel plaisir c'est : composer ! Écrire, oh ! écrire, c'est s'emparer du monde. C'est sentir sa pensée naître, grandir, vivre, se dresser debout sur son piédestal, et y rester toujours.* » (20)

Ou sinon : « *Grisons-nous avec de l'encre, puisque le nectar des dieux nous manque.* » (21)

Deux autres amis entrent à cette période dans la cour de l'amitié flaubertienne en plus d'Ernest Chevalier qui commence déjà à s'éloigner des promesses d'amitié éternelle de la tendre enfance : Louis Bouilhet, le fidèle et discret ami, son camarade de classe, l'intime, lui aussi admirateur de littérature et de poésie, auteur d'ouvrages et de pièces non passées à la postérité

malgré l'acharnement et les grands efforts de son ami Gustave à les mettre en valeur après sa mort.

Celui-ci est également l'auteur d'un alexandrin des plus cocasses à défaut d'être grandiloquent : *« On est plus près du cœur quand la poitrine est plate »*.

Ici encore, chez cet ami de toujours, l'anatomie n'est jamais très loin...

L'autre est Alfred Le Poittevin, qu'il commencera à connaître réellement lorsque celui partira faire son droit à Paris. Il fera office de grand frère et d'exemple pour l'adolescent Gustave Flaubert qui éprouve pour lui une grande admiration.

Alfred Le Poittevin lui aussi était épris de la muse des Lettres, et s'intéressait notamment aux nouveaux auteurs Romantiques, emblèmes d'une génération du « Siècle maudit ». Avec lui peuvent passer de longues heures à discuter littérature ou conseils sur la vie et les bordels parisiens – Alfred sera étudiant quelques années avant Gustave du fait de la différence d'âge, et n'oubliera pas de l'influencer tant sur la littérature que dans son appétit pour le commerce des maisons closes.

Gustave Flaubert dira de lui que c'est *« l'homme qu'il aura le plus aimé au monde »*, et qu'il n'a *« jamais connu personne d'un esprit aussi transcendantal que cet ami. Nous passions quelques fois six heures de suite à causer métaphysiques. Nous avons été haut, quelques fois, je vous assure »* (22) écrira-t-il à sa fidèle correspondante Mademoiselle Leroyer de Chantepie. Il oubliera néanmoins de préciser que nos jeunes garçons savaient parfois redescendre sur terre...

Cet Alfred Le Poittevin, Gustave Flaubert le connaît de près : il est le fils d'ami de la famille Flaubert : leurs mères ont été condisciples de pensionnat et amies. Gustave est le filleul du père d'Alfred, Paul Le Poittevin et Alfred est le filleul d'Achille-Cléophas Flaubert, père de Gustave.

Alfred Le Poittevin est l'aîné de trois enfants, la suivante, Laure, se mariera avec Gustave de Maupassant. De cette union fructueuse naîtra le non moins célèbre écrivain normand de l'époque et « pupille » littéraire de Flaubert : Guy de Maupassant.

Entre ces trois gaillards adolescents - Gustave Flaubert, Alfred Le Poittevin et Louis Bouilhet - naît le personnage potache du *« Garçon »*, énergumène qui était à la fois le bourgeois de l'époque et celui prêt à le vilipender. Entre eux, les amis font de ce personnage imaginaire une marionnette de la bêtise de l'époque voire quasiment un personnage réel.

Les frères Goncourt l'ont résumé ainsi : *« Ce fut une plaisanterie lourde, obstinée, patiente, continue, héroïque, éternelle, comme une plaisanterie de petite ville ou d'Allemand. Le Garçon avait des gestes propres qui étaient des gestes d'automates, un rire saccadé et strident, qui n'était pas du tout un rire, une force corporelle énorme. Rien ne donne mieux l'idée de cette création étrange qui les possédait véritablement, qui les affolait, que la charge consacrée, chaque fois, quand on passait devant une (sic) cathédrale de Rouen. L'un disait aussitôt : « C'est beau, cette architecture gothique, ça élève l'âme ! ». Aussitôt, celui qui faisait le Garçon, pressait son rire et ses gestes : « Oui, c'est beau... Et la Saint-Barthélemy aussi ! Et l'Édit de Nantes et les dragonnades, c'est beau aussi !... »* (23)

Passons aux premières amours de l'adolescence... Durant l'été 1836, les Flaubert sont partis en villégiature à Trouville, qui était à cette époque un village côtier de Normandie encore assez sommaire : l'époque des bains, qui caractérise si bien la seconde moitié du XIX^{ème} siècle est à peine lancée, on y trouve alors une auberge au confort rustique, L'Agneau d'or, chez la mère David, où descendent les Flaubert et puis seulement quelques cabines de plage.

Gustave Flaubert, dans sa quinzième année, est un beau jeune homme solitaire et rêveur qui profite de ces moments de détente en bord de mer pour des baignades vivifiantes dans la Manche et pour de longues promenades sur les chemins côtiers.

Un matin, comme à son habitude, il se promène seul sur les grèves, soudain il aperçoit une « *charmante pelisse rouge avec des raies noires, seule sur le rivage* », abandonné sur le sable « *la marée montait, le rivage était festonné d'écume, déjà un flot plus fort avait mouillé les franges de soie de ce manteau. Je l'ôtai pour le placer plus loin ; l'étoffe en était moelleuse et légère, c'était un manteau de femme.* » écrira-t-il dans « *Les Mémoires d'un fou* » pour se remémorer ces événements mythiques dans la vie de l'auteur.

Plus tard, au moment de déjeuner, à l'auberge, laissons Flaubert nous conter la suite de son idylle : « *Apparemment on m'avait vu, car le jour même au repas de midi et comme tout le monde mangeait dans une salle commune à l'auberge où nous étions logés, j'entendis quelqu'un qui me disait :*

- Monsieur, je vous remercie bien de votre galanterie.

Je me retournai. C'était une femme assise avec son mari à la table voisine.

- Quoi donc ? lui demandai-je préoccupé.

- D'avoir ramassé mon manteau : n'est-ce-pas vous ?

- Oui, madame, repris-je embarrassé.

Elle me regarda. Je baissais les yeux et rougis. Quel regard en effet ! – comme elle était belle cette femme ! – et je vois encore cette prunelle ardente sous un sourcil noir se fixer sur moi comme un soleil.» (24)

Dès lors, le début d'un amour de toute une vie dans le cœur jeune et débordant de notre séduisant jeune homme :

« Aimer : se sentir jeune et plein d'amour, sentir la nature et ses harmonies palpiter en vous, avoir besoin de cette rêverie, de cette action du cœur, et s'en sentir heureux ! Oh ! les premiers battements du cœur de l'homme, ses premières palpitations d'amour, qu'elles sont douces et étranges ! et plus tard, comme elles paraissent niaises et sottement ridicules ! » (25)

Cette femme mariée n'était qu'autre qu'Élisa Schlesinger, son « unique amour » dira-t-il plus tard. Ce qui est certain, c'est qu'il conservera toute sa vie une admiration sans borne pour cette femme, mariée à Maurice Schlesinger, « *homme vulgaire et jovial* » selon Gustave Flaubert, éditeur de musique, un juif d'origine berlinoise converti au catholicisme pour épouser Élisa.

Cette image tenace d'Élisa inspirera à Flaubert de manière évidente le personnage de madame Arnoux dans « *l'Éducation Sentimentale* » à venir, posant le thème central de la femme mûre mariée inaccessible, et on reconnaîtra également sans peine la gouaille de son époux Maurice chez monsieur Arnoux, entrepreneur non moins vulgaire et jovial, bateleur infatigable.

C'est peut-être cet amour impossible qui inspirera au jeune homme Flaubert cette sentence lapidaire sur les femmes à son ami Ernest Chevalier, en octobre 1838 : « *Ô que Molière a eu raison de comparer les femmes à un potage, mon cher Ernest. Bien des gens désirent en manger, ils s'y brûlent la gueule, et d'autres viennent après.* » (26)

Revenons-en désormais à la poursuite de la scolarité de notre adolescent : celle-ci n'est ni mauvaise ni exceptionnelle, Gustave est bon élève, il se distingue en Histoire, en histoire naturelle et en littérature. Ses bulletins le présentent comme un élève un peu frondeur mais avec

de très bonnes mœurs, remplissant bien ses devoirs religieux.

Malgré la morosité qu'il décrira plus tard dans « *Les Mémoires d'un Fou* » ou « *Novembre* », récits où il porte un regard très noir sur ces années de collège, il poursuit ses années et monte sans peine les classes.

Arrivé au lycée, il se confie à Ernest Chevalier et se résigne à devenir « *un honnête homme, rangé et tout le reste si tu veux, je serai comme un autre comme il faut, comme tous, un avocat, un médecin, un sous-préfet, un notaire, un avoué, un juge tel quel, une stupidité comme toutes les stupidités, un homme du monde ou de cabinet, ce qui est encore plus bête (...). Eh bien, j'ai choisi, je suis décidé, j'irai faire mon droit ce qui au lieu de conduire à tout ne conduit à rien. Je resterai trois ans à Paris à gagner des véroles et ensuite ?* » (27)

Propos quelque peu désenchantés de notre lycéen, qui sait que son parcours de fils de notable et bourgeois rouennais est tracé et qu'il n'a guère d'autre choix que de l'accepter.

Avant cela, il lui faut passer l'épreuve alors redoutable du baccalauréat (obtenu alors par seulement quatre mille garçons par an, un pour cent d'une classe d'âge, c'était un examen d'une autre envergure).

D'une manière prémonitoire, il confie à l'été 1839 à son ami Ernest Chevalier « *Ah nom de Dieu, quand serai-je quitte de ces bougres-là ? Heureux le jour où je foutrai le collège au diable.* » (28)

Par un coup du sort que fournit souvent l'existence, ce vœu sera exaucé prématurément : en décembre de la même année, se trouvant à la tête d'une cabale contre le remplaçant de son professeur de philosophie, il est exclu du Collège avec deux autres de ses camarades pour avoir refusé la punition infligée pour bavardages et interruption de cours, où le jeune Flaubert n'est déjà pas l'un des moins fautifs. Un pensum de mille vers à toute la classe, pilule un peu amère il est vrai.

Voilà donc notre premier de classe en composition de philosophie de retour chez lui. Il prépare son baccalauréat à la maison, sous la conduite fraternelle d'Ernest qui l'a obtenu l'année précédente.

Il travaille dur, apprend par cœur Démosthène et des vers de l'Illiade, il bachote comme on dit.

Le verdict tombe en août 1840, le voilà bachelier ès lettres !

Le voilà prêt pour une nouvelle vie, celle de l'étudiant, mais loin de l'enthousiasme propre à cette période, fruit de la jeunesse et de la nouveauté, c'est le mal à l'âme et avec un dégoût profond que Gustave Flaubert se prépare à partir à Paris pour ses études de droit, loin de sa famille et surtout de sa Caroline chérie.

Lui, le jeune homme qui n'a même pas vingt ans et qui écrit à Ernest Chevalier : « *Ô l'Art, l'Art, déception amère, fantôme sans nom qui brille et qui vous perd !* » (29), en a-t-il seulement la volonté de ce parcours tracé d'étudiant que lui prépare son père, lui qui devine de plus en plus que l'écriture sera sa vie ?

2.2.3 - Jeunesse

Avant de débiter la vie étudiante, Gustave Flaubert se doit, comme tout jeune bourgeois de son époque, de voyager, de faire son « grand tour », sorte de rituel de passage de l'adolescence vers l'âge adulte chez les jeunes hommes de sa classe sociale.

Ce projet est encouragé par son père, qui trouve que ce sera l'occasion pour son fils nerveux et plutôt pessimiste de se fortifier par ce bon grand bol d'air frais et de se changer les idées après l'obtention de son baccalauréat : « *profite de ton voyage et souviens-toi de ton ami Montaigne qui veut que l'on voyage pour rapporter principalement les humeurs des nations et leurs façons, et pour « frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui ». vois, observe et prends des notes, ne voyage pas en épicier ni en commis-voyageur* ». (30)

C'est chaperonné du Docteur Jules Cloquet, un ami d'Achille-Cléophas Flaubert, ancien élève de l'école de céramique de Rouen et professeur de clinique chirurgicale à Paris, de la sœur du chirurgien, Mademoiselle Lise et d'un de leur ami, l'Abbé Stephani, prêtre italien, que notre jeune homme se met en route sur les chemins poudreux qui mènent au sud de la France. Notre homme de lettres en herbe prend soin de consigner dans des carnets les impressions qu'il tire de son voyage.

Son périple le mène d'abord vers le Sud-Ouest : à Poitiers courte halte, à Bordeaux ensuite, où son grand souvenir est le moment presque sacré où il dit avoir « *touché le manuscrit de Montaigne avec autant de vénération qu'une relique, car il y a aussi des reliques profanes* » (exemplaire de Bordeaux de 1588, des Essais). (31)

La ville de Bordeaux n'échappe pas au scalpel de Gustave Flaubert, qui lui porte un jugement acéré : « *ce qu'on appelle ordinairement un bel homme est une chose assez bête ; jusqu'à présent, j'ai peur que Bordeaux ne soit une belle ville. Grandes rues, places ouvertes, beaucoup de mouchoirs sur des têtes brunes, telle est la phrase synthétique dans laquelle je la résume avant d'en savoir davantage. Il me faut pour que je l'aime quelque chose de plus que son pont, que les pantalons blancs de ses commerçants, que les rues alignées et son port qui est le type du port. Il n'y fait, selon moi, ni assez chaud ni assez froid, il n'y a rien d'incisif et d'accentué : c'est un Rouen méridional, avec une Garonne aux eaux bourbeuses* ». (32)

Nos compères se rendront ensuite jusqu'à Bayonne et à la station balnéaire naissante de Biarritz, puis bifurqueront vers les Pyrénées, s'arrêteront notamment à Pau et Toulouse, puis, arrivés jusqu'à Marseille, Mademoiselle Lise et le prêtre les quittent. Gustave Flaubert et Jules Cloquet seuls s'embarqueront pour la Corse, sommet de ce voyage où Gustave admirera les mœurs rudes des insulaires ainsi que la nature splendide de l'île de Beauté.

De retour à Marseille, Gustave y fait une rencontre des plus torrides. Elle s'appelle Eulalie Foucaud et gère l'Hôtel Richelieu où nos hommes sont descendus. C'est une belle créole de trente-cinq ans. Elle vient le rejoindre dans sa chambre et passe avec lui la nuit. Il gardera de cette nuit brûlante un souvenir ému toute sa vie, qu'il relatera notamment dans « *Novembre* », ouvrage commencé à son retour de voyage, fin 1840.

Mais après toutes ces impressions, toutes ces nouveautés, après avoir goûté aux douceurs de l'amour et de la Méditerranée, il est temps de commencer de songer à son avenir ! Le jeune Gustave Flaubert y songera mollement, puisqu'il mettra un an pour se décider à s'inscrire à la faculté de droit, année pendant laquelle il s'est alangui, reculant par ses lectures nombreuses et la rédaction de « *Novembre* » le moment fatidique où il doit choisir de « prendre

un état ».

Favorisé par le tirage au sort concernant le service militaire, il en sort exempté au printemps 1841.

Mais à l'automne de la même année, il n'a plus d'excuse pour rester à la maison sans ouvrage, il se rend donc à Paris pour l'inscription en droit.

Il part pour Paris au début de l'année 1842 où il rejoint son ami Ernest Chevalier, lui-même inscrit en droit. Il dit y vivre un véritable calvaire, prend les matières juridiques en horreur : *« le droit me tue, m'abrutit, me disloque, il m'est impossible d'y travailler. Quand je suis resté trois heures le nez dans le Code, pendant lesquelles je n'y ai rien compris, il m'est impossible d'aller au-delà, je me suiciderais (ce qui serait bien fâcheux, car je donne de belles espérances). »* (33)

Même la justice lui paraît détestable : *« la science du juste et de l'injuste me flatte peu ; la justice des hommes m'a toujours paru plus bouffonne que leur méchanceté n'est hideuse »* écrit-il durement à Ernest Chevalier le 25 novembre 1841. (34)

Il récidive l'année suivante : *« un homme en jugeant un autre est un spectacle qui me ferait crever de rire, s'il ne faisait pitié, et si je n'étais forcé maintenant d'étudier la série d'absurdités en vertu de quoi il le juge. Je ne vois rien de plus bête que le Droit, si ce n'est l'étude du Droit, j'y travaille avec un extrême dégoût, et ça m'ôte tout cœur et tout esprit pour le reste »* dans une lettre du 15 mars 1842. (35)

De toute façon, Gustave le sait, il ne sera probablement pas juriste, et il souhaite fermement percer comme écrivain.

Cette décision mûrie et difficile, apparaît d'une manière tout à fait limpide dans la lettre du 22 janvier 1842 qu'il adresse à son ancien professeur, M. Gourgaud-Dugazon : *« Je suis arrivé à un moment décisif : il faut reculer ou avancer, tout est là pour moi. C'est une question de vie et de mort. Quand j'aurai pris mon parti, rien ne m'arrêtera, dussé-je être sifflé et conspué par tout le monde. Vous connaissez assez mon entêtement et mon stoïcisme pour en être convaincu. Je me ferai recevoir avocat, mais j'ai peine à croire que je plaide jamais pour un mur mitoyen ou pour quelque malheureux père de famille frustré par un riche ambitieux. Quand on me parle du barreau en me disant : ce gaillard plaidera bien, parce que j'ai les épaules larges et la voix vibrante, je vous avoue que je me révolte intérieurement et que je ne me sens pas fait pour toute cette vie matérielle et triviale. Chaque jour au contraire j'admire de plus en plus les poètes, je découvre en eux mille choses que je n'avais pas aperçues autrefois. J'y saisis des rapports et des antithèses dont la précision m'étonne, etc. Voici donc ce que j'ai résolu. J'ai dans la tête trois romans, trois contes de genres tout différents et demandant une manière toute particulière d'être écrits. C'est assez pour pouvoir me prouver à moi-même si j'ai du talent, oui ou non. J'y mettrai tout ce que je puis y mettre de style, de passion, d'esprit, et après nous verrons. »* (36)

Même s'il est à Paris pour *« faire son droit »*, le cœur n'y est pas, et l'esprit est tout ailleurs... Le compte à rebours du Gustave Flaubert écrivain est annoncé.

A Paris, il profite néanmoins de la vie estudiantine, il y découvre la vitalité de la capitale, ses cafés, ses restaurants et ses lupanars : *« Ce qui me semble le plus beau de Paris, c'est le boulevard. Chaque fois que je le traverse, quand j'arrive le matin, j'éprouve aux pieds une contraction galvanique que me donne le trottoir d'asphalte sur lequel chaque soir tant de putains font traîner leur soulier et flotter leur robe bruyante. A l'heure où les becs de gaz*

brillent dans les glaces, où les couteaux retentissent sur les tables de marbre, j'y vais m'y promenant, paisible, enveloppé de la fumée de mon cigare et regardant à travers les femmes qui passent. C'est là que la prostitution s'étale, c'est là que les yeux brillent ! » (37)

Mais comme le cœur n'y est pas, la désillusion n'est pas loin : *« la capitale, pour les bons provinciaux, est quelque chose de très amusant, remplie de cafés, de restaurants, de glaces, de spectacles et de becs de gaz qui éclairent beaucoup. On est vite fatigué de semblables merveilles. » (38)*

Il revoit également les Schlesinger, Maurice en tant qu'éditeur de La Gazette musicale de Paris, fait la pluie et le beau temps sur le monde musical parisien. Ses dîners hebdomadaires du mercredi à la table du couple, sa fréquentation de Maurice Schlesinger, homme volubile, énergique qui *« tient le milieu entre l'artiste et le commis voyageur » (39)* graveront définitivement ses impressions pour Frédéric et le couple Arnoux dans son roman, *« L'Éducation Sentimentale »*.

Il s'introduit dans le monde artistique parisien, y fréquente James Pradier, célèbre sculpteur de l'époque, et rencontre même le grand Victor Hugo, chez le couple Pradier d'ailleurs. Il s'empresse de raconter cette prestigieuse rencontre à sa sœur Caroline : *« Tu t'attends à des détails sur V. Hugo ? Que veux-tu que je t'en dise ? C'est un homme qui a l'air comme un autre, la figure assez laide et d'un extérieur assez commun. Il a de magnifiques dents, un front superbe, pas de cils ni de sourcils. Il parle peu, a l'air de s'observer et de ne vouloir rien lâcher. Il est très poli et un peu guindé. J'aime beaucoup le son de sa voix. J'ai pris plaisir à le contempler de près ; je l'ai regardé avec étonnement, comme une cassette dans laquelle il y aurait des millions et des diamants royaux, réfléchissant à tous ce qui était parti de cet homme-là assis alors à côté de moi sur une petite chaise, et fixant mes yeux sur sa main droite qui a écrit tant de belles choses » (40)*

Il y fait également une nouvelle et durable amitié, Maxime du Camp, avec lequel il voyagera à plusieurs reprises.

Mais toute cette belle vie mondaine parisienne a un coût, et Gustave de jouer les fils prodiges en quémandant des rallonges à son père. Celui-ci le tance : *« tu es deux fois sot, d'abord de te laisser flouer comme un vrai provincial niais qui se laisse attraper par les chevaliers d'industrie ou les femmes galantes qui ne doivent mordre que sur les faibles esprits et les vieillards imbéciles, et Dieu merci tu n'es ni bête ni vieux ; le deuxième tort est de ne pas avoir confiance en moi (...) » (41)*

Mais revenons au droit, le douloureux droit. Gustave Flaubert n'accroche pas. Pas du tout même !

« Quelle belle invention que l'école de droit pour vous emmerder ! c'est à coup sûr la plus enkikinante de la création » (42)

Il parvient à réussir les examens de première année en fin 1842 mais échoue l'année suivante à ceux de la deuxième, le verdict tombe un 24 août 1843.

Il rentre à Rouen avec une humeur pour le moins massacrant : *« Malheurs aux murs qui m'ont abrité ! Aux bourgeois qui m'ont connu moutard et aux pavés où j'ai commencé à me durcir les talons ! Ô Attila, quand reviendras-tu, aimable humanitaire, avec quatre cent mille cavaliers, pour incendier cette belle France, pays des dessous de pieds et des bretelles ? » (43)*

Après un retour à Paris à l'automne, alors que le cœur n'y est déjà plus, c'est au mois de janvier 1844 qu'a lieu le grand basculement de sa vie, celui qui pourra « honorablement » dans les us et coutume de l'époque, lui faire arrêter toute ambition personnelle de carrière dans le droit

pour le faire consacrer à sa seule vocation : celle d'écrire.

Alors qu'il est de retour de Deauville avec son frère pour une affaire paternelle, il s'effondre ; son frère paniqué le croit mort, le voyant un peu revenu à lui, il fait rapidement le nécessaire pour lui administrer une saignée. Son père lui diagnostique une crise d'épilepsie et le garde au repos pour quelque temps au domicile familial.

Retour à Paris, nouvelle crise en février, nouveau retour aux bons soins du Dr Flaubert qui lui administre saignées, régime alimentaire draconien, le tabac lui est défendu. Il subit même lors de cette cure la iatrogénie paternelle : Maxime Du Camp racontera qu'alors que le Dr Flaubert « *venait de saigner Gustave et que le sang n'apparaissait pas à la veine du bras, il lui fit verser de l'eau chaude sur les mains ; dans l'effarement dont on était saisi, on ne s'aperçut pas que l'eau était presque bouillante, et l'on fit à ce malheureux une brûlure du second degré dont il a cruellement souffert* ». (44)

Dans tous les cas, impossible pour le fils du Docteur Flaubert de poursuivre dans de telles conditions une carrière de juriste.

La maladie nerveuse diagnostiquée, l'année 1844 est le grand tournant de sa vie. Finie l'ambition paternelle du Flaubert magistrat, la fortune familiale permettra à ce fils fragile de vivre aisément sans avoir besoin de s'établir dans quelque état que ce soit.

Croisset deviendra le repaire chéri de l'écrivain, son ermitage, son lieu délicieux où il peut enfin s'adonner à ses activités de prédilection, lui le fils « raté », n'ayant pu embrasser ni la carrière de médecin comme son frère aîné, ni celle de magistrat à laquelle le prédestinait son père.

Désormais, il sera écrivain.

2.3 - Vie adulte de Flaubert

Gustave Flaubert commence ainsi sa vie d'ermite à Croisset. Il lit, entreprend la réécriture de sa première « *Éducation Sentimentale* ».

Ce temps lui permet de se forger son ambition littéraire : s'il essaie de s'en cacher, elle éclate parfois, comme dans cette lettre à son ami Maxime Du Camp, datée du mois d'avril 1846 : « *Je doute bien souvent si jamais je ferai imprimer une ligne. Sais-tu que ce serait une belle idée que celle du gaillard qui, jusqu'à cinquante ans, n'aurait rien publié et qui, d'un seul coup, ferait paraître, un beau jour, ses œuvres complètes et s'en tiendrait-là ? (...) Il jouirait peut-être démesurément.* » (45)

Autre moment marquant de cette période, le mariage de sa sœur chérie Caroline avec un des anciens condisciples de son frère au Collège royal de Rouen, Émile Hamard. Gustave Flaubert ne le porte guère dans son cœur : « *il est bête à faire pitié* » (46) selon lui. Preuve de son peu d'enthousiasme pour cette union, ces mots à son ami Ernest Chevalier, l'ancien camarade de collège, lorsqu'il lui écrit en novembre 1844 : « *Que veux-tu que je t'en dise ? Tout ce que tu voudras. Dis-en ce qu'il te fera plaisir. Tout cela se trouve résumé par ces deux lettres que j'ai prononcées en l'apprenant : AH !* » (47)

Après le mariage, célébré le 3 mars 1845, le couple s'installe à Paris, Caroline s'éloigne de Croisset, second déchirement après son annonce d'une vie maritale que Gustave exècre.

Pour le voyage de nocces, c'est l'Italie qui est choisie, l'Italie justement. Dans son Dictionnaire des idées reçues, Gustave Flaubert écrira : « *Italie : Doit se voir immédiatement après le mariage* ». (48)

La famille Flaubert n'échappe pas aux conventions bourgeoises de son époque ! Et c'est le jeune couple Hamard, accompagné des parents de la mariée et de Gustave qui part convoler en Italie.

Gustave Flaubert part à contrecœur, la perspective de ce voyage avec cette compagnie ne l'enchantant guère.

A Marseille, il trouve le temps de s'échapper un instant pour tenter de retrouver à l'hôtel Richelieu les vestiges sulfureux de sa jeunesse, en la personne d'Eulalie Foucaud. « *Ce sera singulièrement amer et farce, surtout si je la trouve enlaidie comme je m'y attends* » (49). Mais l'hôtel est désormais clos, vidé, abandonné. La roue de la vie tourne parfois encore plus vite qu'on ne le croit...

De ce voyage de nocces en famille, Gustave Flaubert fera néanmoins plusieurs découvertes marquantes. A Gênes, au palais Balbi, il observe ébloui une Tentation de Saint Antoine, attribuée à Bruegel. Subjugué, il écrit à Alfred Le Poittevin dans une lettre du 13 mai 1845 : « *Je donnerais bien toute la collection du Moniteur si je l'avais, et 100 mille francs avec, pour acheter ce tableau-là, que la plupart des personnages qui l'examinent considèrent assurément comme mauvais.* » et « *ce tableau paraît d'abord confus, puis il devient étrange pour la plupart, drôle pour quelques-uns, quelque chose de plus pour d'autres – il a effacé pour moi toute la galerie où il est. Je ne me souviens plus du reste.* » (50)

De ce moment d'extase artistique devant ce tableau, il en tirera l'idée d'écrire une « *Tentation de Saint Antoine* » à lui, idée qui le poursuivra pendant presque toute sa vie.

A Gênes toujours, face à « *L'Amour et Psyché* » de Canova, il est tellement ému par la beauté marmoréenne de la jeune femme qu'il en embrasse l'aisselle, c'est à dire « *la beauté elle-*

même ».

Le voyage est écourté par la santé fragile de Caroline, et la famille reprend le chemin vers le nord.

D'abord Turin, que Flaubert juge « *belle mais aussi ennuyeuse que Bordeaux* », Milan, « *une transition entre l'Italie et l'Autriche* », puis elle gagne la Suisse par le Simplon.

A Genève encore, il réussit à s'éclipser pour aller visiter la petite île Jean-Jacques Rousseau, où se trouve la statue du grand homme sculptée par son ami Pradier. A Chillon, il lit avec émotion le nom de Byron gravé au couteau sur un des piliers de la prison. Rousseau et Byron, « *deux génies qui projettent leur ombre plus haute que celle des montagnes* ». (51)

Enfin, au château de Ferney, il visite avec nostalgie la chambre de Voltaire.

Le 12 juin 1845, les Flaubert sont de retour sur Rouen.

L'année 1846 sera rude pour Flaubert : il perd son père, le fameux chirurgien Achille-Cléophas, qui meurt des suites d'un abcès profond de la cuisse gauche. Opéré sans doute trop tardivement par son fils aîné Achille, il meurt le 15 janvier d'une septicémie, à l'âge de soixante-deux ans, alors encore actif à l'Hôtel-Dieu de Rouen.

Avec la mort de son père, cet homme fort si admiré, c'est un monde qui s'écroule : « *Tu as connu, tu as aimé l'homme bon et intelligent que nous avons perdu, l'âme douce et élevée qui est partie* » (52) écrit alors Gustave Flaubert à son ami Ernest Chevalier.

« *Il est vrai que je suis le fils d'un homme qui était extrêmement humain, sensible dans la bonne acception du mot. La vue d'un chien souffrant lui mouillait les paupières. Il n'en faisait pas moins bien ses opérations chirurgicales. Et il en a inventé quelques-unes de terribles.* » (53)

Pourtant, entre l'esprit positif, le chirurgien réputé, admiré de ses concitoyens et respecté par ses pairs et ce fils « gratte-papier », l'incompréhension est restée de taille, immense. « *Que de fois, sans le vouloir, n'ai-je pas fait pleurer mon père, lui si intelligent et si fin ! mais il n'entendait rien à mon idiome. J'ai l'infirmité d'être né avec une langue spéciale dont seul j'ai la clé.* » (54)

Le même mois, Caroline donne naissance à une fille, nommée elle aussi Caroline. Ce sera la nièce chérie de Gustave Flaubert. Mais, pour l'heure, la série noire continue. Une maladie brutale couche pour toujours Caroline Flaubert mère dans l'hiver de 1846. Elle meurt le 22 mars des suites d'une fièvre puerpérale. Elle avait vingt et un ans.

Le désarroi familial est grand. La grand-mère de la petite Caroline, la mère de Flaubert, en obtient la garde devant l'inaptitude manifeste d'Émile Hamard, le père de l'enfant, qui montre des signes inquiétants de folie après le décès prématuré de sa jeune épouse.

La petite Caroline Hamard, la nièce de Gustave Flaubert, rejoint Croisset, et ainsi Madame Flaubert et son oncle Gustave.

Ce trio constituera désormais l'équilibre de Croisset, le cocon familial de l'écrivain.

Ce décès de son père tant admiré puis celui de sa sœur chérie, et ce à un intervalle si faible, seront une rude épreuve pour Gustave Flaubert. Écrivant alors à Ernest Chevalier, il confie sa douleur « *tu n'as pas eu le temps de répondre à la lettre où je te parlais de la mort de mon père, que je t'en envoie une autre où je te parle de celle de ma sœur ! La prochaine sera peut-être pour te dire celle de ma mère ! Qui sait ! Je m'attends à tout ; je suis comme un pavé de grande route : le malheur marche sur moi et piétine à plaisir* ». (55)

Et la vie continue. Gustave Flaubert se démène pour faire réaliser une statue de son père à la faveur d'une souscription publique dans deux journaux de Rouen. Celle-ci sera réalisée par son ami Pradier.

Son frère Achille reprend le poste paternel, après un arrangement avec un de ses rivaux : il devient chirurgien-adjoint à l'hôtel-Dieu de Rouen, poursuit l'enseignement qu'effectuait son père et habite le domicile familial de l'hôtel-Dieu.

Sur le plan sentimental, en juillet 1846, dans l'atelier de Pradier, quai Voltaire, à Paris, Gustave Flaubert fait la connaissance de celle qui sera à la fois sa maîtresse, sa muse et sa confidente pendant plusieurs années d'une relation orageuse, compliquée : c'est la fameuse Louise Colet.

Elle a trente-six ans, se dit poétesse, est belle et le sait. Elle connaît tous les milieux littéraires parisiens et son entregent n'a d'égal que sa capacité à donner de sa personne pour obtenir de la reconnaissance de personnalités illustres, telles François-René de Chateaubriand, Charles-Augustin Sainte-Beuve, Victor Hugo, Alfred de Musset, Alfred de Vigny.

De ce portrait sévère d'une femme de caractère, soulignons néanmoins sa contribution à l'œuvre de Gustave Flaubert : avec elle, ce seront de nombreux échanges épistolaires sur les ouvrages naissants de l'écrivain où il exprimera ses doutes, ses recherches et la Muse participera avec certitude à l'élaboration de ses plus grands chefs-d'œuvres par son soutien et ses conseils.

Sur le plan sentimental, ce sera en revanche toujours très compliqué. Il semble que Louise Colet ait réellement aimé Gustave Flaubert et qu'il ne fut pas seulement dans sa vie un amant de plus.

Mais si Gustave Flaubert profite de l'expérience charnelle de la dame et l'aime aussi, il n'en est pas moins d'abord l'écrivain, l'ermite de Croisset et le fils de sa mère. En somme, une relation vécue d'une manière très différente par les deux protagonistes, ce qui ne pourra que déclencher de formidables étincelles.

Aux assauts furieux de Louise, Gustave Flaubert s'éloigne de plus en plus, préférant une liaison à distance, avec de brèves retrouvailles torrides de quelques heures à Paris ou à Mantes-la-Jolie, où les amants se rejoignent pour descendre dans un hôtel.

« Moi, je suis las des grandes passions, des sentiments exaltés, des amours furieux et des désespoirs hurlants ». (56) Hors de question pour lui de sacrifier le confort sûr et chaleureux de son foyer familial pour celui incertain d'une vie commune avec l'ardente Louise Colet.

De plus, pour ce pourfendeur de bourgeois, une relation affichée avec Louise Colet, et pire, sa venue à Croisset le terrifie à cause du scandale. C'est le côté conformiste du personnage, centré sur la famille et sa bienséance qui apparaît ici, loin des éclats de ses lettres contre ce XIX^{ème} siècle de la bourgeoisie triomphante qu'il dit exécrer.

Alors qu'elle tente une fois l'assaut de la forteresse en se rendant à Rouen puis devant les grilles de Croisset, Flaubert pousse la goujaterie jusqu'à les laisser fermées, plein d'une assurance irrévocable et inébranlable.

C'est qu'on ne rentre pas facilement dans le sanctuaire de l'écrivain, même si on s'appelle Louise Colet !

En mai 1847, nouveau projet, un voyage avec son Maxime Du Camp à travers la Bretagne. Ils partent à pied, un sac sur le dos, et via le val de Loire gagnent ce bout occidental de France, encore sauvage, en retard sur cette industrialisation naissante, une contrée presque « exotique » en somme.

Les deux amis profiteront de ce voyage pour écrire à deux plumes leurs impressions. Gustave Flaubert rédige les chapitres impairs, son ami les pairs : « *Par les champs et par les grèves* » titre de l'ouvrage, en sera le témoignage.

A Saint-Malo, devant le tombeau de François-René de Chateaubriand, sur l'île du Grand Bé, Gustave Flaubert écrit avec lyrisme : « *Il dormira là-dessous, la tête tournée vers la mer ; dans ce sépulcre, bâti sur un écueil, son immortalité sera comme fut sa vie, déserte des autres, et tout entourée d'orages. Les vagues avec les siècles murmureront longtemps autour de ce grand souvenir.* » (57)

Un peu plus tard, en 1848, Flaubert, qui déteste les journaux et tout ce qui touche à l'actualité, va bien être obligé de rencontrer l'Histoire, la grande, celle qui fit la France.

En effet, en 1847, l'insurrection prend forme autour de banquets réformistes auxquels nous savons que l'écrivain a parfois participé, accompagnant ses amis plus passionnés, Louis Bouilhet ou Maxime Du Camp.

De cette lettre à Louise Colet, nous nous passerons de commentaires : « *J'ai pourtant vu dernièrement quelque chose de beau et je suis encore dominé par l'impression grotesque et lamentable à la fois que ce spectacle m'a laissée. J'ai assisté à un banquet réformiste ! Quel goût ! Quelle cuisine ! Quels vins ! Et quels discours ! Je restais froid, et avec des nausées de dégoût au milieu de l'enthousiasme patriotique qu'excitait « le timon de l'Etat, l'abîme où nous courons, l'honneur de notre pavillon, l'ombre de nos étendards, la fraternité des peuples » et autres galettes de cette farine (...) Quelque triste opinion que l'on ait des hommes, l'amertume vous vient au cœur quand s'évalent devant vous des bêtises aussi délirantes, des stupidités aussi échevelées.* » (58)

En 1848, c'est fait, le peuple de Paris se soulève une nouvelle fois. Gustave Flaubert se rend à Paris avec son ami Louis Bouilhet, appelé par Maxime Du Camp.

Non pas pour participer aux événements mais comme observateur. Cela lui sera d'une grande aide pour son roman « *L'Education Sentimentale* ».

Le 3 avril 1848 meurt Alfred Le Poittevin, son grand ami. Nouvelle douleur dans la vie de Flaubert.

Il s'enferme à Croisset et s'attelle à la rédaction de la « *Tentation de Saint Antoine* », sa « *vieille toquade* », besogne harassante, à laquelle il déploie beaucoup d'énergie.

Le 12 septembre 1849, Maxime Du Camp reçoit ce mot laconique de son ami : « *Je viens de terminer Saint Antoine. Arrive.* » (59) Maxime Du Camp rapplique, Louis Bouilhet est là aussi. Gustave Flaubert, tout fier, fait la lecture de son chef-d'œuvre à ses amis tout ouïe. S'ensuit une immense déconfiture.

La sentence qui tombe est terrible, c'est Louis Bouilhet qui l'assène : « *Nous pensons qu'il faut jeter tout cela au feu et n'en plus jamais parler.* » (60) Gustave Flaubert s'effondre.

Ses amis lui reprochent le sujet, trop flou et compliqué, son lyrisme. Ils lui proposent d'essayer un sujet plus simple, plus « *réel* », l'histoire de la « *Delamare* ».

La Delamare, c'est l'histoire de l'épouse d'un officier de santé qui avait défrayé la chronique de l'époque en terre de Seine-Inférieure. La Demoiselle Delphine Couturier avait épousé Eugène Delamare, officiant à Ry, qui convolait en secondes noces. Elle l'avait fait cocu maintes fois et ruiné en contractant des dettes immenses. Elle s'était ensuite suicidée et le pauvre homme était mort peu après lui aussi. De ce fait divers, on reconnaît aisément le cadre de son futur chef-d'œuvre, le plus célèbre pour la postérité de l'écrivain, « *Madame Bovary* ».

Pour l'heure, se projette un grand voyage en Orient entre Gustave Flaubert et Maxime Du Camp.

Ce dernier travaille d'arrache-pied pour l'organiser et c'est surtout Madame Flaubert qui financera le voyage, espérant que le climat plus chaud de ces contrées lointaines soignera tout ou en partie la maladie nerveuse de son fils.

Pour les laissez-passer, Maxime Du Camp est habile : il déguise l'expédition en mission officielle pour le compte du ministère de l'Agriculture, les amis devant rédiger un rapport sur les échanges commerciaux entre les pays traversés.

Gustave Flaubert est enthousiaste à sa manière sur sa mission, et c'est à son ami Louis Bouilhet qu'il en rend compte : « *Me vois-tu dans chaque pays m'informant des récoltes, du produit, de la consommation, combien chie-t-on d'huile, combien goinfre-t-on de pommes de terre ? Et dans chaque port : combien de navires ? quel tonnage ? combien en partance combien en arrivée ? (...) Merde ! Ah non franchement était-ce possible ?* » (61)

L'Orientalisme est alors triomphant. Pour les Occidentaux de l'époque, se confronter à ces cultures est une telle plongée dans un monde nouveau et pourtant si riche que c'en est souvent un choc, du moins un dépaysement garanti. A l'amour de la culture et de l'art, s'ajoute le commerce des femmes, et la seule évocation du mot « harem » trouble l'imagination de tout européen et laisse entrevoir les plaisirs sensuels les plus désirables.

Preuve de cet emballement des sens pour l'Orient lointain, terre d'exotisme, Gustave Flaubert, adolescent encore, écrivait dans « *Les Mémoires d'un fou* » : « *Je rêvais de lointains voyages dans les contrées du Sud, je voyais l'Orient et ses sables immenses, ses palais que foulent les chameaux avec leurs clochettes d'airain ; je voyais les caavales bondir vers l'horizon rougi par le soleil ; je voyais des vagues bleues, un ciel pur, un sable d'argent ; je sentais le parfum de ces océans tièdes du Midi ; et puis, près de moi, sous une tente, à l'ombre d'un aloès aux larges feuilles quelques femmes à la peau brune, au regard ardent, qui m'entourait de ses deux bras et me parlait la langue des houris* ». (62)

Avec ce projet de voyage, Gustave Flaubert va pouvoir passer des grandes espérances à la réalité.

Partis de Marseille où l'hôtel Richelieu est toujours fermé, ils arrivent à Alexandrie le 15 novembre 1849.

Après deux mois au Caire où ils rencontreront Soliman Pacha, officier français de l'Empire passé au service du vice-roi modernisateur de l'Égypte, Méhémet Ali, nos amis remontent le Nil jusqu'à Assouan.

En route, dans le Fayoum, Flaubert se rendra précisément sur le lieu où vécut son si précieux et vénéré Saint Antoine, celui-là même qui lui servira pour sa « *Tentation de Saint Antoine* », l'anachorète, et il s'entretiendra longuement sur son sujet avec un prêtre catholique rencontré chez leur hôte du lieu.

En bon occidental de l'époque, il succombe avec extase et lyrisme aux couleurs de l'Orient :

« *Le soleil se levant en face de moi, toute la vallée du Nil, baignée dans le brouillard, semblait une mer blanche immobile, et le désert, derrière, avec ses monticules de sable, comme un autre Océan d'un violet sombre.* » (63)

Mais Gustave Flaubert est également enthousiaste sur les mœurs des femmes égyptiennes : « *quand elles vous voient venir, elles prennent leur vêtement, se le ramènent sur le visage et, pour se cacher la mine, se découvrent ce qu'on est convenu d'appeler la gorge, c'est-à-dire*

l'espace compris depuis le menton jusqu'au nombril. Ah ! J'en ai-t-y vu de ces tétons, j'en ai-t-y vu, j'en ait-y vu ! » (64)

Et il y a surtout l'épisode Kuchuk-Hanem, la courtisane la plus célèbre d'Égypte. La belle officie à Esneh, au sud de Louxor, sur le Nil. Après avoir mangé un festin, les deux compères assistent ébahis à sa danse.

« C'est une impériale bougresse, tétonneuse, viandée, avec des narines fendues, des yeux démesurées, des genoux magnifiques, et qui avait, en dansant, de crânes plis de chair sur son ventre ». (65)

Ensuite amené chez elle pour la suite de la fête qui dure plusieurs heures encore, Flaubert a le privilège de partager la couche de la belle, leurs ébats dureront, selon lui, toute la nuit.

En Égypte encore, dans le Haut-Nil, alors qu'ils remontent toujours le fleuve sur leur felouque, il se serait écrié : *« J'ai trouvé ! Eurêka ! Eurêka ! Je l'appellerai Emma Bovary ! » (66)*

Le travail de l'esprit fait son œuvre, le mythe avance.

Les amis quittent l'Égypte comme ils y entrent, par le port d'Alexandrie et se rendent à Beyrouth. Ils visitent ensuite à Jérusalem où Flaubert est loin de s'extasier sur la Ville trois fois Sainte.

« Un charnier entouré de murailles, tout y pourrit, les chiens morts dans les rues, les religions dans les églises.(...) Les Arméniens maudissent les Grecs, lesquels maudissent les latins, qui excommunient les Coptes. Tout cela est encore plus triste que grotesque. (...) Le Saint-Sépulcre est l'agglomération de toutes les malédictions possibles. Dans un si petit espace il y a une église arménienne, une grecque, une latine, une copte. Tout cela s'injuriant, se maudissant du fond de l'âme, et s'empiétant sur le voisin à propos de chandeliers, de tapis et de tableaux, quels tableaux ! C'est le pacha turc qui a les clefs du Saint-Sépulcre : quand on veut le visiter, il faut aller chercher les clefs chez lui. Je trouve ça très fort : du reste, c'est par humanité. Si le Saint-Sépulcre était livré aux chrétiens, il s'y massacraient infailliblement. » (67)

On est déjà à l'époque loin de l'unité de l'Église et de l'Homme dans la ville de la Résurrection du Sauveur... Pour se consoler, il relit le sermon sur la montagne de l'Évangile de Saint Matthieu, s'éloigne de la turpitude de la ville céleste, pour respirer *« l'air rude et grandiose du pays (...) On ne dépense pas à la Bible ; ciel, montagnes, tournure des chameaux, vêtements des femmes, tout s'y retrouve. A chaque moment on en voit devant soit des pages vivantes. Ainsi, pauvre vieille, si tu veux avoir une bonne idée du monde où je vis, relis la Genèse, les Juges et les Rois. » (68)*

A noter que le consul de France à Jérusalem, Paul-Émile Botta, est un ancien élève du Docteur Flaubert à l'École de Médecine de Rouen. Il prend soin de recevoir le rejeton de son ancien maître.

Maxime Du Camp le présente joliment : *« hospitalier comme un chef de grande tente, érudit, archéologue perspicace, connaissant toutes les langues de l'Orient, maigre comme un ascète, inquiet, nerveux, fou de musique, mangeur d'opium et charmant ». (69)*

Ils poursuivent ensuite leur périple par Damas, puis Constantinople, la ville mythique, le pont sur le Bosphore entre l'Orient et l'Occident où plus trivialement Flaubert s'aperçoit qu'il a chopé la vérole. Il s'en entretient très sérieusement à son ami Ernest Chevalier : *« Tu sauras que ton ami est, à ce qu'il paraît, rongé d'une vérole dont l'origine se perd dans la nuit des temps. On a beau traiter les symptômes qui se guérissent, elle reparait par-ci par-là. Ma maladie de nerfs dont parfois je me sens encore et qui ne peut guérir dans le milieu où je vis*

pourrait bien n'avoir pas d'autre cause ». (70)

A Galata, dans l'ancien quartier des marchands vénitiens de l'Empire Byzantin, il raconte un épisode cuisant lié à sa maladie vénérienne qui fleurit. Alors avec la fille d'une maquerelle, apparemment d'une grande beauté et réservée aux clients de grandes circonstances, celle-ci lui demande en italien à « *examiner son outil* », pour voir s'il est sain.

La suite est sans appel : « *Or comme je possède encore à la base du gland une induration et que j'avais peur qu'elle ne s'en aperçut, j'ai fait le monsieur et j'ai sauté à bas du lit en m'écriant qu'elle me faisait injure, que c'était des procédés à révolter un galant homme, et je m'en suis allé, au fond très embêté de n'avoir pas tiré un si joli coup, et très humilié de me sentir avec un vi in-présentable.* » (71)

Le voyage prend la tournure de la fin.

Arrivés en Grèce, ils s'installent à Athènes où Flaubert est fortement ému au pied de l'Acropole :

« *Et puis les ruines ! Les ruines ! Quelles ruines ! Quels hommes que ces grecs ! Quels artistes ! (...) Quant à moi, je suis dans un état olympien, j'aspire l'antique à plein cerveau. La vue du Parthénon est une des choses qui m'ont le plus profondément pénétré dans ma vie. On a beau dire, l'Art n'est pas un mensonge. Que les bourgeois soient heureux ! Je ne leur envie pas leur lourde félicité.* » (72)

Après suivent Marathon, Delphes, Corinthe, Mycènes, Argos, tous ces lieux qui nourrissent depuis toujours l'imaginaire de la culture occidentale.

Les deux amis quittent le pays en février 1851, et malgré de grandes découvertes, le jugement de Flaubert sur le pays est pourtant sans appel : « *la Grèce est plus sauvage que le désert ; la misère, la saleté et l'abandon la recouvrent en entier* ». (73)

De Grèce, ils prennent la voie des mers pour se rendre en Italie, arrivent dans la région de Naples, visitent la ville et poussent jusqu'à Herculaneum.

A la fin du mois de mars, ils sont à Rome où ils se séparent, Maxime Du Camp rentrant directement en France. Il laisse place à Madame Flaubert qui vient rejoindre son fils dans la ville éternelle.

Les impressions sont mitigées sur ce nombril du monde : « *Je cherchais la Rome de Néron, et je n'ai trouvé que celle de Sixte-Quint. La robe du jésuite a tout recouvert d'une teinte morne et séminariste* ». Malgré tout, Rome reste « *le plus splendide musée qu'il y ait au monde.* » (74)

De ce grand et beau voyage Flaubert rapporte maints souvenirs. Son regard reste néanmoins critique sur un Orient « *encore plus malade que l'Occident* ». Mais nul doute que ces images et impressions sur l'Orient lointain lui serviront pour sa célèbre fresque de « *Salammbô* ».

Ainsi, Gustave Flaubert est de retour en France en juin 1851, après ce bel et enrichissant périple oriental.

Recommence alors la vie de l'écrivain, entre Croisset et Paris, entre labeur et paresse et entre disputes et réconciliations avec la belle Louise Collet.

Sa relation épistolaire avec sa muse nous sera appréciable dans la mesure où elle rend compte de l'obsession et de l'immense travail réalisé par l'écrivain à travers les lettres qu'il échange avec elle.

Dans une lettre datée de septembre 1851, il écrit à Louise : « *J'ai commencé hier mon roman. J'entrevois maintenant des difficultés de style qui m'épouvantent. Ce n'est pas une petite affaire que d'être simple* ». (75)

C'est bien ce roman qui le rendra célèbre pour la postérité.

Mais l'écrivain sait s'accorder des pauses, profitant de l'aisance financière familiale. Par exemple, dès le lendemain de cette lettre à Louise Colet, il part pour Londres afin de se rendre avec sa mère et sa nièce Caroline à l'exposition universelle, la première du genre et qui mettra à l'honneur une prouesse architecturale de l'époque, le fameux Crystal Palace.

Néanmoins, la vocation d'écrivain, implacable, le rappelle sans cesse à ses devoirs. Et notre homme d'espérer percer dans la carrière littéraire.

Si dans une lettre à Maxime Du Camp qui le presse de venir à Paris, Gustave Flaubert répond qu'il est « *tout bonnement un bourgeois qui vit retiré à la campagne, [s']occupant de littérature et sans rien demander aux autres, ni considération, ni honneur, ni estime même* » (76), on peut douter de la véracité de ses propos.

Sans nul doute, pour ses écrits tout du moins, Gustave Flaubert est conscient de son talent et se montre sensible à la critique. Être simplement « connu », cela ne l'intéresse pas. Il espère secrètement en sa destinée et en sa postérité.

Des années vont passer pour sa composition. En arrière-fond, toujours le même cadre : le cabinet de travail de Croisset, les rendez-vous galants avec la belle Louise, à Paris ou dans leur hôtel de Mantes-la-Jolie, les virées parisiennes avec les amis, où il se désespère de plus en plus de la situation politique et de l'homme en général.

Et toujours, c'est en écrivant, seul, qu'il se trouve être le mieux.

La précision qu'il apporte à son roman est éclairée par cette lettre à Louise : « *C'est une œuvre surtout de critique, ou plutôt d'anatomie. Le lecteur ne s'apercevra pas (je l'espère) de tout le travail psychologique caché sous la Forme, mais il en ressentira l'effet.* » (77)

Classé comme un des grands représentant de l'école littéraire du réalisme avec ce roman, Gustave Flaubert n'en écrira pas moins « *On me croit épris du réel, tandis que je l'exècre. Car c'est en haine du réalisme que j'ai entrepris ce roman. Mais je n'en déteste pas moins la fausse idéalité dont nous sommes bernés par le temps qui court.* » (78)

Le 15 mars 1855, nouvelle rupture, cette fois définitive, avec Louise Colet. Celle-ci est en effet furieuse de savoir que Gustave Flaubert a une nouvelle maîtresse en la personne de Beatrix Person, jeune actrice de vingt-six ans.

Alors qu'il est à Paris sans l'en avoir prévenue, elle cherche à plusieurs reprises à le revoir.

Le retour de lettre de Gustave Flaubert est laconique, porteur d'une certaine muflerie n'offrant point de retour possible : « *Madame, j'ai appris que vous vous étiez donné la peine de venir, hier, dans la soirée, trois fois chez moi. Je n'y étais pas. Et dans la crainte des avanies qu'une telle persistance de votre part pourrait vous attirer de la mienne, le savoir-vivre m'engage à vous prévenir que je n'y serai jamais.* » (79)

Lettre de rupture mémorable s'il en est, le billet est aujourd'hui conservé au musée Calvet, à Avignon, et porte sur l'enveloppe cette triple mention de Louise Colet : « *lâche, couard et canaille* ».

Mais à l'heure de ces troubles amoureux, le travail de « *Madame Bovary* » est presque terminé.

Il lui reste la troisième séquence, celle de la relation avec Léon, de la déchéance financière et

de l'empoisonnement. Ce sera bientôt chose faite, après maintes relectures, seul ou avec les indications de son ami Louis Bouilhet, le fidèle correcteur.

Il se réconcilie même pour l'occasion avec Maxime Du Camp, qui publiera le roman en épisodes dans sa « *Revue de Paris* », comme cela se fait couramment à l'époque.

Ce rapprochement entre les deux hommes sera de courte durée et pour cause : inquiet de la censure et du risque de procès - ce qui avec le recul était bien vu de sa part ! - Maxime Du Camp n'hésite pas à couper de son propre chef certains passages, dont la très suggestive scène du fiacre au sortir de la cathédrale de Rouen. Réaction immédiate de l'auteur, qui, furieux, exige immédiatement l'insertion d'une note explicative informant les lecteurs de ces coupes !...

Et c'est l'éditeur Michel Lévy qui acheta les droits pour le roman - entier pour le coup ! Dès le début, il rencontre un petit succès. Et pour la première fois de sa vie, Gustave Flaubert gagne de l'argent. Si le début est bon, il reste toutefois modeste, et c'est bien un événement indésirable qui en sera le véritable catalyseur.

En décembre 1856, un procès est intenté à Gustave Flaubert pour son roman « *Madame Bovary* », pour « *atteintes aux bonnes mœurs et à la religion* ».

C'est Maître Jules Sénard, l'avocat de la famille, qui est à la barre pour la défense. Gustave est acquitté le 7 février 1857 et écope seulement d'un blâme.

Ce sera une véritable publicité pour le roman, dont le succès est assuré. Charles-Augustin Sainte-Beuve, dans « *le Moniteur universel* », adresse cet éloge bien placé et dont la formule est restée à la postérité : « *Fils et frère de médecins distingués, M. Gustave Flaubert tient la plume comme d'autres le scalpel. Anatomistes et physiologistes, je vous retrouve partout* ». (80)

Autre critique moins célèbre, peut-être parce qu'utilisée de manière moins positive, celle de Paulin Limeyrac qui emploie la même métaphore dans « *Le Constitutionnel* » : « *Le roman devait arriver, de guerre lasse, à se servir de la plume comme du scalpel, et à ne voir dans la vie qu'un amphithéâtre de dissection* ». (81)

Sa carrière d'écrivain célèbre et reconnu est lancée.

Le voilà entraîné dans le tourbillon de la vie littéraire parisienne, où désormais sa place est faite. Il y rencontre les frères Goncourt, qu'il continuera toujours de fréquenter.

Les frères se montrent parfois de vraies langues de vipères, à travers leur langage policé, verni, sous le lambris des salons de Paris : « *il y a des barrières entre nous et Flaubert. Il y a un fond de provincial et de poseur chez lui. On sent vaguement qu'il a fait tous ces grands voyages pour épater les rouennais. Il a l'esprit gros et empâté comme son corps. Les choses fines n'ont pas l'air de le toucher. Il est surtout sensible à la grosse caisse des phrases. Il y a très peu d'idées dans sa conversation et elles sont présentées avec bruit et solennellement. Il a l'esprit, comme la voix, déclamateur. Les histoires, les figures qu'il esquisse ont une odeur de fossiles et de sous-préfecture* ». (82)

Ces aimables compagnons persifleurs sont néanmoins capables de montrer un Gustave Flaubert travailleur, trop génial justement pour tomber dans les vulgaires arcanes du Tout-Paris littéraire, milieu des frères Goncourt : « *Au fond, cette nature franche, loyale, ouverte, furieusement épanouie, manque de ces atomes crochus qui mènent une connaissance à l'amitié. Nous nous trouvons au même point que le premier jour où nous l'avons vu, et quand nous lui parlons de venir dîner chez nous, il nous dit tous ses regrets, mais ne pouvoir travailler que le soir. Oh ! L'amusante erreur ! Ces hommes – que le bourgeois voit toujours en fêtes, en orgies, vivant le double des autres hommes –, n'ayant point une soirée à donner à l'amitié et à la société !*

Ouvriers solitaires et renfoncés, vivant loin de la vie, avec une pensée et une œuvre !» (83)

Cela étant, Gustave Flaubert n'en est pas moins moqueur avec ceux qu'il appelle « *ses bichons* ».

Car il lui faut bien le reconnaître : « *Être à Paris sans mes Bichons me semble insolite et dévissant* ». (84)

Privilège rare, Gustave Flaubert montrera à ses deux amis de la capitale son ermitage, lieu sacré de la création – la muse Louise Colet en sait quelque chose !

« *Nous voilà dans ce cabinet du travail obstiné et sans trêve, qui a vu tant de labeur et où sont sortis Madame Bovary et Salammbô. Deux fenêtres donnent sur la Seine et laissent voir l'eau et les bateaux qui passent ; trois fenêtres s'ouvrent sur le jardin, où une superbe charmille semble étayer la colline qui monte derrière la maison.* » (85)

Mais l'écrivain a également des projets plein la tête et justement, c'est « *Salammbô* » qui retient désormais toute son énergie. Cette fresque lyrique utilise la veine historique et prend place dans la Carthage antique pour donner vie aux personnages de Salammbô, fille d'Hamilcar Barca, général carthaginois, et de Mathô, chef de file d'une révolte des mercenaires qui veut s'emparer de la ville pour en piller les richesses.

Gustave Flaubert, fidèle à son habitude, avance minutieusement dans son travail, lit une quantité considérable sur le sujet et entreprend même un voyage en Afrique du Nord pour emmagasiner des souvenirs, visiter les ruines de la civilisation punique déchue.

Il effectue cette fois le voyage seul, sans Du Camp avec lequel il est en froid depuis que celui-ci a réalisé des coupes dans les épisodes de « *Madame Bovary* » de sa « *Revue de Paris* ».

Avec un regard toujours moqueur et souvent potache, il critique sans aménité les autochtones : « *voilà la manière dont les Arabes de Tunis s'y prennent pour guérir de la vérole : ils enculent un âne. On se livre ici à une bestialité enragée. C'est l'effet du climat, dirait Montesquieu* ». (86)

Fait véridique ou invention condescendante de l'européen triomphant de la fin du XIX^{ème} siècle ? Flaubert reste Flaubert, avec franchise et sans pudeur, en tout cas !

« *Salammbô* » est publié le 20 novembre 1862, chez l'éditeur Michel Levy, avec un contrat bien mieux négocié par Flaubert, déjà rompu à cet exercice délicat.

L'accueil des critiques est mitigé, Victor Hugo loue les qualités du roman : « *c'est un beau, puissant et savant livre* ». Pour Théophile Gautier, « *ce n'est pas un livre d'histoire, ce n'est pas un roman : c'est un poème épique* » (87). Mais Sainte-Beuve, qui avait tant soutenu « *Madame Bovary* », n'est pas de cet avis : « *l'auteur n'a pu communiquer à son œuvre, l'intérêt réel et la vie* ». (88)

Malgré ces divergences, l'accueil du public est favorable, et fait sûrement écho à la vague d'orientalisme ambiant.

A cette époque, Caroline, la nièce chérie, devient une jeune demoiselle, et elle commence à s'éprendre un peu trop sérieusement de son professeur de dessin, sans condition solide et de loin son aîné. La réaction de la grand-mère, Madame Flaubert et de son cher oncle Gustave, est implacable : trouver rapidement un bon parti, et pousser la jeune fille au mariage, avant qu'une bêtise ne soit faite.

C'est là un des aspects de la dualité de Gustave Flaubert, très libre dans ses lettres et dans ses romans, libéral dans sa vie publique, notamment parisienne, menant la vie de « *garçon* ». Mais

il se comporte comme un parfait bourgeois rouennais dans les affaires familiales. Nos deux tuteurs ont trouvé la personne comme il faut : Ernest Commanville, vingt-neuf ans, fils d'un négociant en bois.

Son oncle Gustave lui prodigue des conseils édifiants : « *Ce qui plaide pour M. Commanville, c'est la façon dont il s'y est pris. De plus, on connaît son caractère, ses origines, ses attaches, choses presque impossibles à savoir dans un milieu parisien. Tu pourrais peut-être, ici, trouver des gens plus brillants ? Mais l'esprit, l'agrément, est le partage presque exclusif des bohèmes ! Ô ma pauvre nièce mariée à un homme pauvre est une idée tellement atroce que je ne m'y prête pas une minute. Oui, ma chérie, je déclare que j'aime mieux te voir épouser un épicier millionnaire qu'un grand homme indigent. Car le grand homme aurait, outre sa misère, des brutalités et des tyrannies à te rendre folle ou idiotes de souffrance.* » (89)

Ou l'éloge du mariage bourgeois par l'auteur de « *Madame Bovary* » !

La malheureuse Caroline Flaubert cédera à la pression familiale et aux raisons avancées. Une requête cependant : elle ne veut pas avoir d'enfant et souhaite que son fiancé soit au courant de cette condition. Cela sous-entend qu'elle accepte ce mariage comme transaction sociale entre les deux familles mais refuse l'acte qui fabrique les enfants, ces fruits attendus du mariage.

Un moyen de se défendre, à sa manière.

Madame Flaubert, bien entendu, taira cette revendication incongrue de sa petite-fille. Et la jeune Caroline deviendra Madame de Commanville le 6 avril 1864.

Le mariage ne sera jamais heureux pour la pauvre Caroline, victime des pressions familiales et sociales de son temps. L'oncle Gustave y apparaît ici sous un aspect peu flatteur, bourgeois convenu.

Entre-temps, Gustave Flaubert s'attelle à un autre de ses grands ouvrages de vie : il souhaite réécrire « *L'Éducation sentimentale* », œuvre déjà bien entamée dans sa jeunesse mais jamais publiée car jugée inaboutie par l'écrivain. Il souhaite l'enrichir de ses expériences de vie, de sa plus grande connaissance du milieu parisien, et réactualiser le parcours de Frédéric, jeune ambitieux de province arrivé à Paris, à la lumière des événements politiques de 1848 et du début du rétablissement de l'ordre par le nouveau Bonaparte -Napoléon le petit, dirait Victor Hugo.

L'ouvrage revisité est enfin fini le 16 mai 1869, à son grand soulagement. Il vient de terminer un labeur entamé depuis plus de vingt ans.

L'œuvre vigoureuse de jeunesse, revisitée par l'expérience de l'âge mûr, fait partie de ses chefs-d'œuvres et restera au panthéon des monuments littéraires français.

A l'époque, ce sera pourtant un fiasco commercial. Le roman ne plaît pas, il sonne « trop vrai » ! Rares sont ceux qui prennent sa défense, mais ce sont justement les plus grands, ceux qui restent dans la mémoire de la littérature française : Victor Hugo mais aussi Emile Zola et George Sand, la dame de Nohant, sa nouvelle connaissance et future amie.

A cette période aussi, Gustave Flaubert se découvre sous un autre aspect, lui, la plume libre, le pourfendeur de tous les régimes, plus bêtes les uns que les autres, fera le jeu du second empire, même s'il saura garder sa liberté de ton.

En effet, introduit au salon de la princesse Mathilde, cousine de l'Empereur, qui l'admire beaucoup, il semble nouer une réelle amitié avec la dame, et une complicité mutuelle apparaît.

Cette nouvelle relation de prestige lui sera quelquefois utile, lui permettra de récolter la Légion d'Honneur en août 1866, sur l'intervention princière de son amie.

Attirés par l'honorable ruban rouge, les deux bichons sont recalés pour cette fois. Gustave Flaubert écrira à Madame Amélie Bosquet :

« ce qui me fait plaisir dans le ruban rouge, c'est la joie de ceux qui m'aiment ». (90)

Peut-être l'auteur de *« Madame Bovary »* veut-il se disculper par cette pirouette d'avoir reçu la prestigieuse distinction, lui qui moquait le pharmacien Homais à la toute fin de son roman dans un ton sarcastique : *« Depuis la mort de Bovary, trois médecins se sont succédé à Yonville sans pouvoir y réussir, tant M. Homais les a tout de suite battus en brèche. Il fait une clientèle d'enfer ; l'autorité le ménage et l'opinion publique le protège. Il vient de recevoir la croix d'honneur. »* (91)

Flaubert rencontrera même l'empereur et son épouse, la célèbre impératrice Eugénie, le couple impérial étant curieux de rencontrer le grand homme.

En juin 1867, il est présent au grand bal donné par l'Empereur des Français en l'honneur des souverains étrangers, lors de l'exposition universelle parisienne. La fête est somptueuse, et Flaubert reste impressionné par une telle licence et par le train fastueux des têtes couronnées des plus grandes nations d'Europe.

Ces éléments nous permettent de relativiser quelque peu le rude tableau d'ermite de Croisset que Flaubert veut donner de lui !

Les années passent et avec elle la roue de la vie tourne. L'été 1869 est marqué par le décès de son fidèle ami, correcteur et conseiller de toujours, Louis Bouilhet, celui qui avait fait des études de médecine et s'était essayé à la chirurgie, sans succès.

Ce décès d'un de ses plus proches amis, son *« conseiller »*, son *« guide »* comme il l'appelait l'affectera beaucoup : *« C'est une perte pour moi irréparable... J'ai enterré avant-hier ma conscience littéraire, mon jugement, ma boussole, sans compter le reste. (...) J'ai le sentiment d'une amputation considérable. Une grande partie de moi-même a disparu »* écrira-t-il. Il vient alors de perdre *« un vieux compagnon de trente-sept ans »*. (92)

Guy de Maupassant, alors bien jeune - il n'a que dix-neuf ans - se considérait comme l'un des disciples de Louis Bouilhet et lui décochera cet hommage, nous révélant bien les qualités d'un homme au destin oublié, coïncé entre l'héritage grandiose de ses deux amis normands, Gustave Flaubert et Guy de Maupassant :

« Pauvre Bouilhet ! Lui mort ! si bon, si paternel !

Lui qui m'apparaissait comme un autre Messie,

Avec la clef du ciel où dort la poésie.

Et puis le voilà mort et parti pour jamais

Vers ce monde éternel où le génie aspire.

Mais de là-haut sans doute, il nous voit et peut lire

Ce que j'avais au cœur et combien je l'aimais. » (93)

L'été suivant, 1870, c'est la mort du cadet des deux bichons, Jules de Goncourt, d'une syphilis, le mal du siècle.

Cet été sonne également l'entrée en guerre de la France contre la Prusse, qui se terminera en déroute pour la première et dont le résultat sera la chute du second empire français.

C'est une période particulièrement triste pour Gustave Flaubert, qui laisse entrevoir de plus en

plus son dégoût pour la bêtise humaine et son désespoir de l'existence, à la sonorité un peu amère.

Il écrit à George Sand le lendemain de l'entrée en guerre de la France contre la Prusse : *« Je suis écœuré, navré par la bêtise de mes compatriotes. L'irréparable barbarie de l'humanité m'emplit d'une tristesse noire. Cet enthousiasme qui n'a pour mobiles aucune idée, me donne envie de crever pour ne plus voir. Le bon Français veut se battre : 1. parce qu'il se croit provoqué par la Prusse ; 2. Parce que l'état naturel de l'homme est la sauvagerie ; 3. Parce que la guerre contient en soi un élément mystique qui transporte les foules »*. (94)

Mais cette période marque un complet revirement de Gustave Flaubert. Lui, l'éternel abstentionniste politique deviendra patriote, jusqu'à s'engager comme lieutenant de la garde nationale de Rouen, témoignage de son fort ressentiment contre le barbare envahisseur !

Ce patriotisme revanchard sera attisé, il faut le dire, par l'occupation de Rouen par les Allemands et surtout de sa maison de Croisset !

Le côté propriétaire et fier de sa condition de Gustave Flaubert revient alors au galop !

« Depuis dimanche matin nous n'avons plus de prussiens à Croisset. Dès que tout sera un peu nettoyé, j'irai revoir cette pauvre maison, que je n'aime plus et où je tremble de rentrer, car je ne peux pas jeter à l'eau toutes les choses dont ces messieurs se sont servis. Si elle m'appartenait, il est certain que je la démolirais. Oh ! Quelle haine ! Quelle haine ! Elle m'étouffe ! Moi qui étais si tendre, j'ai du fiel jusqu'à la gorge ! » (95)

Fin analyste, il écrit à George Sand, socialiste affichée, qu'avec la défaite, *« nous allons entrer dans la Sociale. Laquelle sera suivie d'une réaction vigoureuse et longue »*. (96)

Il écrit cela quelque mois avant l'avènement du triste épisode de la Commune et de la réaction ferme menée par le Général de Mac-Mahon, qui conduira à l'établissement de la III^{ème} République, très à droite dans ses débuts avec la présidence d'Adolphe Thiers.

Cet épisode de la Commune, resté un mythe pour une certaine gauche en France et dans le monde, se fait détester de Gustave Flaubert et de ses proches, lesquels comptent les plus grands romanciers et intellectuels de leur temps.

Gustave Flaubert en veut surtout aux communards d'avoir *« déplacé la haine »* que le peuple français devrait avoir envers la Prusse sur eux-mêmes, elle *« réhabilite les assassins »* (97). Edmond de Goncourt se réjouit pendant la Semaine Sanglante qui sonne selon lui pour Paris *« l'agonie de l'odieuse tyrannie »*. (98)

Même George Sand, la plus à même de soutenir le projet du *« temps des cerises »*, parle de *« l'infâme Commune »*, de cette *« ignoble expérience de Paris »*. (99)

Le 6 avril 1872, nouveau décès, celui de sa chère mère, après une agonie de trente-trois heures écrira-t-il au Docteur Cloquet, son ancien compagnon de son voyage de jeunesse sur les chemins poudreux du midi. Gustave Flaubert se dit brisé.

Dans son testament, Mme Flaubert lègue Croisset à sa petite-fille Caroline, désormais Madame Commanville, à la condition expresse que son fils Gustave puisse y résider jusqu'à la fin de sa vie.

Peu de temps après, le 1er juillet 1872, il achève l'œuvre de toute une vie, sa *« Tentation de*

Saint Antoine », maintes fois remaniée.

« *Au milieu de mes chagrins, j'achève mon Saint Antoine. C'est l'œuvre de toute ma vie, puisque la première idée m'en est venue à Gênes, devant un tableau de Bruegel et depuis ce temps-là je n'ai cessé d'y songer et de faire des lectures afférentes.* » (100)

Cependant, tourmenté par le résultat très mitigé de « *Salammbô* » et par l'échec de son « *Education Sentimentale* », il préfère ne pas le publier immédiatement, sentant sûrement que le public le recevrait froidement.

Cette « *Tentation de Saint-Antoine* » paraîtra en librairie le 31 mars 1874, avec un nouvel éditeur, Georges Charpentier.

Ce dernier semble réellement intéressé par l'écrivain Il lui rachète à d'excellentes conditions selon Gustave Flaubert lui-même, ses romans « *Madame Bovary* », « *Salammbô* » et l'éditeur accepte même de reprendre certaines œuvres de Louis Bouilhet.

Cette lune de miel rare entre Flaubert et un éditeur le fait même devenir parrain du petit dernier de la famille Charpentier !

A l'étonnement de Gustave Flaubert, qui craignait pour l'ouvrage de sa vie, La « *Tentation de Saint-Antoine* » est bien accueillie par le public, avec trois tirages dès la première édition.

La critique reste en revanche féroce. Il lui est reproché le côté fantastique et la critique de Dieu.

« *Rien n'est expliqué, rien ne parle, rien ne vit. Il est trop clair que l'auteur n'a cherché que des occasions de peintures fantastiques.* » (101) dira le critique Saint-René Taillandier dans la Revue des deux mondes.

Edmond de Goncourt, l'ami retors, écrit quant à lui dans son journal intime : « *aucune originalité, aucune invention personnelle, du livresque intelligemment appliqué.* » (102)

Malgré le soutien de ses amis fidèles, George Sand et Ivan Tourgueniev pour ne citer qu'eux, Gustave Flaubert est très déçu de ces critiques et se sent persécuté : jalousie de son talent, de ses relations avec la Princesse Mathilde, il dit se sentir de plus en plus « *vidé* ».

Mais son « *Saint Antoine* » à peine terminé, le voilà déjà posant, infatigable, les plans de son dernier grand roman, de son dernier corps à corps avec son plus grand ennemi : la bêtise humaine.

L'histoire est limpide, rondement menée et il la débute en août 1874 : c'est l'histoire de deux garçons, - il les appelle « *ses deux cloportes* » Bouvard et Pécuchet - qui, comme rentiers, vont parcourir tous les domaines d'érudition du XIX^{ème} siècle, allant d'insuccès en insuccès par leur impréparation, jusqu'à finalement se décourager complètement de leurs échecs pour enfin reprendre leur premier travail, celui de copieur.

Ce roman se veut une parodie encyclopédique moqueuse du progrès et du savoir au XIX^{ème} siècle, le résultat est féroce de bêtise pour les deux pauvres hommes, pourtant si volontaires !

Fidèle à sa méthode, il se lance dans un gigantesque projet d'apprentissage : il n'est pas question de faire aborder les sujets de science qu'il fera toucher aux deux cloportes sans les connaître parfaitement. Ce seront plusieurs centaines de volumes selon l'aveu de Gustave Flaubert, qui seront lus, étudiés et résumés pour ce dernier roman !

Mais les histoires familiales le rattrapent.

Gustave Flaubert est confronté aux difficultés financières d'Ernest Commanville, l'époux de sa nièce Caroline.

L'entreprise familiale Commanville de négoce de bois coule en raison d'une mauvaise stratégie et d'un effondrement du cours du bois et la faillite est évitée de peu.

Gustave Flaubert est déboussolé par ces affaires d'autant que c'est Ernest Commanville qui gère essentiellement sa fortune et qui dispose de Croisset. Il décide alors de venir en aide au couple et vend notamment sa ferme de Deauville.

Mais les difficultés demeureront et désormais, le train financier de l'écrivain doit être revu à la baisse ; et pour la première fois de sa vie, il doit faire attention à la dépense et peut-être inquiété sur le plan pécuniaire, ce qu'il déteste au plus haut point.

Anéanti par ces événements qui révèlent sa nature fragile, il abandonne provisoirement la rédaction de « *Bouvard et Pécuchet* ».

Néanmoins, lentement, il va revenir à lui et ce temps de dépression va faire émerger en lui l'envie d'écrire à nouveau : il va débiter l'un de ses chefs-d'œuvres, malheureusement trop méconnu : « *Trois contes* ».

Ces « *Trois contes* » sont comme une synthèse de l'œuvre littéraire de Gustave Flaubert. Ils comportent « *la Légende de Saint Julien l'Hospitalier* », « *Un cœur simple* » et « *Hérodias* ».

Synthèse car on y retrouve la finesse de l'analyse psychologique, de l'émouvant comme de l'historique, du tragique comme de l'épopée.

« *La Légende de Saint-Julien l'Hospitalier* », inspirée initialement par le vitrail éponyme de la cathédrale de Rouen, c'est un vieux projet, esquissé dès les années 1850, sur lequel il va travailler à nouveau pour l'améliorer, c'est sa « *petite bêtise moyenâgeuse* ». (103)

Les travaux qu'il mène avec entrain pour ce premier conte, sont malheureusement interrompus temporairement par la mort de sa grande amie, George Sand, la Dame de Nohant. Il se rendra très affecté à son enterrement à Nohant le 10 juin 1876.

Il se remet rapidement à l'ouvrage et débute « *Un cœur simple* », qui est l'histoire de la servante Félicité à Pont-l'Évêque, en Normandie.

« *Elle aime successivement un homme, les enfants de sa maîtresse, un neveu, un vieillard qu'elle soigne, puis son perroquet ; quand le perroquet est mort, elle le fait empailler et, en mourant à son tour, elle confond le perroquet avec le Saint-Esprit. Cela n'est nullement ironique comme vous le supposez, mais au contraire très sérieux et très triste. Je veux apitoyer, faire pleurer les âmes sensibles, en étant une moi-même.* » (104)

Afin de mieux s'imprégner de l'ambiance du fameux perroquet empaillé, Flaubert n'hésite pas à emprunter celui présent au muséum d'histoire naturel de Rouen et le ramener à son cabinet de travail de Croisset !

C'est ainsi qu'il redonne vie, si l'on peut dire, à ce pauvre perroquet dans sa nouvelle : « *Il s'appelait Loulou. Son corps était vert, le bout de ses ailes roses, son front bleu, et sa gorge dorée.* » (105)

« *Hérodias* » enfin, c'est l'histoire de la décollation de Saint-Jean-Baptiste, histoire des temps bibliques du Nouveau Testament, donc.

Les « *Trois contes* », sont publiés en avril 1877 dans deux revues différentes : « *Un cœur simple* » et « *Hérodias* » au *Moniteur*, la « *Légende de Saint Julien l'Hospitalier* » au *Bien public*, c'est un succès, à la fois au niveau du public et de la critique, unanime en sa faveur ! Revigoré par ce succès, Flaubert reprend le travail titanesque de « *Bouvard et*

Pécuchet », où il se perd dans l'énorme travail de documentation, s'épuise, s'éternise.

Le 27 janvier 1880, alors qu'il termine le neuvième chapitre, sur la religion, il écrit à Madame Roger des Genettes : « *Savez-vous à combien se montent les volumes qu'il m'a fallu absorber pour mes deux bonhommes ? A plus de mille cinq cents ! Mon dossier de notes a huit pouces de hauteur. Et tout cela ou rien, c'est la même chose. Mais cette surabondance de document m'a permis de n'être pas pédant, de cela, je suis sûr.* » (106)

2.4 - Fin de vie et mort de Gustave Flaubert

Quelques mois plus tard, le 8 mai 1880, « *Bouvard et Pécuchet* » toujours en cours et alors qu'il doit se rendre à Paris auprès de sa nièce Caroline le lendemain, il est pris d'un malaise en cours de matinée, après la prise d'un bain chaud. Un voile apparaît devant ses yeux, sa vision s'obscurcit.

Il appelle sa servante Suzanne qui part chercher le médecin de famille, le Dr Fortin, qui est absent. Elle ramène un autre médecin, le Dr Tourneux, qui court alors à Croisset se rendre au chevet du malade.

Gustave Flaubert est retrouvé inconscient. Le cœur bat encore, puis s'arrête peu après.

L'écrivain est mort en ce jour du 8 mai 1880, dans son Croisset qu'il aimait tant, probablement d'une hémorragie cérébrale.

Les funérailles auront lieu à l'église de Canteleu trois jours plus tard, le 11 mai 1880.

Émile Zola et Edmond de Goncourt sont présents, mais aussi son disciple Guy de Maupassant, Tourgueniev, Daudet et plusieurs autres de ses connaissances littéraires et journalistiques.

Contre le vœu de Flaubert, l'office est religieux, par la volonté de sa nièce Caroline.

Gustave est enterré près de son père Achille-Cléophas et de sa mère Caroline.

Tout comme sa sœur Caroline trente-cinq ans plus tôt, le cercueil de Flaubert reste bloqué à l'entrée de la fosse, au cimetière monumental de Rouen. Il faut tirer, pousser, tout cela augmentant l'émotion générale. Puis tout le petit monde se sépare.

3 - Les influences médicales de Flaubert

3.1 - Milieu de vie : enfance, adolescence et jeunesse à l'Hôtel-Dieu de Rouen

C'est à la mort du Dr Laumonier, en 1818, que la famille Flaubert s'installe dans l'Hôtel-Dieu de Rouen, dans la grande maison qui jouxte l'hôpital. Si le grand-frère, Achille, aura connu le précédent domicile familial du centre-ville rouennais, celui de la rue du Petit-Salut, ce n'est pas le cas de Gustave Flaubert, né en 1821, avec un accouchement à domicile comme c'est très majoritairement le cas à cette époque. Il naît donc dans la maison du chirurgien, dit « *le Pavillon* », attenante à l'Hôtel-Dieu de Rouen.

Dans une lettre de 1857 à Mme Leroyer de Chantepie, il écrit à propos de sa prime jeunesse :

« Je suis né à l'hôpital (de Rouen – dont mon père était le chirurgien en chef ; il a laissé un nom illustre dans son art et j'ai grandi au milieu de toutes les misères humaines dont un mur me séparait. Tout enfant, j'ai joué dans un amphithéâtre. Voilà pourquoi, peut-être, j'ai des allures à la fois funèbres et cyniques. Je n'aime point la vie et je n'ai point peur de la mort. L'hypothèse du néant absolu n'a même rien qui me terrifie. Je suis prêt à me jeter dans le grand trou noir avec placidité. » (107)

Il restera vivre dans cette maison du chirurgien, demeure familiale des Flaubert, jusqu'en mars 1832 où il prend la route du pensionnat du Collège Royal de Rouen (l'actuel Lycée Corneille), néanmoins à proximité de la maison familiale (une petite trentaine de minutes à pied).

Le véritable départ sera néanmoins 1842, avec le départ pour Paris et pour la vie étudiante.

Pendant 21 ans, le jeune Gustave Flaubert aura donc vécu dans ce « Pavillon », annexe de l'Hôtel-Dieu de Rouen, vivant à côté de la maladie, et des malades.

De cette maison de jeunesse, Flaubert a moult souvenirs qui prendront une grande importance dans sa future carrière d'écrivain.

En se rendant dans cette demeure, aujourd'hui le musée Flaubert et d'Histoire de la médecine, on s'imagine encore assez bien quels pouvaient être les jeux d'enfants, les différentes pièces à vivre, avec la salle d'attente jouxtant la cuisine

L'amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu était à proximité immédiate de la maison, et donnait sur le jardin.

Gustave Flaubert fait part dans une lettre à Louise Colet du 7 juillet 1853 de ce mélange entre vie familiale et médecine au sein même de sa vie d'enfant : « *Quels étranges souvenirs j'ai en ce genre ! L'amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu donnait sur notre jardin. Que de fois, avec ma sœur, n'avons-nous pas grimpé au treillage et, suspendus entre la vigne, regardé curieusement les cadavres étalés ! Le soleil donnait dessus ; les mêmes mouches qui voltigeaient sur nous et sur les fleurs allaient s'abattre là, revenaient, bourdonnaient ! Comme j'ai pensé à tout cela, en la veillant pendant deux nuits, cette pauvre et chère belle fille ! Je vois encore mon père levant la*

tête de dessus sa dissection et nous disant de nous en aller. Autre cadavre aussi, lui ». (108)

Plus loin dans la même lettre : *« Comme j'ai bâti des drames féroces à la Morgue, où j'avais la rage d'aller autrefois, etc. ! Je crois du reste qu'à cet endroit j'ai une faculté de perception particulière ; en fait de malsain, je m'y connais. Tu sais quelle influence j'ai sur les fous et les singulières aventures qui me sont arrivées. Je serais curieux de voir si j'ai gardé ma puissance. »*

Il décrit également l'épidémie de choléra ayant sévit une 1832 : *« je me rappelle avoir vécu en 1832 en plein choléra ; une simple cloison séparait notre salle à manger des malades où les gens mourraient comme des mouches. » (109)*

De cette enfance quasi « hospitalière », confronté fréquemment à la mort et aux cadavres, il ne peut qu'en tirer des impressions funestes : *« je n'ai jamais vu un enfant sans penser qu'il deviendrait un vieillard ni un berceau sans songer à une tombe ». (110)*

Cette maison du chirurgien, pavillon de l'Hôtel-Dieu de Rouen, sera après le décès du père Achille-Cléophas Flaubert, la demeure du fils du Docteur et frère de l'écrivain, le Dr Achille Flaubert, et ce jusqu'à la fin de sa carrière médicale, en 1878.

La maison du chirurgien deviendra ensuite un laboratoire d'anatomie, un internat pour les élèves de l'École de Médecine de Rouen.

Enfin, en 1924, celle-ci devint un musée d'histoire de la médecine, ceci permettant de protéger le domicile où vécut le jeune Gustave Flaubert et auquel il fut attaché toute sa vie.

3.2 - Le père : Achille-Cléophas Flaubert

Achille-Cléophas Flaubert, père de l'écrivain Gustave Flaubert, est né le 14 novembre 1784, à Maizières-la-Grande-Paroisse, près de Romilly-sur-Seine, dans ce qui deviendra quelques années plus tard le département de l'Aube.

La famille Flaubert est originaire de cette région, où le patronyme est d'ailleurs bien implanté.

Le père d'Achille Cléophas Flaubert, Nicolas Flaubert, est « artiste vétérinaire » et est issu d'une lignée de vétérinaire ou de maréchal-expert, c'est-à-dire de maréchal-ferrant mais soignant également les chevaux en plus de les ferrer.

Sa mère, Marie Apolline Million est quant à elle fille d'un maître chirurgien.

Il s'agit donc d'un milieu plutôt propice à l'éclosion de la future vocation d'Achille Cléophas Flaubert à la chirurgie.

Achille Cléophas Flaubert effectua ses études primaires à Maizières, puis il fut admis au collège de Sens pour ses études secondaires.

Décidé pour une carrière médicale, il partit pour Paris où il fut reçu comme externe en 1802.

Il intégra l'année suivante, l'École de pratique annexée, où, élève brillant et travailleur acharné, il remporta à chaque fois, de 1803 à 1805, le premier prix de sa section, ce qui lui valut la remise de ses frais de scolarité, élément bienvenu car sa famille n'était guère aisée. Il prépara avec labeur le concours de l'internat des hôpitaux de Paris et il en sortira troisième, le 7 octobre 1805.

Interne en chirurgie, il sera tout d'abord l'élève de Philippe-Jean Pelletan, alors chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris. Il sera ensuite l'élève de Guillaume Dupuytren.

Ce dernier est connu comme un chirurgien très brillant mais également comme un homme ambitieux, jaloux, cupide, et surtout non confraternel – le chirurgien Pierre-François Percy aurait eu ce mot pour le décrire « *le premier des chirurgiens et le dernier des hommes* ».

Il éliminera de manière peu élégante Pelletan de son poste de chirurgien en chef pour lui ravir la place, et la rumeur restera comme quoi son brillant élève Achille Cléophas aurait été exilé en province, loin de la place parisienne, là où il aurait pu faire de l'ombre à son maître.

A noter que Gustave Flaubert mentionnera Guillaume Dupuytren dans son « *Dictionnaire des idées reçues* » : « *célèbre pour sa pommade et son musée* ». (48)

Pour en revenir à Achille-Cléophas Flaubert, celui-ci sera réformé du service militaire le 4 juillet 1806, à Troyes, par le médecin-capitaine Robert, qui le reconnaît atteint de « *phtisie pulmonaire* » suite à plusieurs épisodes d'hémoptysies.

Il a été évoqué une fraude – celles-ci étaient fréquentes - concernant ce service militaire mais il aurait alors fallu que ce diagnostic fut de complaisance et donc probablement monnayé, ce qui semble peu probable pour la famille Nicolas Flaubert, peu fortunée.

A noter que sur son certificat d'exemption du service militaire est présente une erreur de prénom, « *Achille Cléopâtre Flaubert* » y est indiqué !

Il passe sa thèse le 27 août 1806, « *Sur la manière de conduire les malades avant et après les opérations chirurgicales* ». (111)

Il y décrit la façon de préparer le malade avant l'opération par les « *habillemens, les alimens les plus avantageux à nos malades, sur les évacuations, les affections de l'âme ordinairement mises en jeu avant l'opération et, enfin, sur l'exercice du corps* ». (111)

Il insiste « *sur le rapprochement de deux sciences, la médecine et la chirurgie qui, toujours, veulent marcher ensemble.* » (111)

Dans les remerciements de rigueur figurent ses « *maîtres, les Professeurs Sabatier, Pelletan, Dubois, Boter* » et surtout sa reconnaissance va aux « *Messieurs Laumonier et Dupuytren qui, tous deux, me traitèrent plutôt en ami qu'en disciple* ». (111)

Cependant, malgré cette thèse passe en 1806, il ne sera véritablement reçu docteur en médecine que le 27 novembre 1810, recevant son diplôme de doctorat par la Faculté de Paris.

Concernant son arrivée à Rouen et les motivations profondes de ce poste – jalousie de Dupuytren, ou au contraire promotion par ce dernier pour son jeune pupille - il n'y a rien de fondé.

Ce qui est certain, c'est que le jeune Achille-Cléophas Flaubert accepta le poste de prévôt (ou prosecteur) d'anatomie à l'Hôtel-Dieu de Rouen, et qu'il débuta cette charge en novembre 1806.

Le chirurgien en chef de cet Hôtel-Dieu est le Dr Jean-Baptiste Philippe Nicolas René Laumonier, également chef de l'école de cérisculpture (sculpture en cire)

Dans la lettre de recommandation que fait le Pr Dupuytren au Dr Laumonier, celui-ci lui écrit : « *je crois que sous le rapport de solidité de caractère, comme sous celui des talents, vous n'aurez qu'à vous féliciter d'avoir M. Flaubert* » ou encore « *je dois vous dire que M. Flaubert a été reçu au concours d'interne dans les Hôpitaux de Paris et qu'il a exercé depuis deux ans ces fonctions de la manière la plus honorable ; qu'il a été également admis au concours de l'Ecole Pratique et qu'il a obtenu le premier prix dans chaque classe de cette école, ce qui lui a mérité l'honneur d'être reçu gratuitement, honneur que l'Ecole a pour la première fois accordée à ses élèves ; enfin, pour mieux apprécier le mérite de M. Flaubert, je n'ai qu'à vous répéter qu'il a obtenu cette année dans la grande distribution des prix de l'Institut, le premier prix d'anatomie et de physiologie* ». (112)

Le Pr Dupuytren appui ses éloges et le compte même dans ses proches dans la fin de la lettre : « *j'ajouterai beaucoup moins pour vous donner une haute opinion de lui, que pour le recommander plus particulièrement à votre bienveillance qu'il est depuis plusieurs années un de mes élèves et de mes amis particuliers et que je vous saurai un gré infini de tout ce que vous voudrez bien faire pour son instruction, pour son avancement, ainsi que pour lui procurer l'aisance dont a besoin un jeune homme aussi bien élevé que lui* ». (112)

Certes, cette lettre de recommandation respecte les codes de ce type épistolaire mais si le jeune Achille-Cléophas Flaubert a été exilé de Paris en province par le Pr Dupuytren, alors celui-ci aura tout de même pris soin de le faire élégamment !

Achille-Cléophas Flaubert arrive à Rouen âgé de 22 ans. La commission administrative de l'Hôtel-Dieu de Rouen reprend l'erreur du certificat d'exemption du service militaire « Achille Cléopâtre Flaubert ».

A Rouen, Achille-Cléophas Flaubert fait la connaissance de la jeune Caroline Fleuriot, pupille du Dr Laumonier, celle-ci deviendra son épouse en février 1812.

En 1815, l'année des Cent Jours et du désastre français de Waterloo, Achille-Cléophas devient adjoint au chirurgien du Dr Laumonier. Il lui succède comme chirurgien-chef de l'Hôtel-Dieu

de Rouen en 1818.

Le Docteur Laumonier était alors gravement malade et donc dans l'incapacité d'exercer ses fonctions.

Il subira plusieurs attaques « *d'apoplexies* » et mourra peu après, à l'âge de 70 ans.

La mort du Docteur Laumonier libère « la maison du chirurgien » et la famille Flaubert y emménage en l'année 1818.

Ce pavillon, « *appartement du Chirurgien* » construit par l'administration de l'Hôtel-Dieu en 1755 a eu comme premier occupant Claude Nicolas Le Cat, grand nom de la chirurgie urologique alors naissante, et l'un des premiers à pratiquer la taille vésicale ou lithotomie pour extraire les calculs vésicaux. Un amphithéâtre porte toujours son nom au pavillon Derocque (qui comprend de nombreux services de chirurgie, notamment urologique), au CHU Charles Nicolle de Rouen.

Grand clinicien, opérateur talentueux, apprécié par ses malades pour sa droiture et sa proximité, toujours travailleur acharné, le Docteur Achille-Cléophas Flaubert ne tarde pas à se faire un nom et une réputation à Rouen, ville qui fait alors 90.000 habitants, 225.000 en regroupant les proches environs.

Mais sa réputation dépasse la province de Normandie. En 1826, un annuaire parisien le décrit comme « *un des premiers médecins de France* ». (113)

Cet homme décrit comme brillant et bon, pratique une « *chirurgie qui conserve et qui répare à la chirurgie qui retranche* » (114), comme il l'apprend à ses élèves.

Conformément à son statut de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, il donne des cours d'anatomie et de physiologie à ses élèves, comme ses prédécesseurs, mais y ajoute également un cours de clinique externe, apprécié de ses élèves.

Il leur demande aussi d'étendre le champ de leurs connaissances, hors matières médicales, afin de se révéler vrais « *honnêtes hommes* », à la manière que l'entendent les humanistes de la Renaissance : « *l'interne, honnête homme, doit être résolument frotté de science* ». (115)

Un premier concours de l'internat aura lieu à Rouen en 1820, soit deux ans après sa prise de fonction de chirurgien-chef. Il entretient de bons rapports avec ses élèves, même s'il se montre maître exigeant.

Parmi ceux-ci se trouvera notamment Jules Germain Cloquet (1790-1852), chirurgien et anatomiste. Ami de la famille et admirateur d'Achille-Cléophas Flaubert, c'est lui qui visitera le sud de la France et la Corse avec le jeune Gustave Flaubert durant l'été 1840, voyage qui donnera la matière à l'écrivain pour « *Pyrénées-Corse* ».

Rappelons qu'il aura également chaperonné le jeune Achille Flaubert, le grand frère de Flaubert, dans un voyage en Écosse en 1835.

Ce Docteur Jules Cloquet fut donc à la fois un camarade d'Achille-Cléophas Flaubert lors de son passage à l'école de cérisculpture de Rouen, sous la houlette du Docteur Laumonier, et un proche de la famille Flaubert, ce qui montre la proximité qu'a pu avoir le chirurgien-chef Flaubert avec ses condisciples et son aura auprès de ceux-ci.

Revenons-en au « *patron* », Achille-Cléophas Flaubert. Celui-ci créa en 1821 avec plusieurs autres médecins normands la Société de Médecine, ancêtre de nos formations continues de nos

jours.

Son but était l'éducation permanente des médecins, même après leur cursus universitaire.

Cette impérieuse nécessité de se montrer toujours performant dans son art est bien montré quand il écrit : « *dans notre art, la médiocrité est un crime* », « *rien ne saurait excuser les fautes de l'ignorance dans un état qui a pour objet la santé et la vie des hommes* ». (116)

Ou encore : « *Puisque le médecin ne doit être étranger à aucune des sciences, s'il est appelé à observer et à s'instruire partout, c'est particulièrement au milieu des Sociétés Savantes qu'il peut essayer d'acquérir des connaissances solides, soit en conversant avec des médecins instruits, mûris par l'expérience, soit en s'éclairant des lumières de ceux qui s'occupent à étendre le domaine des sciences physiques ou morales.* » (117)

Apprécié de ses élèves, Achille-Cléophas l'est également de la population qu'il a à soigner. Il établit dès sa prise de poste des consultations gratuites pour les nécessiteux, consultations fort fréquentées. Rigoureux, juste, aimable même si exigeant, il obtint rapidement les faveurs de la bonne société rouennaise et plus largement de sa patientèle normande.

Pour ce qui est de ses écrits, le Dr Flaubert n'a laissé que peu de traces en rapport avec son influence d'alors comme « *un des premiers médecins de France* », son poste de chirurgien-chef pour une grande ville française comme Rouen, son prestigieux apprentissage auprès du Professeur Guillaume Dupuytren, rappelons-le !

Ce peu de publications est probablement dû à son tempérament d'homme de terrain et de contact qu'est le Dr Flaubert, très absorbé par son importante clientèle, par les différents postes qu'il occupe et son enseignement.

Il laisse bien entendu sa thèse de 1806, « *Sur la manière de conduire les malades avant et après les opérations chirurgicales* », mais aussi un « *Journal de clinique* », faits d'observations de patients de 1818 à 1823, remarquable témoin de la nosologie, de la sémiologie et de la thérapeutique d'alors.

Ces documents sont actuellement toujours conservés dans la bibliothèque du musée Flaubert et d'histoire de la médecine de Rouen.

Il fit également plusieurs observations concernant des cas à l'Académie des Sciences de Rouen, comme son « *Observation de la carie de la colonne vertébrale* » de 1815, nom de la tuberculose vertébrale, ou mal de Pott de l'époque, son « *Observation d'anévrysme de l'artère aorte communiquant avec l'artère pulmonaire* » de 1815 ou encore un « *Mémoire sur l'inutilité et même les inconvénients des bandages dans plusieurs fractures* » de 1816. (118)

Même modeste si elles sont comparées à d'autres médecins ou chirurgiens de l'époque, ses publications existent et témoignent de l'intérêt du Dr Flaubert pour son métier de chirurgien et de la haute estime qu'il fait de son état.

Ayant fait une longue et belle carrière comme chirurgien-chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, l'état d'Achille Cléophas Flaubert s'aggrave rapidement durant l'automne 1845. Commenant à souffrir de la cuisse, il se fait examiner - puis opérer ! - par son fils Achille, étant rentré lui aussi dans la carrière de chirurgien.

L'opération eut lieu le 15 janvier 1846, mais il mourut peu après, probablement d'une septicémie compliquant l'abcès profond mal guéri, à cette époque où bien entendu les antibiotiques n'existaient pas.

Sa mort fut un événement tragique et un drame familial, tant l'homme était le pater familias du

clan Flaubert.

Rappelons que Gustave, encore jeune homme à ce moment, écrit à son mai Ernest Chevalier : *« tu as connu, tu as aimé l'homme bon et intelligent que nous avons perdu... l'âme douce et élevée qui est partie »*. (119)

Achille-Cléophas Flaubert fut inhumé au cimetière monumental de Rouen.

Les réactions locales témoignent du prestige du Dr Flaubert père : *« Sans avoir jamais rien écrit, ce chirurgien a obtenu une grande notoriété, non seulement dans la Normandie qu'il habitait, mais encore dans toute la France et même à l'étranger. C'est que, comparable sous bien des points à Dupuytren, il n'a eu en vue que la pratique, l'instruction des élèves au lit du malade. Doux, affable, plein de bonhomie, sachant se faire estimer, chéri du peuple, ami dévoué, indépendant et d'une certaine opiniâtreté, possédant un jugement sain, d'une scrupuleuse exactitude dans son service, connaissant à fond son art, plein de ressources dans les cas d'une gravité exceptionnelle, Flaubert pourrait être surnommé le Dupuytren de la province ; il avait les qualités du grand chirurgien de Paris, sans en avoir la tyrannie, la violence, le caractère abominable. Sa mort fut un véritable deuil public, et, à l'assistance nombreuse qui le suivit à sa dernière demeure, on devinait que les pauvres et les infirmes venaient de faire une grande perte »*. (120)

Bel éloge funèbre s'il en faut, résumant joliment les qualités du grand homme que fut le père de Gustave Flaubert !

Enfin, en hommage au père qui restera toujours un exemple admiré de Gustave, et une référence pour toute la famille Flaubert, nous ne pouvons nous empêcher de citer une de ses belles phrases, restée comme axiome et qui nous montre bien l'exigence et la vision du Dr Achille-Cléophas Flaubert quant à sa profession : *« la Médecine et la Chirurgie sont deux sciences qui, toujours, veulent marcher ensemble, mais qui faiblissent et chancellent dès qu'elles sont désunies »*. (121)

3.3 - Le frère : Achille Flaubert

Fils aîné du couple Flaubert, il naît le 9 février 1813, dans le domicile familial du n°8 de la rue du Petit-Salut, à Rouen.

Il fit ses études primaires et secondaires au Collège Royal de Rouen, l'actuel lycée Corneille.

Ressemblant à son père dans son goût pour le travail bien fait, la méticulosité et la rigueur, il le suit dans la carrière médicale et débute ses études.

En 1839, il passe sa thèse à Paris, celle-ci portant sur les « *Quelques considérations sur le moment de l'opération de la hernie étranglée* ». (122)

Dans un ton très peu poétique et peut-être quelque peu envieux du succès de son frère, Gustave Flaubert écrit à ce moment à son ami Ernest Chevalier : « *Achille est à Paris, il passe sa thèse et se meuble. Il va devenir un homme rangé, dès lors qu'il ressemblera à ces polypes fixés sur les rochers. Chaque jour, il recevra le soleil du con rouge de sa bien-aimée et le bonheur resplendira sur lui comme le soleil sur de la merde* ». (123)

C'est qu'il en veut peut-être aussi à ce frère aîné, qui fait ce que son père attend de lui, ce qui est loin d'être son cas !

Peu après avoir passé sa thèse, Achille se marie avec Anathalie Julie Lormier, fille d'un négociant rouennais, le 1^{er} juin 1839. Le voyage de noces s'effectuera en Italie.

Rappelons alors le « *Dictionnaires des idées reçues* » (124) de Gustave Flaubert, qu'il écrira plus tard.

Au mot « *Italie* » : « *Doit se voir immédiatement après le mariage* ». (124)

Thésé et marié, c'est-à-dire devenu un homme rangé selon les canons gustaviens, Achille Flaubert débute sa carrière de chirurgien à Rouen. S'il ne semble pas avoir eu le panache, le charisme ni même l'intelligence brillante de son père, il est bon chirurgien, reconnu comme opérant beaucoup, vite et bien. S'il fut habile et efficace dans son art, il n'a pas eu non plus le tempérament de « découvreur » qu'a pu avoir son père, acceptant difficilement les procédés nouveaux, comme l'anesthésie chloroformique, introduite par le britannique Simpson en 1847.

Néanmoins digne de son père dans la carrière, il gagne le respect de ses patients et de ses pairs, comme nous le montre le Dr François Merry Delabost, chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Rouen et donc confrère d'Achille : « *l'exactitude de Flaubert était, pour ainsi dire, légendaire. Ses appartements communiquaient avec la salle Saint-Charles, et, chaque matin, avant que l'horloge de l'Hôtel-Dieu eût fait entendre le dernier coup de sept heures, sa porte s'ouvrait et sa visite commençait. Avec quelle avide curiosité tous les malades le suivaient des yeux ! Il en est bien peu, sans doute, qui ne s'en souviennent, car, sans parler de l'affection et de la confiance qu'il leur inspirait, sa physionomie si caractéristique était de celles qui frappent et ne s'oublient guère (...)* ». (125)

Ou encore : « *La prudence était une de ses qualités dominantes : ce n'était qu'après avoir mûrement pesé les chances favorables ou défavorables d'une opération qu'il se décidait à la pratiquer. Une longue expérience, commencée dès l'enfance sous un maître aussi dévoué qu'habile, un jugement droit, des sens d'une rare finesse, et particulièrement une remarquable délicatesse du toucher, lui avaient, d'ailleurs, donné une grande sûreté de diagnostic. C'était un opérateur habile. Il avait entendu parler d'anesthésie par le chloroforme mais c'était une*

chose nouvelle dont le maniement était incertain et dont il avait peur. Cependant, pour des interventions graves, comme les amputations imposées par le broiement d'un membre, on l'employait à la compresse. » (126)

D'autres témoignages de ses anciens élèves ne sont pas moins élogieux :

« Peut-il être oublié de ses élèves et de ses malades, cet homme excellent qui n'avait pas moins de dévouement, de patience, de douceur, d'égards pour les plus obscurs de ses malades de l'hôpital que pour ses clients les plus riches et les plus puissants. Que de fois l'ai-je vu rentrant, le soir, parfois même la nuit, après une journée de fatigue, aller encore visiter dans ses salles quelques malades ou opérés dont la santé le préoccupait ». (127)

Chirurgien adjoint de l'Hôtel-Dieu de Rouen depuis 1839, le Docteur Achille Flaubert remplace son père comme chirurgien-chef en 1846, à la mort de ce dernier.

Loin d'être une sinécure, ce remplacement à la charge paternelle fut ardu, et c'est le petit frère, Gustave Flaubert, qui se démènera alors pour son grand frère et fera asseoir l'autorité familiale des Flaubert à l'Hôtel-Dieu, quelque peu malmenée par des querelles d'influence.

Gustave Flaubert le signale à son ami Ernest Chevalier fin janvier 1846, quelques jours seulement après la mort du pater familias : *« Il a fallu se débattre beaucoup pour les affaires d'Achille que l'on voulait tout bonnement mettre à la porte de l'hôpital en récompense des services rendus par son père. C'était l'œuvre du Sieur Leudet. Mais j'ai pris la haute main des affaires, j'ai été à Paris deux fois (j'y retourne demain) et j'ai si bien fait que jusqu'à présent rien ne doit nous faire douter qu'il ne succède en tout et pour tout à son père. » (128)*

On reconnaît là la dichotomie de Gustave Flaubert entre sa vie personnelle, qu'elle soit publique ou privée, qui est très libertaire, et son côté familial, où il se montre beaucoup plus convenu et bourgeois, rouennais, fier et arc-bouté quant aux questions de prestige familial (comme ce sera plus tard pour le mariage de sa nièce, Caroline).

En somme, il existe un « Gustave » et un « Flaubert », deux caractères très différents mais une même personne cependant, notre homme, Gustave Flaubert !

Mais revenons-en à cette guerre de succession.

En fait, des histoires de querelles et de jalousie avait déjà opposé le Dr Émile Leudet, chirurgien adjoint de l'Hôtel-Dieu de Rouen à son chef, Achille-Cléophas Flaubert, et ce depuis plusieurs années, notamment suite à une demande de dédoublement des services hospitaliers qui avait été combattue par Achille-Cléophas, soucieux de ses prérogatives de chirurgien-chef. Ce qui est remarquable dans cette histoire, c'est de noter l'atavisme et la suite dans les idées dont peuvent faire preuve les rejetons de l'espèce humaine.

En effet, le Dr Émile Leudet, qui avait été l'élève d'Achille-Cléophas Flaubert, a eu un fils. Ce fils, Théodore Émile Leudet, deviendra lui aussi chirurgien à l'Hôtel-Dieu de Rouen et rentrera en compétition avec Achille-Cléophas concernant la chefferie et la même querelle de dédoublement des services !

Le règlement du conflit se fera après moult années, en 1878, supervisé par le Dr Cloquet : le Dr Achille Flaubert devient chirurgien-chef de la première division et le Dr Théodore Émile Leudet devient chirurgien chef de la deuxième division. Les cours de clinique externe de l'École de Médecine sont également partagés entre ces deux rivaux, le Dr Leudet effectuant les cours pour les premiers semestres et le Dr Flaubert pour les seconds semestres !

En somme, ce que le Dr Leudet père n'a su obtenir du Dr Flaubert père, le Dr Leudet fils l'a eu du Dr Flaubert fils !

En revanche, petite consolation dans la bataille pour le côté Flaubert, le Dr Flaubert fils conserve dans ce partage l'apanage de la résidence de la maison du chirurgien, le fameux pavillon attenant l'Hôtel-Dieu !

En plus de ses fonctions médicales, le Dr Achille Flaubert devient conseiller municipal de Rouen en 1865 et est fait Chevalier de la Légion d'Honneur en 1871.

Avec ces promotions qui complètent son tableau prestigieux, il s'inscrit véritablement comme notable et grand bourgeois.

Il cesse la carrière médicale en 1878, suite à des problèmes de santé, après trente-deux ans de bons et loyaux services comme chirurgien-chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen.

Achille Flaubert quitte Rouen avec son épouse en 1879 pour le climat plus clément de la Côte-d'Azur, à Nice, où il décède peu après, le 12 janvier 1882.

Concernant les rapports entre les deux frères Flaubert, ceux-ci furent faits d'un mélange de proximité toute fraternelle et de distance due à l'incompréhension de leurs différents talents et visions du monde.

D'un côté, le frère aîné, solide, d'un caractère trempé, successeur de la charge paternelle, figure connue, notable, qui tient le rang de la famille Flaubert établie par son père dans la société bourgeoise rouennaise de l'époque.

De l'autre le frère cadet plus sensible et fragile, écrivain, célibataire, émotif, menant une vie de garçon aux mœurs très libre pour l'époque, cependant beaucoup plus bourgeois et convenu quand il s'agit des intérêts de la famille. « L'artiste » de la famille en quelque sorte.

Il est à noter que c'est son grand frère qui soignera Gustave lors de sa première « crise », sur la route entre Pont-l'Évêque et Honfleur – par une saignée mémorable d'ailleurs.

C'est lui qui veillera, de loin ou de près, à la sécurité financière de ce frère trop fragile pour travailler de son état et parfois trop dépensier.

3.4 - L'ami : Louis Bouilhet

Louis Bouilhet naît le 27 mai 1821, à Cany (désormais commune de Cany-Barville, en Seine-Maritime), petite ville entre Fécamp et Dieppe, dans le pays de Caux.

Contrairement à son ami Gustave Flaubert, qui appartient à la bourgeoisie fortunée et instruite de Rouen, capitale historique de la Normandie, Louis Bouilhet, surnommé « petit Louis » par ses parents, vient d'un milieu bien plus modeste sur le plan pécuniaire.

Son père, Jean-Nicolas Bouilhet, est régisseur-adjoint au château voisin.

Jean-Nicolas Bouilhet est fragile sur le plan respiratoire, avec une bronchite chronique qui le gêne beaucoup, et ceci depuis une pneumonie contractée lors de la retraite de Russie, en 1812, alors qu'il figurait parmi les rescapés ayant franchi les eaux glacées de la Bérézina.

Il dirigeait alors un service d'ambulance dans cette Grande Armée mythique.

Sa mère, Clarisse Bouilhet, tient avec sa sœur un petit pensionnat de jeune fille qui ne lui rapporte pas beaucoup.

La famille est simple, mais saine. Elle est rurale, catholique fervente, surtout par sa mère qui se montre d'une piété exemplaire. La famille est royaliste convaincue.

Les deux parents de Bouilhet ont néanmoins une certaine instruction : non seulement ils lisent et écrivent parfaitement, mais ils ont la fibre littéraire !

Chez les deux membres de ce couple aimant naissent comptines, chansons, petits poèmes.

Cette ambiance ne sera sans aucun doute pas étrangère à la vocation future de leur fils aîné !

« Petit Louis » est le premier d'une fratrie de trois enfants. Suivront deux filles, Sidonie et Esther, avant que l'hiver 1832 emporte Jean-Nicolas Bouilhet, probablement d'une décompensation respiratoire.

Mais même avant ce tragique événement, Louis Bouilhet fait déjà la fierté de ses parents : c'est un bel enfant, doux, obéissant, pieux, intelligent et studieux.

La comtesse, qui emploie son père comme régisseur-adjoint de son domaine, le soutient financièrement et lui permet de poursuivre des études, tout d'abord dans un pensionnat, chez Monsieur Jourdain, puis, malgré le décès du père de Louis, fait en sorte qu'il puisse poursuivre sa brillante scolarité en le faisant rentrer au Collège Royal de Rouen en 1834 où il sera le condisciple de Gustave Flaubert !

Imaginons le tableau : Louis Bouilhet est alors un enfant de la campagne, âgé de treize ans, d'une timidité maladive le rendant gauche et l'isolant de ses camarades. Il vient d'une famille très modeste et ne doit sa scolarité qu'à la bonté de gens plus fortunés. On ne lui connaît pas d'ami et se réfugie dans la lecture, la rêverie et le travail.

C'est un jeune garçon consciencieux, qui sait d'où il vient et grâce à qui il gravit les échelons. Malgré tout, certains signes de son origine sociale ne trompent pas : ses manières rudes sentent la campagne cauchoise et ses habits sont démodés, reprisés de toute part.

Et c'est ainsi qu'il fait son entrée au Collège Royal de Rouen, plein de petits citadins bien plus sûrs d'eux, venant des familles les plus aisées de la province !

Petit-Louis doit être au comble de l'intimidation...

Et comment ne pas se rappeler alors l'entrée de Charles Bovary « Charbovari » dans ce même

Collège Royal de Rouen...

Lisons plutôt : *« resté dans l'angle, derrière la porte, si bien qu'on l'apercevait à peine, le nouveau était un gars de la campagne, d'une quinzaine d'années environ, et plus haut de taille qu'aucun de nous tous. Il avait les cheveux coupés droit sur le front, comme un chantre de village, l'air raisonnable et fort embarrassé. Quoiqu'il ne fut pas large des épaules, son habit-veste de drap vert à boutons noirs devait le gêner aux entournures et lassait voir, par la fente des parements, des poignets rouges habitués à être nus. Ses jambes, en bas bleus, sortaient d'un pantalon jaunâtre très tiré par les bretelles. Il était chaussé de souliers forts, mal cirés, garnis de clous. On commença la récitation des leçons. Il les écouta de toutes ses oreilles, attentif comme au sermon, n'osant même pas croiser les cuisses, ni s'appuyer sur le coude, et, à deux heures, quand la cloche sonna, le maître d'études fut obligé de l'avertir, pour qu'il se mît avec nous dans les rangs. » (129)*

Sa scolarité se fait toujours sans incident, fournie d'un travail laborieux qui se trouve récompensé du prix d'Honneur de Rhétorique en 1839.

Le 3 août 1840, notre élève modèle est reçu bachelier ès lettres. Bien entendu, il est la fierté locale, et en premier lieu de sa chère mère et de ses sœurs dont il est très proche également.

L'année suivante, Louis Bouilhet opte pour des études de médecine. Étant donné sa vocation littéraire, pourtant déjà bien présente à son esprit, on peut s'étonner de son choix. Mais autres temps, autres mœurs et rappelons qu'à cette époque, il est de bon ton pour les enfants, et notamment pour le fils aîné, de poursuivre la carrière paternelle.

Et donc, ne perdons pas de vue que son père a travaillé dans le milieu de la santé comme dirigeant des ambulances dans les armées et que son grand-père paternel avait fait de même. En plus, sa mère ne le voit pas très bien poursuivre des études de droit : son Louis est bien trop timide pour plaider quoi que ce soit et les études de Droit sont plus chères... Ce sera donc la médecine !

Louis se montre raisonnable comme toujours, et valide ses années. En 1841, il est reçu externe des hôpitaux de Rouen. L'année suivante, en 1842, il devient interne en chirurgie, toujours à Rouen. Il vit à l'hôpital, est alors l'un des élèves du Dr Flaubert.

Mais la médecine ne l'attire pas, sa véritable passion, c'est l'écriture !

Gustave Flaubert, ne le connaissant alors que de loin, se rappelle néanmoins cette étrange personne qui fréquente les cours de son père et qui, comme lui, aime à tâter la Muse : *« il composait des vers qui lui venaient, n'importe où, dans un cercle d'amis, entre ses élèves, sur la table d'un café, pendant une opération chirurgicale en aidant à lier une artère ».* (130)

Alors il mène une « double vie » : en plus de son emploi du temps chargé d'interne, il donne des cours comme répétiteur en latin, en grec, en littérature. Pendant ses gardes, à ses heures perdues, il écrit des poèmes.

En août 1843, son nom figure en bonne place sur une pétition rédigée par les internes de Rouen, demandant à ce qu'on leur serve du vin aux repas et qu'on leur accorde une permission de découcher lors des jours sans garde. L'administration hospitalière est prévenue : si elle n'accède pas à leurs revendications, les internes n'effectueront plus leurs gardes !

Ces revendications apparaissent bien modestes pour de jeunes adultes, mais la menace de mise en grève fait déjà l'effet d'un coup de tonnerre chez des internes considérés comme corvéables

à merci. Sauf repentance, les internes ayant participé à la machination seront exclus.

Malgré tout, le pardon est facile à obtenir. Mais Louis Bouilhet ne le sollicitera pas, et c'est alors qu'il abandonne la carrière médicale pour se consacrer à son grand amour : la littérature.

Selon la formule empruntée à Gustave Flaubert, Louis Bouilhet vient de quitter « *le bistouri pour la plume* ». (131)

C'est au mois de mai 1846 que Gustave Flaubert écrit à son ami d'alors, Maxime Du Camp : « *j'ai retrouvé un ancien camarade de collège qui fait des vers, il donne des répétitions de latin à Rouen ; il est occupé pendant la semaine, mais il vient ici le samedi soir et repart le lundi matin.* » (132)

C'est à partir de ce moment que naîtra une grande amitié indéfectible, chez ces deux jeunes hommes qui étaient pourtant complètement indifférents l'un envers l'autre pendant leur collège. Mais alors, que de différences entre la position sociale du jeune campagnard sans le sou subventionné et le jeune Gustave, citadin, fils du chirurgien le plus renommé de Normandie.

L'un est effacé, timide, élève besogneux tandis que l'autre est gouailleur, débonnaire et a une verve de meneur de polissons.

Mais, vers leurs vingt-cinq ans, quelque chose de plus fort que les affaires de cour de collège les réunit plus fort que tout : leur amour de la littérature et leur volonté d'écrire.

Par un étrange mimétisme, les deux amis vont tellement se confondre l'un l'autre qu'ils deviendront chacun tout à la fois l'image et l'ombre de l'autre.

Bien entendu, on les prend toujours pour des frères, la ressemblance physique étant également de taille.

« *On entre ainsi l'un dans l'autre à force de se presser l'un contre l'autre. As-tu observé que le physique même s'en ressent ? Les vieux époux finissent par se ressembler. Tous les gens de la même profession n'ont-ils pas le même air ?*

On nous prend souvent Bouilhet et moi pour frères. Je suis sûr qu'il y a dix ans, cela eût été impossible. » écrira Gustave. (133)

Souvent, cela reste très potache, Louis Bouilhet devenant « Monseigneur » et Gustave Flaubert « le Grand Vicaire » sous leurs plumes moqueuses, et ce pendant toute leur amitié.

Mais cela tourne parfois presque à la grande sentimentalité entre les deux compères : « *je voudrais être étendu sur ma peu d'ours, près de toi, et devisant mélancoliquement ensemble* » (134) soupire Gustave Flaubert, tandis que Louis Bouilhet annonce que « *si je suis le seul mortel à qui tu te confies, j'en suis fier, veuille bien le croire ; écris-moi tout ce qui se passe par la tête* ». (135)

Mais rien de charnel assurément entre les deux amis, rien qu'une prodigieuse amitié, comme seules les grandes idées communes peuvent donner.

Un des grands moments qu'ils ont passés ensemble, c'est la lecture de la première « *Tentation de Saint Antoine* ».

Essayons d'imaginer un instant la tension palpable : Gustave Flaubert vient de terminer, après des années de réflexions et des mois de labeur, ce qu'il considère comme son chef-d'œuvre, comme l'ouvrage qui va le lancer dans la carrière d'écrivain et le rendre célèbre, sa première « *Tentation de Saint Antoine* ».

C'est à la fin de l'été 1849, et il est à Croisset.

Impatient d'obtenir un premier avis - qu'il espère évidemment élogieux, et même dithyrambique ! - il convie immédiatement ses deux amis Louis Bouilhet et Maxime Du Camp à venir le rejoindre afin qu'il leur en fasse la lecture.

Les consignes sont données : de midi à seize heures, puis de vingt heures à minuit, Gustave Flaubert lit son texte à haute voix, éructe dans son gueuloir, plein d'enthousiasme. Il lit ad integrum son ouvrage et les deux amis ont pour ordre de ne jamais l'interrompre et de ne donner leur avis qu'à la toute fin.

La lecture prend quatre jours...

Et alors que Gustave Flaubert s'attend à des cris d'admiration, enfin tout du moins à de chauds encouragements, il ne voit que regards baissés et gênés de la part de ses deux amis, en qui il a toute confiance sur leur avis à donner.

Voilà qu'il commence à frémir de peur à les voir ainsi, mais il demande courageusement à ses amis de donner leur avis, leur donne la parole, enfin.

Et ce sera une sentence lapidaire, non pas donnée par le fringant Maxime mais par le timide Louis, poussé sûrement par l'autre à répondre à sa place : « *voilà, Maxime et moi pensons qu'il faut jeter cela au feu et n'en jamais parler* ». (136)

Passé le désespoir immense de Gustave, en plus pourvu d'une santé nerveuse fragile, Louis Bouilhet lui propose en guise d'encouragement, d'écrire l'histoire de la Delamare, qui vient alors juste de défrayer la chronique normande.

Même si Gustave Flaubert rejette évidemment cette idée sur le moment, non seulement il ne l'oubliera pas mais il en fera son roman le plus célèbre, celui-là même qui le lancera : « *Madame Bovary* ».

Louis Bouilhet devient le plus grand confident de Gustave Flaubert, les deux s'aiguillant mutuellement dans leurs recherches. Gustave en parle à Louise Colet, sa maîtresse d'alors, dans une lettre du 15 août 1846 : « *j'ai lu ce matin des vers de ton volume avec un ami qui est venu me voir. C'est un pauvre garçon, qui donne des leçons pour vivre et qui est poète, un vrai poète qui fait des choses superbes et charmantes et qui restera inconnu parce qu'il lui manque deux choses : le pain et le temps* ». (137)

Analyse si vraie pour le pauvre Bouilhet, qui ne connaîtra qu'une maigre postérité, et encore « à l'ombre de Flaubert » !

La grande difficulté de Louis Bouilhet pour l'ambition qu'il s'est donné, c'est son absence de fortune.

Alors, après avoir définitivement cessé son activité de répétiteur, il doit en plus de sa chère poésie, se mettre à écrire pour le théâtre, l'activité d'écriture qui est de loin la plus rentable à l'époque.

Comme le dit justement Maxime Du Camp : « *le poète sans fortune, sans fonction et sans pension, qui ne pourrait faire que des odes, est infailliblement condamné à mourir de faim* ». (138)

A partir de 1853, il décide de « monter à la capitale », afin d'y gagner en célébrité, se faire son réseau, et ainsi espérer mieux faire vendre ses pièces de théâtre, et en retirer argent comptant.

Le bilan sera clairement mitigé, avec de nombreux accès de désespoir comme lorsqu'il écrit à Maxime Du Camp qui l'avait poussé à se rendre à Paris : *« c'est là qu'est le souffle de vie me dis-tu, en parlant de Paris. Je trouve qu'il sent souvent l'odeur des dents cariées, ton souffle de vie. Il s'exhale pour moi de ce Parnasse où tu me convies plus de miasmes que de vertiges. Les lauriers qu'on y arrache sont un peu couverts de merde, convenons-en... Certes, il y a une chose que l'on gagne à Paris, c'est le toupet, mais l'on y perd un peu de sa crinière... »*. (139)

Mais il y aura également des moments plus lumineux, comme après la sortie de « *Madame de Montarcy* », qui sera un joli succès, où pour « *Hélène Peyron* », où l'empereur Napoléon III et son épouse, l'impératrice Eugénie, se rendent à l'une des représentations, le 29 janvier 1859 : leurs applaudissements font lancer le succès !

Sur le plan du ménage, après une vie de garçon plutôt libre, Louis Bouilhet s'est mis en ménage libre avec Léonie Le Parfait, une fille-mère de Normandie, et son fils Philippe.

D'abord vivant à Rouen, au 131 rue Beauvoisine, puis à Mantes-la-Jolie, qui présente l'avantage d'être non loin de Paris mais aussi sur la ligne Paris-Rouen, pratique pour rejoindre l'ermite de Croisset en son antre ou plus rarement désormais, sa famille à Cany !

C'est que la mère de Louis Bouilhet accepte mal la vie que mène Bouilhet, non rangée, loin d'elle, bref, pas celle qu'elle était en mesure d'attendre de son « petit Louis » si bon pour elle enfant.

Et encore, elle est loin de se douter que son fils entretient une union libre avec une fille-mère, elle ne s'en remettrait pas et Bouilhet garde pour lui précieusement ce secret loin des regards réprobateurs de Cany.

Si le ménage tient dans la durée, Louis reste cependant assez volage, entretenant plusieurs liaisons à la capitale, ce qui n'est pas sans courroucer la jalouse Léonie !

Concernant ses productions littéraires, rappelons encore qu'elles lui sont indispensables pour sa survie, contexte bien différent de Flaubert, dont les rentes arriveraient largement à le faire vivre.

Bouilhet écrira de nombreuses pièces dont plusieurs seront des fours. Mais il aura aussi quelques beaux succès qui lui assureront un nom sur la place parisienne, la reconnaissance du couple impérial. Il sera d'ailleurs fait chevalier de la Légion d'Honneur, comme son ami Gustave, et comme lui encore, reçu au salon littéraire qu'accueille la princesse Mathilde, cousine de l'empereur Napoléon III, dans son hôtel particulier de la rue de Courcelles où dans son château de Saint-Gratien.

Parmi ses grands succès, citons la « *Conjuration d'Amboise* », en 1866, qui dépassera la centième représentation au théâtre de l'Odéon. Le texte sera même édité chez Michel Lévy, une représentation sera organisée au château de Compiègne, pour le couple impérial et sa cour.

La pièce est prévue en province, et sera jouée dans plusieurs villes de France, dont Rouen !

Dans sa ville d'origine, la pièce est très bien accueillie aussi et l'on fête l'enfant du pays.

Flaubert ne sera pas dupe de ce succès rouennais : *« j'ai vu le citoyen Bouilhet qui a eu dans sa belle patrie un vrai triomphe. Les compatriotes qui l'avaient radicalement nié jusqu'alors, du moment que Paris l'a applaudit, hurlent d'enthousiasme. Il reviendra samedi prochain pour un banquet qu'on lui offre. »* (140)

Mais comme dira plus tard un autre grand écrivain français, Marcel Pagnol, *« telle est la vie des hommes. Quelques joies, très vite effacées par d'inoubliables chagrins. »* (141)

Et quelques jours après la centième représentation de sa « *Conjuration d'Amboise* », Louis Bouilhet, le « petit Louis » de Cany, apprend que sa chère mère est au plus mal. Le temps d'arriver sur place, elle n'est déjà plus.

Et même si leur relation s'était refroidie au fil des années, la perte de sa mère est terrible pour lui.

Le 3 mai de la même année, 1867, il accède au poste de conservateur de la ville de Rouen, poussé en cela par sa candidature mais aussi par l'entregent de son ami Gustave, d'Achille Flaubert, alors conseiller municipal de la ville, et par la princesse Mathilde.

Leurs efforts payent et le voilà choisi. C'est pour lui la sécurité matérielle assurée : quatre mille francs par an et le logement de fonction qui va avec !

Il a fallu trois mois après la mort de sa pauvre mère pour faire cesser à Bouilhet sa vie précaire de coureur de cachets, comme elle le lui avait demandé tant de fois !

Ce poste sera loin d'être pour Louis Bouilhet une sinécure, contrairement à ce qu'espérait son ami Gustave Flaubert.

Louis Bouilhet se donne à fond, se soucie des livres, fait attention aux lecteurs, au personnel. Bref, son naturel consciencieux prend le dessus.

Le voilà qu'entre sa bibliothèque et son logement de l'Hôtel-de-ville, il mène une existence bourgeoise, celle qu'il a tant décriée avec son ami Gustave.

Le théâtre et la poésie en prennent un coup, il n'a plus le temps.

A son ami Gustave qui le sermonne lors du printemps de l'année 1868 : « *on t'a mis là pour faire de la littérature, et non pour ranger des bouquins !* » (142) il répond : « *voilà ce que c'est d'être employé municipal !* » (142) alors qu'il prépare une exposition de manuscrits à la bibliothèque, Napoléon III et son épouse étant attendus prochainement à Rouen.

Ce retour à Rouen permet une rencontre remarquable, c'est la connaissance qu'il fait de l'autre grand écrivain normand avec Gustave Flaubert son ami : Guy de Maupassant.

Celui-ci est alors un jeune homme de dix-huit ans, élève au collège de Rouen.

C'est Guy de Maupassant qui décide d'aller voir l'homme de lettres alors établi.

Le jeune Guy le décrit comme « *un gros monsieur décoré, à longues moustaches tombantes, qui marchait le ventre en avant, la tête en arrière, l'œil voilé d'un pince-nez. (...) Des gens sourient de la bouche seulement ; lui, il souriait plus encore du regard que des lèvres. Son œil, large et bon infiniment bon et perçant, s'allumait d'une lueur malicieuse et bienveillante. On y voyait distinctement cette ironie toujours en éveil, toujours aiguë, mais paternelle, qui semblait le fond même, la couche résistante de sa nature d'artiste.* » (143)

Une amitié véritable se noue entre eux, Louis Bouilhet retrouvant en la fraîcheur du jeune homme, ses ardeurs de poète d'antan, et Guy de Maupassant de profiter de l'expérience de son aîné, celui-ci le conseillant, l'exerçant au style, au travail des vers.

Bientôt, c'est Gustave qui les rejoint pour former un trio qui taquine la Muse des lettres. Gustave Flaubert connaissait déjà le jeune homme : celui-ci est le fils d'une de ses amies, Laure Le Poittevin, épouse de Gustave de Maupassant et de surcroît la sœur d'Alfred Le Poittevin, un des grands amis de Gustave.

Admis dans ce cercle des poètes rouennais, Maupassant se fait alors le témoin précieux de

l'amitié qui unit Gustave et Louis : *« quand j'entrais dans le cabinet du poète, j'aperçus à travers un nuage de fumée, deux grands et gros hommes enfoncés dans des fauteuils et qui fumaient en causant. En face de Louis Bouilhet était Gustave Flaubert. »* (144)

Mais ces moments de bonheur ne vont pas durer pour Louis Bouilhet, dont l'état de santé, ayant déjà montré quelques signes d'affaiblissement, se dégrade tout à coup.

Déjà l'an passé, Gustave Flaubert s'en était inquiété : *« je ne suis pas content de Monseigneur, il me semble profondément malade sans pouvoir dire en quoi. Il tousse fréquemment et souffle comme un cachalot ; ajoute à cela une tristesse invincible. Monseigneur tourne à l'hypochondrie. »* (145)

Des œdèmes des membres inférieurs apparaissent, des médecins consultés à Paris décident de l'envoyer en cure à Vichy, ce qu'il fait, emmenant Léonie et Philippe, fin juin 1869. Courant juillet, le voilà de retour, l'état ayant empiré.

A Rouen, il consulte le Dr Achille Flaubert, qui lui trouve une néphrite albumineuse et ne présage rien de bon.

Ses sœurs, alertées, accourent à Rouen et découvrent, après tant d'années, sa liaison avec Léonie Le Parfait. Scandalisées, elles lui font une scène mémorable, il trouve la force de les renvoyer.

Il meurt le 18 juillet 1869.

A Maxime Du Camp, Gustave Flaubert décrit son agonie qui lui a été racontée, probablement par Léonie : *« le dimanche à cinq heures, il a été pris de délire et s'est mis à faire tout haut le scénario d'un drame moyen âge sur l'Inquisition, il m'appelait pour me le montrer et il en était enthousiasmé. Puis, un tremblement l'a saisi, il a balbutié : « Adieu ! Adieu ! » en se fourrant la tête sous le menton de Léonie et il est mort très doucement. »* (146)

Les obsèques ont lieu le lendemain matin en l'église Saint-Romain, puis Louis Bouilhet est enterré au cimetière monumental de Rouen, non loin d'Achille-Cléophas Flaubert.

Deux mille personnes assistent aux funérailles, ce qui montre l'aura qu'avait Bouilhet en la ville de Rouen.

La suite est connue. Flaubert va se démener pour faire vivre l'héritage littéraire de son ami, mais s'y prendra sûrement trop précipitamment, la guerre franco-prussienne de 1870 et la Commune de 1871 n'arrangeant rien aux affaires de théâtre et de poésie.

Quant au buste de son ami que Gustave Flaubert met tant d'entêtement à faire ériger à Rouen, c'est un échec, à la majorité de treize voix contre onze, le 8 décembre 1871.

Flaubert est scandalisé, et s'en offusque dans une lettre au conseil municipal de Rouen où il ne mâche pas ses mots. *« La noblesse française s'est perdue pour avoir eu, pendant deux siècles, les sentiments d'une valetaille ; la fin de la bourgeoisie commence parce qu'elle a ceux de la populace. Je ne vois pas qu'elle lise d'autres journaux, qu'elle se régale d'une musique différente, qu'elle ait des plaisirs plus relevés. Chez l'une comme chez l'autre, c'est le même amour de l'argent, le même respect du fait accompli, le même besoin d'idoles pour les détruire, la même haine de toute supériorité, le même esprit de dénigrement, la même crasse ignorante. »* (147)

Bien entendu, cela ne servira pas la cause de son ami défunt...

Il faudra attendre 1882, deux ans après la mort de Gustave Flaubert, pour que le monument soit érigé, tout près de la bibliothèque où travaillait Louis Bouilhet.

Guy de Maupassant décrit la cérémonie : « *on s'est contenté d'une cérémonie piteuse (...) quand le voile qui recouvrait le marbre est tombé, œuvre de M. Guillaume, l'auteur de Melaenis n'avait en face de lui que les représentants de l'art médical, pharmaceutique et dentaire de la localité. Un pédicure manquait à cette fête !* » (148)

Ces rares personnes étaient-ce les anciens carabins ou autres internes ayant fréquenté Louis Bouilhet dans ses années hospitalières ? Elles sont les seules à lui être restées fidèles en tout cas.

De cette grande amitié qui unira Gustave Flaubert et Louis Bouilhet, la plus grande pour ces deux êtres, sans aucun doute, quelques phrases les résument joliment.

Déjà, Maxime Du Camp, très proches des deux malgré certaines brouilles qui l'éloigneront quelque peu, notamment de Flaubert, sur la fin : « *tour à tour, ils étaient le prêtre et la divinité* ». (149)

Gustave Flaubert, pourtant un être on ne peut plus acerbe sur ses contemporains et la conduite du monde en général, sera toujours dithyrambique sur son ami. Il déclarera notamment :

« *Voilà un homme, ce Bouilhet ! Quelle nature complète ! Si j'étais capable d'être jaloux de quelqu'un, je le serais de lui.* » (150)

Enfin, un autre magnifique hommage viendra du grand Maupassant, celui-ci, reconnaissant envers ses maîtres d'alors, leur témoignera ces mots gratifiant et émouvant : « *Deux hommes, par leurs enseignements, simples et lumineux, m'ont donné cette force de toujours tenter : Louis Bouilhet et Gustave Flaubert.* » (151)

Alors certes, Louis Bouilhet sera, selon la formule consacrée, l'ombre de Flaubert. Mais non content d'être l'ami le plus cher et le confident de l'écrivain, il aura fait preuve d'un talent certain, malgré tout suffisamment peu éclatant pour qu'il suffise à passer à la postérité. Il garde l'image d'un homme doux et bon, comme le décrira Guy de Maupassant, cet écrivain célèbre qui sera venu chercher l'inspiration de la plume dans l'encre de Bouilhet.

3.5 - Curiosité médicale de Gustave Flaubert : ses recherches et ses rencontres

Gustave Flaubert ne prit jamais un « état », comme l'aurait souhaité son père, après avoir débuté des études de Droit à Paris, études qui ne l'intéressaient pas, lui qui savait qu'il voulait devenir écrivain.

Cela ne l'empêche pas d'avoir une précision remarquable dans ses écrits, et ce notamment concernant la chose médicale.

C'est de lui dont dira M. Charles-Augustin de Sainte-Beuve, dans sa critique littéraire du roman « *Madame Bovary* » : « *Fils et frère de médecins distingués, M. Gustave Flaubert tient la plume comme d'autres le scalpel. Anatomistes et physiologistes, je vous retrouve partout* ». (80)

Formule qui est restée à la postérité pour sa tranchante justesse.

Si la profession de médecin ne l'a pas intéressé – tout comme les études longues et fastidieuses de médecine - il écrira cependant sur le tard dans une lettre de novembre 1859 à son ami Ernest Feydeau : « *C'est une chose étrange comme je suis attiré par les études médicales (le vent est à cela dans les esprits). J'ai envie de disséquer. Si j'étais plus jeune de dix ans, je m'y mettrais. Il y a à Rouen un homme très fort, le médecin en chef d'un hôpital de fous, qui fait pour des intimes un petit cours très curieux sur l'hystérie, la nymphomanie, etc. Je n'ai pas le temps d'y aller et voilà longtemps que je médite un roman sur la folie, ou plutôt sur la manière dont on devient fou ! J'enrage d'être si long à écrire, d'être pris dans toutes sortes de lectures ou de ratures. La vie est courte et l'Art long !* » (152)

Cette dernière phrase reprenant l'aphorisme d'Hippocrate, que Gustave Flaubert connaît, donc.

On est à ce moment loin du jeune Flaubert de « *Novembre* », dont le narrateur – autobiographique de Flaubert, s'écrie avec verve : « *quand il fallut choisir un état, il hésita entre mille répugnances. Pour se mettre philanthrope, il n'était pas assez malin, et son bon naturel l'écartait de la médecine (...)* ». (153)

Ce souhait soudain d'étude médicale n'est pas là bien sûr pour ensuite exercer la médecine comme praticien chez un Gustave Flaubert alors vieillissant, mais bien pour coller au mieux à la réalité, à être le plus précis, le plus vrai dans ses propos concernant la médecine et la maladie en général dans son œuvre littéraire.

Ce qui paraît très probable, c'est que malgré des rapports plutôt distants entre Gustave Flaubert et son frère aîné, Achille, ce dernier fut sollicité pour collaborer sur des projets et sur la réalisation de certains romans, pour des conseils et pour l'accès par Gustave aux ouvrages de la bibliothèque médicale et scientifique de son frère.

Et comme nous l'avons vu dans la partie précédente, outre son milieu familial, Gustave Flaubert cultive les amitiés médicales. Son ami Louis Bouilhet avait été étudiant à l'École de Médecine de Rouen jusqu'en 1846.

Trois autres médecins furent des amis de la famille Flaubert ou des connaissances proches de l'écrivain.

Le Docteur Jules Cloquet est un ami de la famille et un ancien élève de l'école de cérisculpture

de Rouen, sous la direction du Dr Laumonier, comme le Docteur Achille-Cléophas Flaubert.

C'est avec lui que le grand frère Achille voyagera en Écosse, c'est lui encore qui emmènera le jeune Gustave faire son voyage dans le midi de la France et en Corse en été 1840.

C'est lui enfin qui tentera de soigner la maladie nerveuse de Gustave, qui s'efforcera de régler les différends entre le Docteur Achille Flaubert et le Docteur Théodore Émile Leudet.

D'une telle proximité, on s'attend à ce qu'il ait pu collaborer au travail de Gustave Flaubert, ou tout du moins que ce dernier s'en est inspiré.

Le Docteur Georges Pouchet, « *praticien sans client, fêru de zoologie ; quelque peu mystique* » dira d'ailleurs de lui Gustave Flaubert. Ou encore le Docteur Fortin, qui soignera sa fracture fibulaire de 1879. (154)

Un autre ami, avec lequel il se brouillera quelque peu sur la fin, Maxime Du Camp est comme Gustave Flaubert, fils de chirurgien.

Maxime Du Camp fut dans sa jeunesse le plus proche ami du jeune Gustave, avant de se faire supplanter rapidement par Louis Bouilhet comme confident et ami de cœur de Flaubert.

Les deux derniers étaient faits de la même pâte en plus de se ressembler physiquement, et leur ambition de toute leur vie était l'écriture, qu'elle soit faite de poésie, de théâtre ou de roman.

Maxime Du Camp, lui, est d'un tempérament différent. Il brille plus en société, est plus mondain, ce sera un ambitieux « du monde ».

Il participera en 1851 à la création de la « *Revue de Paris* », revue littéraire de l'époque, et sera dans l'entregent de la bonne société de l'époque. Se distançant des deux autres, plus hostiles à la fréquentation de la bonne société, il conserve néanmoins des relations plutôt cordiales avec eux, la relation épistolaire qu'il conservera en sera le témoin. Pour caricaturer, il serait le Bel Ami du trio, celui qui se rapproche le plus d'un Georges Duroy ou d'un Eugène Rastignac par son ambition du monde.

L'écrivain est donc baigné dans le monde médical rouennais, il a accès à des conseils, des documentations précises de la part de sa famille et de ses amis, mais surtout peut appréhender, à travers eux, le « *personnage* » du médecin qu'il décrira si souvent dans ses nouvelles, ses romans, ou sa correspondance épistolaire.

4 - Gustave Flaubert et sa maladie

Avant d'évoquer la maladie chez Gustave Flaubert, il nous faut absolument évoquer son tempérament. Bel enfant, joyeux, tendre, facétieux, Gustave devient un adolescent plus rebelle, devenant l'amuseur de la bande, l'espiègle du groupe.

Jeune homme, il est beau et séduisant. Mais il vieillira vite, devenant rapidement chauve, marqué d'embonpoint. Cette perte prématurée de sa superbe le désolera beaucoup.

Quant à ses origines, Gustave Flaubert est d'ascendance champenoise par son père, et normande par sa mère. Son attachement à la Normandie est réel, semblant surpasser le côté paternel.

Quelques lettres sont les témoins de sa fascination pour son côté barbare, d'où il tire selon lui son côté solitaire, emporté, nerveux. C'est à sa Muse, Louise Colet, qu'il rapporte ces confidences sur ses origines supposées et le tempérament qui en découle.

« J'ai au fond de l'âme le brouillard du Nord que j'ai respiré à ma naissance. Je porte en moi la mélancolie des races barbares, avec ses instincts de migrations et ses dégoûts innés de la vie, qui leur faisait quitter leur pays comme pour se quitter eux-mêmes ». (155)

« Je suis un barbare, j'en ai l'apathie musculaire, les langueurs nerveuses, les yeux verts et la haute taille ; mais j'en ai aussi l'élan, l'entêtement, l'irascibilité. Normands, tous que nous sommes, nous avons quelque peu de cidre dans les veines : c'est une boisson aigre et fermentée et qui quelquefois fait sauter la bond ». (156)

Mais Gustave Flaubert revendique aussi du côté maternel toujours, une ascendance plus exotique avec le mythe du Peau-Rouge : *« combien n'ai-je pas perdu d'heures de ma vie à rêver, au coin de mon feu, de longues journées passées à cheval, dans les plaines de la Tartarie ou de l'Amérique du Sud ! Mon sang de peau rouge (vous savez que je descends d'un Natchez ou d'un Iroquois) se met à bouillonner dès que je me trouve au grand air, dans un pays inconnu. J'ai eu quelquefois (et la dernière entre autres, c'était il y a trois ans près de Constantine) des espèces de délire de liberté où j'en arrivais à crier tout haut, dans l'enivrement du bleu, de la solitude et de l'espace. » (157)* écrit-il à son amie Pauline Sandeau.

Plus loin, dans la même lettre, il laisse éclater ce besoin de liberté et d'espace, qui est pour lui un atavisme de ses origines Natchez des plaines d'Amérique : *« J'ai eu quelquefois (et la dernière entre autres, c'était il y a trois ans près de Constantine) des espèces de délire de liberté où j'en arrivais à crier tout haut, dans l'enivrement du bleu, de la solitude et de l'espace. » (157)*

Il y a probablement de la vanité dans ces origines supposées. Et si la tribu des Natchez n'évoque pas grand chose à notre époque, il faut rappeler qu'à l'époque de Gustave Flaubert, il n'en est pas de même : François-René de Chateaubriand, écrivain adulé de notre homme (souvenons-nous de son passage au Grand Bé, à Saint-Malo, avec son ami Maxime Du Camp) et homme parmi les plus respectés de son temps avait publié en 1801 *« Atala, ou les amours de deux sauvages dans le désert »*, roman qui raconte l'histoire de deux amants aux amours interdits, le tout dans une ambiance de culte de la nature et éminemment romantique.

Bref, se revendiquer d'ascendance « sauvage Natchez » peut se révéler flatteur au milieu du XIX^{ème} siècle !

A la même époque, dans le Journal des Goncourt, il est noté :

« Un de ses grands-pères a épousé, nous dit-il, une femme au Canada. Il y a effectivement du sang de Peau-Rouge dans sa personne, son caractère, son goût même, une violence, une santé, une grossièreté. » (158)

Et bien plus tard encore, il réitère à une autre de ses correspondantes, Edma Roger des Genettes, en 1877 : *« Je suis plus fier de mon aïeule la sauvagesse, une Natchez ou une Iroquoise (je ne sais) ». (159)*

En 1879, Edmond de Goncourt reprend dans son Journal une nouvelle fois cette légende : *« Il est plus briqueté, plus coloré à la Jordaens que jamais ; et une mèche de ses grands cheveux de la nuque, remontée sur son crâne dénudé, fait penser à son ascendance de Peau-Rouge. » (160)*

Dans ses *« Souvenirs littéraires »* (1850-1880), Maxime Du Camp nous brosse un portrait plutôt flatteur du séduisant jeune homme d'alors, et lui aussi parle de sa supposée aïeule iroquoise : *« Gustave Flaubert avait vingt et un ans. Il était d'une beauté héroïque. Ceux qui ne l'ont connu que dans ses dernières années, alourdi, chauve, grisonnant, la paupière pesante et le teint couperosé, ne peuvent se figurer ce qu'il était au moment où nous allions nous river l'un à l'autre par une indestructible amitié. [...] Gustave était un géant ; issu de Normandie et de Champenois, il avait dans les veines, par un de ses ascendants qui avaient vécu au Canada, quelques gouttes de sang iroquois dont il se montrait fier. [...] » (161)*

Par cette insistance forcenée, Gustave Flaubert réussit donc le tour de force de faire admettre cette ascendance fictive par tous ses proches, amis ou correspondants épistolaires !

Si l'ascendance du barbare nordique est tout à fait vraisemblable chez cet homme d'origine normande par sa mère, celle du bon sauvage (qui est parfois homme, parfois femme, selon les explications) paraît bien plus relever du mythe.

Barbare, sauvage, des ancêtres de cette trempe lui conviennent bien, il y trouve l'explication à son tempérament. Mais il sait reconnaître la part d'imagination qui l'emporte parfois vers des ancêtres plus supposés que réels :

« Et malgré le sang de mes ancêtres (que j'ignore complètement et qui sans doute étaient de forts honnêtes gens), je crois qu'il y a en moi du Tartare, et du Scythe, et du Bédouin, de la Peau-Rouge. » (162)

Venons-en désormais au fait, essayons de toucher au plus près la maladie de Flaubert.

Le grand mal de sa vie, celui qui sera le grand bouleversement de sa vie et qui le confinerà à son souhait le plus cher, celui de devenir écrivain, c'est bien sûr la « crise » qui le prend par une journée de janvier 1844, alors qu'il est en cabriolet, sur la route, avec son grand frère Achille, entre Deauville et Pont-l'Évêque.

Les deux frères venaient de repérer les lieux d'un terrain que leur père venait d'acheter sur la côte normande, à Deauville, près du pays de Pont-l'Évêque, d'où est originaire leur mère.

Brutalement, Gustave s'effondre dans le cabriolet et reste inanimé pendant une dizaine de minutes. Son frère, paniqué, lui administra aussitôt une saignée.

Gustave retrouve ensuite peu à peu ses esprits...

Cet événement crucial de la vie de l'écrivain sera de nombreuses fois relaté par celui-ci dans ses lettres.

Dans une lettre à Louise Colet, il en évoque le souvenir une dizaine d'année plus tard : *« La*

dernière fois que j'étais passé par là, c'était avec mon frère, en janvier 44, quand je suis tombé, comme frappé d'apoplexie, au fond du cabriolet que je conduisais, et qu'il m'a cru mort pendant dix minutes ». (163)

Maxime Du Camp, fils de chirurgien, les décrira en des termes cliniques comme un « *paroxysme, où tout l'être rentrait en trépidation* » et auquel « *succédaient invariablement un sommeil profond et une courbature qui durait pendant plusieurs jours* ». (164)

A Ernest Chevalier, peu après l'événement, il raconte : « *Mon vieil Ernest, tu as manqué sans t'en douter faire le deuil de l'honnête homme qui t'écrit ces lignes (...). Je suis encore avec un séton dans le cou, ce qui est un hausse-col moins pliant encore que celui d'un officier de la garde nationale, avec forces pilules, tisanes et surtout ce spectre mille fois pire que toutes les maladies du monde, qu'on appelle Régime. Sache donc, cher ami, que j'ai eu une congestion au cerveau, qui est à dire comme une attaque d'apoplexie en miniature avec accompagnement de maux de nerfs que je garde encore parce que c'est bon genre. (...) On m'a fait trois saignées en même temps et enfin j'ai rouvert l'œil. Mon père veut me garder ici longtemps et me soigner avec attention, quoique le moral soit bon parce que je ne sais pas ce que c'est d'être troublé. Je suis dans un foutu état, à la moindre sensation tous mes nerfs tressaillent comme des cordes à violon, mes genoux, mes épaules et mon ventre tremblent comme la feuille. (...) On me fera prendre de bonne heure cette année l'air de la mer, on me fera faire beaucoup d'exercice et surtout beaucoup de calme.* ». (165)

Ces crises évoquent assez clairement une maladie épileptique à la description qu'ont pu en faire son entourage, description que l'on peut penser précise et fiable, sachant que l'entourage familial et amical de Gustave Flaubert compte de nombreux médecins.

Le Dr René Dumesnil, médecin et homme de lettres rouennais, en fera une lecture clairement différente : selon lui, Flaubert est atteint d'une « *névrose hystérico-neurasthénique* ». (166)

René Dumesnil exprime cette opinion à travers sa thèse, le sujet étant « *Flaubert et la médecine* ». (166)

Cette névrose hystérico-neurasthénique, c'est l'hypothèse assez freudienne que Jean-Paul Sartre reprendra à son compte dans son ouvrage « *L'Idiot de la famille* » (167) où il décrit cette névrose comme « *le meurtre du père* » et le cruel dilemme où s'enfermait Gustave : d'un côté, l'obéissance à son père, pater familias et figure de l'autorité familiale, qui souhaite voir son fils poursuivre ses études de droit afin qu'il puisse s'établir, travailler, avoir un « état » digne du rang de la famille Flaubert, appartenant à la bourgeoisie intellectuelle triomphante de ce XIX^{ème} siècle.

De l'autre, le rejet par Gustave de ces études qui le répugnent, de son souhait de se consacrer en plein à ses travaux d'écriture. Ce dilemme, cette contradiction aurait atteint un tel paroxysme que les nerfs de Flaubert auraient alors cédé, le corps prenant en compte la souffrance de l'esprit et la traduisant de manière organique par cette fameuse « crise ».

Mais ne doit-on pas voir les prémices de cette fragilité nerveuse dans le portrait – essentiellement autobiographique, que trace le jeune Flaubert alors adolescent dans cet extrait des « *Mémoires d'un fou* » ?

« Quoique d'une excellente santé, mon genre d'esprit perpétuellement froissé par l'existence que je menais et par le contact des autres avait occasionné en moi une irritation nerveuse qui me rendait véhément et emporté comme le taureau malade de la piqure des insectes. – J'avais des rêves, des cauchemars affreux. » (168)

Néanmoins, cette théorie semble pour le moins discutable et a été combattue, notamment à

travers les recherches du Dr Gallet qui a retravaillé sur cette maladie de Flaubert dans son sujet de thèse et qui a démontré que non seulement, l'hypothèse d'une maladie épileptique était la plus recevable, mais qu'en plus, le foyer épileptogène était probablement temporo-occipital gauche, eût égard à la clinique. (169)

Cette hypothèse a été réétudiée depuis, notamment par des neurologues de l'Université de Syracuse (USA) et par divers neuropsychiatres d'Europe, aboutissant aux mêmes conclusions. (170)

Il est clair que Sartre avait beau jeu, dans son ouvrage « *L'Idiot de la famille* » (167), de décrire un Gustave Flaubert enfant-martyr avec une mère distante et un père tyrannique : cela servait son idée du père tyrannique et du fils poussé dans son dernier retranchement, celui de l'inconscient et de la psyché.

Sauf que cela ne correspond en rien à la réalité décrite, par Gustave Flaubert en premier lieu, mais aussi par les autres membres de sa famille et ses proches !

Tout au contraire, la famille Flaubert semble être le portrait d'une famille proche et aimante.

Achille-Cléophas, malgré sa charge de travail, apporta attention et sollicitude à l'éducation de ses enfants. Il favorisa la carrière chirurgicale de son fils aîné Achille du mieux qu'il put, et Gustave ne fut pas « condamné » à faire son droit en lieu et place d'une carrière médicale plus prestigieuse. Non seulement, du côté maternel, Gustave Flaubert possédait toute une ascendance de magistrat, mais encore, juriste était à l'époque un métier plus prestigieux que celui de médecin ! Le magistrat était à ce moment « à la haute » et Gustave pouvait avec raison se réjouir non sans son ironie toute adolescente et mordante : « *je ferai mon droit, en y ajoutant une quatrième année pour y reluire du titre de Docteur, ut gradu doctori illuminatus sin !* » (171)

Décrivant sa maladie, Gustave en tire observations et réflexions, expliquant sa symptomatologie par la fragilité de sa constitution nerveuse et sa tristesse d'alors, son chagrin.

A Louise Colet il écrit : « *Si j'avais eu le cerveau plus solide, je n'aurais point été malade de faire mon droit et de m'ennuyer. J'en aurais tiré du mal. Le chagrin, au lieu de me rester sur le crâne, a coulé dans mes membres et les crispant en convulsions. C'était une déviation* ». (172)

Une autre description de sa maladie, toujours à Louise Colet, est particulièrement imagée : « *chaque attaque était comme une sorte d'hémorragie de l'innervation. C'était des pertes séminales de la faculté pittoresque du cerveau, cent mille images sautant à la fois, en feux d'artifices*. » (173)

Quoiqu'il en soit, cette crise reste un moment clé de la vie de l'écrivain.

De cet événement, il tirera comme un résumé : « *ma jeunesse est passée, la maladie de nerf qui m'a duré deux ans en a été la conclusion, la fermeture, le résultat logique. Pour avoir eu ce que j'ai eu il a fallu que quelque chose, antérieurement, se soit passé d'une façon trop tragique dans la boîte de mon cerveau. Puis tout s'était rétabli. J'avais vu clair dans les choses et dans moi-même, ce qui est plus rare. Je marchais avec la rectitude d'un système particulier fait pour un cas spécial. J'avais tout compris en moi* ». (174)

Il tue l'espoir de son père de voir son fils s'établir, mener la vie qu'il attend de lui. Trop faible, malade nerveusement, il lui épargnera désormais les études, les contraintes sociales de l'époque, l'aisance financière familiale lui permettant de vivre tranquillement.

C'est encore Maxime Du Camp qui décrit très bien le coup de tonnerre familial que provoque

la crise de Gustave : *« Au mois de janvier 1844, Gustave cessa tout à coup de m'écrire. Je ne savais que conclure de son silence, lorsque je reçus une lettre de Madame Flaubert qui me disait que son fils était blessé à la main et que je lui ferais plaisir en venant le voir. Je passais près de lui le mois de février. Il habitait alors rue de Lecat, avec sa famille, un pavillon avec jardin, dépendant de l'Hôtel-Dieu de Rouen. Le logement était triste, mal distribué : on y était les uns sur les autres. Je trouvai Gustave fort indolent, le bras en écharpe par suite d'une brûlure grave à la main droite, dont il garda la cicatrice toute sa vie. Autour de lui on était assombri, sur le qui-vive, et on le laissait seul le moins de temps possible. Le mal sacré, la grande névrose que Paracelse a appelé le tremblement de terre de l'homme, avait frappé Gustave et l'avait terrassé. Ce pauvre géant supportait ce désastre avec philosophie. Il s'essayait à rire, à faire des plaisanteries, à rassurer ceux qui l'entouraient : mais il oubliait son rôle, il laissait retomber sa tête et il n'était point difficile de comprendre de quelles pensées il était obsédé. Cette maladie a brisé sa vie : elle l'a rendu solitaire et sauvage ; il n'en parlait pas volontiers, mais cependant il en parlait sans réserve lorsqu'il se trouvait en confiance. Jamais je ne lui ai entendu prononcer le vrai nom de son mal : il disait : « mes attaques de nerfs » et c'était tout ». (175)*

Soulignons qu'encore une fois, c'est l'hypothèse du mal épileptique qui est retenu par Maxime Du Camp, ami proche de Gustave Flaubert et homme averti en médecine.

Maxime Du Camp, toujours, attribuera à cette névrose la lenteur d'écriture de Gustave Flaubert : *« C'est de ce moment que date l'inconcevable difficulté qu'il éprouvait à travailler, difficulté qu'il sembla s'étudier à accroître et dont il avait fini par tirer vanité. Gustave Flaubert a été un écrivain d'un talent rare ; sans le mal nerveux dont il fut saisi, il eût été un homme de génie ». (176)*

S'ensuit une longue et laborieuse convalescence, ponctuée çà et là de nouvelles crises, s'espaçant et diminuant progressivement en intensité et en fréquence au fil du temps.

Concernant les recommandations paternelles pour ces crises, le repos lui est prescrit, il lui faut cesser le tabac et la boisson.

A son ami Ernest Chevalier, il se plaint des traitements imposés par son père pour le fortifier : *« Sais-tu jusqu'où doit aller ma tristesse et comprends-tu que je vive ? la pipe ? oui la pipe, tu as bien lu la pipe, cette vieille pipe : LA PIPE M'EST DEFENDUE !!! Moi qui l'aimais tant, moi qui n'aimais que ça ! avec le grog froid en été et le café en hiver. » (177)*

Gustave Flaubert en est toujours au même point, puisque quelques mois plus tard, il s'en rapporte toujours à ce même ami : *« Ce pauvre cigare, quand reviendra-t-il ? Je désire cependant peu de choses dans la vie, et le ciel devrait bien me les donner. Je ne lui demande ni l'amour des femmes, ni l'admiration des sots, ni honneur, ni état ; il me semble que j'ai des vœux modestes. Eh bien non ! il est dit que ce bienheureux Nicotiane (l'un des noms du tabac d'alors) me sera refusé et qu'au lieu de l'aimable et gracieux chambertin, je boirai de l'eau de fleurs d'orangers et de tilleuls, deux beaux arbres, j'en conviens, mais pas en bouteilles ! ». (178)*

Le régime reste donc invariablement identique et aussi difficilement supportée !

Et des saignées continuent encore à lui être régulièrement administrées.

Ce dernier traitement sera malheureusement à l'origine d'une autre complication, une brûlure, évaluée au deuxième degré et qui sera racontée, toujours par Maxime Du Camp : *« son père venait de saigner Gustave et que le sang n'apparaissait pas à la veine du bras, il lui fit verser de l'eau chaude sur la main ; dans l'effarement dont on était saisi, on ne s'aperçut pas que*

l'eau était presque bouillante, et l'on fit à ce malheureux une brûlure du second degré dont il a cruellement souffert. » (179)

Treize ans après sa première crise de janvier 1844, en mai 1857, il écrit à Mademoiselle Leroyer de Chantepie cette explication quant à la relative résolution de son mal : « *Vous me demandez comment je me suis guéri des hallucinations nerveuses que je subissais autrefois. Par deux moyens : premièrement en les étudiant scientifiquement, c'est-à-dire en tâchant de m'en rendre compte, et, deuxièmement, par la force de volonté. J'ai souvent senti la folie me venir. C'était dans ma cervelle un tourbillon d'idées et d'images où il me semblait que ma conscience, que mon moi semblait comme un vaisseau dans la tempête... J'ai vaincu le mal à force de l'étreindre corps à corps* ». (180)

L'autre grande maladie de Flaubert, c'est la syphilis. Une terminologie fleurie accompagne cette maladie sexuellement transmissible, alors très répandue : c'est le « mal français » pour les italiens, le « mal de Naples » pour les français, vérole, ou mieux encore, grande vérole – par opposition à la petite vérole, elle est spécialement répandue dans les ports, par les marins, qui, de par leur profession voyageuse ne sont pas tous à Amsterdam (...).

Les premiers signes apparaissent lors du périple en Orient qu'effectuent Gustave Flaubert et son ami Maxime Du Camp, alors qu'ils se trouvent dans la mythique cité de Constantinople, alors capitale de l'empire Ottoman.

Rappelons qu'il s'en entretient d'abord légèrement et trivialement à son ami Ernest Chevalier : « *Tu sauras que ton ami est, à ce qu'il paraît, rongé d'une vérole dont l'origine se perd dans la nuit des temps. On a beau traiter les symptômes qui se guérissent, elle reparait par-ci par-là. Ma maladie de nerfs dont parfois je me sens encore et qui ne peut guérir dans le milieu où je vis pourrait bien n'avoir pas d'autre cause* ». (181)

L'épisode de la fille de la maquerelle du quartier de Galata, l'ancien quartier Génois de la Constantinople byzantine, le quartier cosmopolite de la ville nous permet de situer plus précisément le mal en fin de phase primaire d'une syphilis, la vérole de l'époque, Gustave Flaubert semblant être en cours de cicatrisation d'un chancre syphilitique.

En effet, la fille demande avant de commencer son travail à « *examiner son outil* », afin de vérifier si celui est sain...

Flaubert écrira, dépité : « *Or comme je possède encore à la base du gland une induration et que j'avais peur qu'elle ne s'en aperçut, j'ai fait le monsieur et j'ai sauté à bas du lit en m'écriant qu'elle me faisait injure, que c'était des procédés à révolter un galant homme, et je m'en suis allé, au fond très embêté de n'avoir pas tiré un si joli coup, et très humilié de me sentir avec un vi in-présentable* ». (71)

En comptant la période d'incubation de la maladie, qui est d'environ trois semaines, on peut conclure que c'est probablement à Beyrouth que Gustave fait la rencontre avec cet autre mal du siècle qu'est la syphilis.

Le grand traitement de l'époque pour cette maladie est le mercure et l'iodure de potassium.

Ce traitement comporte de nombreux effets secondaires sur la prise chronique de mercure et le traitement mercuriel lui noircira la salive et gâtera prématurément ses dents.

Si Gustave Flaubert reste mal à l'aise avec cette maladie, se reprochant alors « *le premier symptôme d'une décadence qui m'humilie* », remarquons que ce ne sera point du tout le cas du flamboyant Guy de Maupassant, son élève et disciple.

Dans une lettre du 2 mars 1877 à son ami Robert Pinson, il lui écrira de manière plus guillerette :

« Tu ne devineras jamais la merveilleuse découverte que mon médecin vient de faire en moi - jamais, non jamais. Comme mes poils tout à fait tondus ne repoussaient pas, que mon père pleurait autour de moi et que les lamentations de ma mère venaient d'Etretat jusqu'ici, j'ai pris mon médecin au collet et je lui ai dit : « Bougre, tu vas trouver ce que j'ai, ou je te casse. » Il m'a répondu : « La vérole ». J'avoue que je ne m'y attendais pas, j'ai été très turlupiné, enfin j'ai dit « Quel remède ? »

Il m'a répondu ; « Mercure et iodure de potassium. » J'allai voir un autre Esculape et lui ayant narré mon cas, lui demandai son avis. Il m'a répondu : « Vieille syphilis datant de six à sept ans qui a dû être recommuniquée par une plaque muqueuse aujourd'hui disparue. » Le « remède ? » : « Iodure de potassium et mercure. » Plusieurs symptômes auxquels je n'attachais pas d'importance ont servi à faire cette extraordinaire trouvaille. Bref, depuis neuf semaines, je prends quatre centigrammes de mercure et trente-cinq centigrammes d'iodure de potassium par jour et je m'en trouve fort bien. Je finirai par faire du mercure ma nourriture ordinaire. Mes cheveux commencent à repartir, mes sourcils s'indiquent par une légère ligne plus foncée au-dessus des yeux. Mes poils du cul broussaillent, mon cœur va pas mal et mon estomac mieux. J'ai la vérole ! Enfin ! La vraie !!! pas la méprisable chaude-pisse, pas l'ecclésiastique christalline, pas les bourgeoises crêtes-de-coq ou les légumineuses choux-fleurs. Non, non, la grande vérole, celle dont est mort François 1er. La vérole majestueuse et simple. Et j'en suis fier, malheur, et je méprise par-dessus tous les bourgeois. Alléluia, j'ai la vérole, par conséquent, je n'ai plus peur de l'attraper ». (182)

Gustave Flaubert cependant ne se contente pas d'être malade, lui aussi donne parfois des conseils médicaux, et il a une certaine autorité en la matière, avec son père et son frère comme chirurgiens-chefs. Ces conseils sont à remettre dans le contexte de l'époque, bien différente de la nôtre et des recommandations de l'OMS.

« Je crois ton habitude de ne boire que de l'eau détestable. Mon frère m'a soutenu, il y a quelques temps, que « dans notre pays » c'était une cause souvent de cancers à l'estomac. Cela peut être exagéré, mais tout ce que je sais, c'est que mon père, qui était un maître homme dans son métier, préconisait fort la purée septembrale, comme disait ce vieux Rabelais. Sois sûre que sous un climat où l'on absorbe tant d'humidité, s'en fourrer toujours dans l'estomac, est une mauvaise chose. » (183)

Ici encore, autres temps, autres mœurs !

5 - La médecine occidentale au XIXème siècle : état des lieux et progrès

5.1 De l'Ancien au Nouveau monde : la rupture de la Révolution française et de l'Empire

Jusqu'au XVIIIème siècle, la médecine reste une discipline tributaire de croyances souvent périmées, datant parfois du monde antique, comme la théorie des humeurs, attribuée à Hippocrate, celui-là même qui formula le serment prononcé par les médecins lors de leur thèse.

L'enseignement de la médecine restait essentiellement théorique, enfermé dans des carcans dépassés. La médecine et la chirurgie restaient divisées, la médecine, sujet « noble » étant étudiée à l'université, tandis que la chirurgie, manuelle et parfois artisanale, relevait de la corporation des chirurgiens-barbiers.

Bien entendu, la profession médicale essaie naturellement de tirer parti de la tendance nouvelle, optimiste et prométhéenne.

La science médicale, pendant les dernières décennies du « *siècle français* », n'est pourtant qu'un compartiment assez attardé du nouveau savoir.

Rien de comparable avec les mathématiques et l'astronomie, elle s'essouffle à rivaliser avec la physique et la chimie, et elle ne peut leur emprunter leurs recettes, non pour guérir, mais pour tenter de prévenir maladroitement encore les maladies.

Parmi les transformations dans l'exercice médical apportées par la Révolution française, ce vent nouveau qui porta si loin dans toute l'Europe, dominant la suppression de ce régime castique des corporations, l'uniformisation de la médecine et de la chirurgie, la refondation de l'université, et un attrait pour la science et les idées nouvelles qui feront de la France le pays phare de la médecine durant tout le XIXème siècle.

Cette métaphore est peut-être un peu trop accentuée mais à un XVIIIème siècle encore très « *Ancien Régime* », il reste cependant aisé d'opposer un XIXème siècle riche en découvertes scientifiques, de rationalisation du monde, et le domaine de la médecine n'échappe pas aux vents nouveaux.

Souvenons-nous. La nuit du 4 août 1789 est fondatrice pour l'Histoire de France et plus largement pour celle de l'humanité, nous, Français, aimons à nous le répéter inlassablement, tant nous pensons notre culture comme universelle. Les structures de l'Ancien Régime, la tripartition de la société en noblesse, clergé et tiers-état est abolie.

De ce bouillonnement suit la réorganisation des sociétés savantes ; tout arbre de l'ancien monde doit être coupé, arraché et débité, même quand il produit de bons fruits.

C'est ainsi qu'il est facile de démontrer, dans une logique de court-termisme tout du moins, que la révolution française a eu un effet négatif sur le développement des sciences. (*Joseph Fayet, La Révolution française et la science*).

En effet, sous les sombres heures de la Terreur, l'excès de zèle idiot et destructeur dans lesquels se sont enfermés Robespierre et ses sbires font perdre à la France de précieux éléments, certains

de ses fleurons intellectuels qui ont fait appeler le XVIIIème siècle le « siècle français » tant la France rayonnait alors de sa puissance, de ses arts, de ses savoirs, et surtout, de ses talents innombrables.

En 1792, sont supprimés toutes les structures de sciences de l'Ancien monde, les facultés, les académies, les instituts et toutes les structures corporatives.

Le clergé catholique est dessaisi de sa mission éducative, puisque c'est désormais la nation qui doit s'en charger.

Mais s'il est facile de décréter de faire table rase du passé, il est plus malaisé d'élaborer l'avenir, ou même de construire le présent. Alors, la scolarisation des enfants s'en ressent et chute, les collèges s'effondrent.

Sur le plan scientifique et médical, l'Académie des sciences, créée en 1666, est supprimée en 1793, décrite comme un "*nid d'aristocrates*".

C'est pourtant elle qui fut chargée d'élaborer le système métrique par le gouvernement, projet adopté dès le 8 mai 1790 par la Constituante, sur proposition de Talleyrand.

Le 19 mars 1791, un rapport de l'Académie propose pour la longueur du mètre la dix-millionième partie du quart du méridien terrestre, en sorte que le système, qui se veut universel, ne présente « rien d'arbitraire ni de particulier à la situation d'aucun peuple sur le globe ». Là encore, notons l'universalisme de la Révolution française.

Si le système est prêt et commence alors à être utilisé, c'est seulement sous la monarchie de Juillet du roi des Français Louis-Philippe, plus de quarante ans plus tard, que le système métrique décimal est rendu obligatoire en France par la loi du 4 juillet 1837.

Pour l'heure, le 8 août 1793, la Convention supprime toutes les académies dont la fameuse et estimée Académie des sciences.

D'autres institutions récentes comme l'Académie de chirurgie créée en 1731 et la Société Royale de Médecine ne sont pas épargnées, malgré leur renommée.

Et quand la politique se mêle à la science, pendant la Terreur, des têtes pourtant si bien faites, tombent - malheureusement au sens propre - sous le couperet de l'inique nouvelle justice révolutionnaire.

C'est ainsi que la France perd certains de ses meilleurs éléments scientifiques, tel l'astronome Jean-Sylvain Bailly, maire de Paris en 1789 et guillotiné en 1793, le chimiste Antoine de Lavoisier, membre de l'Assemblée législative et guillotiné en 1794, le mathématicien Nicolas de Condorcet, secrétaire de l'Académie des Sciences, girondin, qui se suicide en cellule de prison en 1794 pour éviter l'affront d'être jugé par le tribunal révolutionnaire.

Rappelons pour honorer leur mémoire que Messieurs de Lavoisier et de Condorcet ont participé à la commission des poids et des mesures, qui aboutit en 1791 à la création du système métrique et décimal. Sur ce plan-là, sur cette période où la machine révolutionnaire déraile de ses bons principes initiaux, où la saine philosophie de la Constituante cède et laisse place à la tyrannie de la Convention, la révolution peut en effet être considérée comme un fossoyeur de la science, un tourbillon destructeur qui aura retardé les progrès.

Heureusement, la période de la Terreur est courte (1792 à 1795), et les régimes qui vont suivre en France, le Directoire et notamment l'Empire, vont garder les principes sains de la révolution française telle la méritocratie et balayer ses excès, rouvrir peu à peu les facultés, les académies

et autres société savantes d'antan.

Trois Écoles de santé rouvrent en 1794, à Paris, Montpellier et Strasbourg, en attendant que Napoléon relève les facultés en 1808.

Les écoles centrales départementales créées par Lakanal en 1795 sont remplacées en 1802 par les lycées de Fourcroy et de Bonaparte.

Napoléon aime à s'entourer de savants, qui œuvrent notamment dans le génie militaire mais pas seulement. Il les emmène dans sa célèbre campagne d'Égypte de 1798, les consulte, les place dans les différentes instances décisionnaires politiques.

Il anoblit certains des grands médecins de l'époque, tel Jean-Nicolas Corvisart (1755-1821), né à Dricourt, dans les Ardennes, qui fut son médecin personnel.

Son diagnostic était légendaire et la postérité a fait attribuer à l'empereur des Français Napoléon Ier ce mot : *« je ne crois pas à la médecine, mais je crois en Corvisart »*.

Mais il y a aussi le célèbre Dominique Larrey (1766-1842), chirurgien en chef de la Grande Armée, né à Baudéan, dans les Hautes-Pyrénées, le créateur des ambulances-volantes sur les champs de bataille et ainsi considéré comme le père de la médecine d'urgence.

Ensuite Pierre-François Percy, né à Montagney, en Haute-Saône (1754-1825), qui fut également chirurgien en chef de la Grande Armée.

C'est le chirurgien Percy qui aura ce mot fameux en 1811, comme testament à ses jeunes élèves de chirurgie :

« Allez où la Patrie et l'Humanité vous appellent soyez y toujours prêts à servir l'une et l'autre et s'il le faut, imitez ceux de vos généreux compagnons qui au même poste sont morts martyrs de ce dévouement intrépide et magnanime qui est le véritable acte de foi des hommes de notre État. » (184)

Enfin, Antoine Portal (1742-1832), né à Gaillac, dans le Tarn, qui lui, survivra à tous les régimes et qui contribuera à la création de l'académie de médecine à la Restauration, en 1820.

Ces médecins, dont les noms, célèbres, sont parvenus jusqu'à nous, témoignent bien d'une des grandes réussites de l'héritage révolutionnaire dont Napoléon a réussi à faire la synthèse : des hommes d'origines sociales et de contrées diverses de France (Ardennes, Hautes-Pyrénées, Haute-Saône, Tarn etc.), parvenus au sommet de l'excellence de leur art et de la gloire.

En conclusion, la révolution française présente un bilan mitigé sur le plan des sciences, en fait lié aux différentes périodes qui la composent, avec l'espoir porté par la Constituante, les excès de la Convention, enfin, le retour à la stabilité et à une certaine normalité menée par le Directoire et poursuivie sous le Ier Empire.

Bien entendu, la période révolutionnaire aura eu sa part de lumière, avec notamment l'abolition des privilèges et l'accent porté sur la méritocratie, qui permit à une génération nouvelle d'hommes brillants, d'origines très diverses, de se hisser au sommet, de libérer les énergies autrefois enfermées dans le carcan des trois ordres et de l'hérédité.

De par sa volonté de portée universelle, elle permit l'immense progrès du système métrique et décimal, et un meilleur enracinement de la flamme de l'espoir et du progrès dans le genre humain.

Enfin, la France révolutionnaire et napoléonienne honore les sciences.

Celles-ci sont vues comme le fruit de travail et de l'intelligence humaine, à même d'apporter espoir et amélioration des conditions de vie aux hommes.

Pour sa part sombre, il y a surtout les excès de la Convention, où la Terreur n'épargna personne, même pas les éléments les plus brillants de la Nation, fussent-ils même favorables aux principes de la Révolution.

Cette période de la Terreur fut brève - elle aura duré un peu plus de trois ans - mais elle aura marqué l'histoire de France par l'ampleur des ignominies et des dégâts qu'elle a créés - a largement oublié ce qui fait le terreau de la science et l'éclosion des découvertes : la liberté.

Et avec la liberté, ce qui en découle pour les idées, comme favoriser les émulations et les discussions à travers des institutions solides, permettre la libre-circulation des idées et des personnes.

5.2 - La médecine au XIXème siècle

Le XIXème siècle fut le siècle de l'avènement de l'ère industrielle, de la bourgeoisie comme nouvelle classe dominante, mais il fut aussi le renforcement de l'état-nation et de son fils maudit, le nationalisme, celui-là même qui allait engendrer ensuite la guerre de 1870-1871 entre l'empire français et l'empire prussien, les guerres mondiales du XXème siècle et la montée des totalitarismes.

La médecine n'est jamais indifférente au monde qui l'entoure, c'est ainsi que ce siècle sera celui du renforcement du contrôle par l'État de la santé de ses populations, celui où apparaîtra véritablement l'hygiénisme social, la médicalisation des campagnes.

Le médecin est appelé par l'État à être un homme de sciences naturelles mais aussi de sciences sociales.

Georges Cabanis, médecin et député de cette époque, écrit en 1804 : *« Que les médecins poursuivent, qu'ils continuent de remplir cette tâche responsable : qu'ils deviennent les surveillants de la morale, comme ils le sont de la santé publique ; enfin, que les gouvernement libres et amis des hommes trouvent en eux de zélés apôtres de la vérité et de la morale dont la voix, répandant chaque jour dans le sein des familles, les lumières avec les consolations, fasse germer de toutes parts les semences de la raison, des véritables vertus et, par conséquent, du bonheur. »* (185)

L'effort est fait pour mieux quadriller le territoire national, contrôler sur le plan sanitaire la population, interner les aliénés, isoler les contagieux.

L'organisation de l'assistance épidémiologique au XIXème siècle, est une tâche où se mêlent politique et science. De ce travail immense en ce siècle du « progrès », nous allons essayer de retenir les principales avancées, faits marquants et témoignages de la pensée du siècle.

Tout d'abord, et non des moindres, l'organisation de la profession médicale.

La loi du 19 ventôse an XI (10 mars 1803) régissant l'organisation de la profession médicale est l'une des mesures prises sous le Consulat pour rétablir l'ordre dans la société française ébranlée par la Révolution, constituant le socle de la médecine française depuis deux siècles. Depuis, elle ne fut guère modifiée que par celle du 30 novembre 1892 qui supprima les officiers de santé. Son rapporteur au Corps législatif, Antoine-François Fourcroy en dit la nécessité en déclarant : *« Depuis le décret du 28 août 1792, qui a supprimé les universités, les facultés et les corporations savantes, il n'y a plus de réceptions régulières de médecins ni de chirurgiens. Ceux qui ont appris leur art se trouvent confondus avec ceux qui n'en ont pas la moindre notion »*. (186) Désormais, dit l'article premier du texte, *« nul ne pourra embrasser la profession de médecin, de chirurgien ou d'officier de santé, sans être examiné et reçu comme il sera prescrit par la présente loi »*. (186)

L'union de la médecine et de la chirurgie est effective dès l'an IV du calendrier républicain (ce qui équivaut à la fin de 1795 et au début de 1796 dans notre calendrier grégorien).

Malgré une discutable efficacité initiale de la séparation de ces deux corps de métiers, les progrès conjoints de la médecine et de la chirurgie, la professionnalisation de la profession et sa généralisation sur le territoire rendaient caduques cette séparation archaïque.

A la ville comme à la campagne, les officiers de santé font de la médecine courante une grande part de leur activité mais ils effectuent également des actes de « petite chirurgie », tandis que la « grande chirurgie », elle, nécessite désormais des docteurs et non plus des chirurgiens-barbiers aux connaissances théoriques limitées, des professionnels qui ont suivi des études médicales complètes, avant de se spécialiser en « médecine opératoire », c'est-à-dire en

chirurgie.

Concernant la création du corps des officiers de santé, rappelons que l'officiat de santé fut instauré en 1803.

Très critiqué par les docteurs en médecine qui déplorent leur relative ignorance en médecine, ce système sera abandonné en 1892.

Tout médecin installé sera depuis lors docteur en médecine !

Particularité française, l'officiat de santé était ouvert à des praticiens qui n'étaient pas bacheliers, la compétence étant délivrée par un jury universitaire.

Les officiers de santé ne pouvaient pratiquer la médecine que dans le département où ils avaient reçu leur diplôme, et ce jusqu'en 1855.

Concernant leur place et leur rôle dans le système de santé de l'époque, ils ont pour objectif de médicaliser les milieux ruraux de France.

Michel Augustin Thouret, en sa qualité d'ancien membre de la Société royale de médecine, intervient dans la préparation de la loi. Il justifie la création de l'officiat de santé par la nécessité de médicalisation des campagnes.

« C'est à porter secours dans les campagnes, c'est à soigner le peuple industriel et actif, qu'ils seront spécialement appelés. La partie la plus nombreuse des familles, la classe la plus étendue de la population de l'État, seront confiées à leurs soins. Leurs fonctions seront plus modestes mais non moins importantes, et l'utilité réelle de leur ministère compensera aux yeux du philosophe et de l'homme instruit ce qu'il aura d'humble et d'obscur pour la multitude. »
(187)

Quant à Georges Cabanis, il apporte une justification que l'on peut dire thérapeutique à cette dualité des docteurs en médecine et des officiers de santé en écrivant: *« Mais pour entrer dans les considérations purement médicales, observons que les méthodes de traitement, souvent uniformes et simples lorsqu'elles s'appliquent à des individus dont l'esprit, ou la sensibilité, n'a reçu que peu de culture, deviennent très compliquées, très variées, très difficiles, lorsqu'il s'agit de personnes dont l'existence morale a pris son entier développement... »*

Ainsi la médecine pratique se réduit à peu de formules dans les campagnes et dans les hôpitaux : mais elle est forcée à multiplier, à varier, à combiner ses ressources avec le traitement des hommes livrés aux affaires, des savants, des gens de lettres, des artistes, et toutes les personnes dont la vie n'est pas vouée à des travaux simplement manuels ». (188)

Ce n'est donc point léser le peuple, pense Cabanis, que de le confier aux officiers de santé, car ils sont parfaitement aptes à répondre à ses vrais besoins, perçus dans une vision évidemment duale de la société. Enfin, toutes les précautions semblent prises puisque, lorsqu'un cas difficile se présente, l'officier de santé doit en référer à un docteur en médecine.

Parmi les domaines de la médecine qui seront transformés en l'espace d'un siècle, on compte bien entendu l'hygiène. Rappelons que ce mot est formé à partir d'Hygie, nom de la fille du dieu grec de la médecine Asclépios.

Hygie est la déesse de la santé et du bien-être. Dans notre jargon moderne, on pourrait dire d'elle qu'elle officie à la médecine préventive ou encore à la prévention primaire.

Accompagnant cette lame de fond d'intérêt pour l'hygiène, des théories apparaissent pour tenter d'améliorer la société.

Certaines de ces théories, parfois largement décriées ensuite ou désormais obsolètes, restent

néanmoins bien connues de nos jours encore.

Parmi les craintes formulées au XIX^{ème} siècle nées de l'augmentation de la population et l'avènement de l'ère industrielle, il y a le malthusianisme et la crainte de la dégénérescence de la race.

Selon une opinion assez répandue chez les scientifiques du XIX^{ème} siècle, la sélection est entravée par la civilisation, la philanthropie et la médecine faussant la sélection naturelle, l'armée contrariant également la sélection sexuelle en envoyant au service militaire et sur les champs de bataille des jeunes hommes vigoureux, qui risquent d'y perdre la vie, tandis que les réformés, eux, ont tout loisir de devenir pères pendant cette période.

Ainsi, la société serait coupable, vis à vis de l'espèce en gênant la fonction épuratrice de la lutte et en donnant aux faibles des chances de se reproduire.

Certains médecins cèdent à l'affolement : l'hérédité alcoolique, syphilitique, criminelle ou nerveuse ruinerait l'avenir du peuple français. L'humanité, créée parfaite, connaît l'histoire d'une chute et les civilisés ne sauraient se régénérer que par des croisements avec des peuples plus primitifs, moins dégradés, plus proches du type originel.

Derrière ces théories alarmistes et douteuses, l'exploitation exagérée des modèles darwinistes et rousseauistes est très populaires chez nos confrères de l'époque.

Des médecins se lancent à corps perdus dans des pseudo-sciences comme la phrénologie pour expliquer les penchants du genre humain au crime et au vice.

D'autres recherchent par des investigations poussées en anthropométrie et en craniométrie à prouver les différences raciales et à douter du métissage possible entre l'aryen blond holocéphale civilisé d'Europe du nord et le pygmée vivant au fond de la jungle d'Afrique équatoriale...

Certains, plus sages, appellent à la modération de l'empreinte héréditaire : *"on arrivera à combattre les effets de l'hérédité, qui, nous ne saurions trop le répéter, ne pèsent pas sur la race avec une fatalité inéluctable. On peut échapper à son hérédité"* écrit le Dr Roger Mignot, médecin-chef des asiles de la Seine. (189)

Malgré les débats agitant la communauté scientifique et médicale de l'époque, le XIX^{ème} siècle est le premier où apparaît clairement une volonté étatique de contrôle de l'hygiène publique, de la santé et de la démographie.

Concernant l'idée d'une descendance saine et nombreuse pour le peuple français en ces temps de guerres napoléoniennes qui fauchent par milliers les jeunes hommes, forces vives de la nation, naît pour la première fois l'idée d'un certificat médical prénuptial.

Ainsi, l'hygiéniste Marc, à l'ardeur patriotique bien échaudée, déclare sous le règne de l'empereur Napoléon I^{er} que *"pour défendre la patrie, il faut avant tout la peupler"* et *"en obligeant tout homme prêt à contracter mariage de produire préalablement un certificat de santé qui lui serait délivré par des médecins judiciairement constitués et assermentés à cet effet"*. (190)

La Restauration, très catholique, fera tomber dans les oubliettes ces interrogations spartiates sur la callipédie.

N'oublions pas que Louis-Ferdinand Destouches, dit Céline, dira quelques décennies plus tard de l'Église, qu'il haïssait, qu'elle était par sa nature universelle : *« la grande métisseuse »*, coupable à ses yeux de mélanger des sangs inégaux et d'enlever à l'homme européen blanc sa

supériorité naturelle sur les autres peuples.

Un autre projet de loi proposé par le général et comte du Chaffault, député de la Vendée sous Louis-Philippe, tentera d'imposer le certificat prénuptial sur la France mais ce sera un échec.

Notons toutefois que la proposition de loi sera soutenue par des personnalités de l'époque, tels que François Arago, Adolphe Thiers et Alphonse de Lamartine.

Si le certificat médical prénuptial ne voit le jour que bien plus tardivement, sous les heures sombres de la collaboration vichyste avec le régime nazi (loi du 16 décembre 1942), et dans une période de banalisation des idées eugénistes sur la France, l'idée première d'un certificat médical prénuptial est bien plus ancienne et date donc bien du Ier Empire.

Un autre grand progrès est celui de l'anatomo-pathologie, qui va révolutionner la vision des corps et la compréhension des pathologies et donc leurs facteurs de causalité, leurs conséquences.

Ainsi s'ouvre le chemin de notre médecine actuelle, la médecine « moderne ».

Parmi les précurseurs de cette grande avancée, on compte plusieurs illustres médecins français, dont plusieurs sont des contemporains d'Achille-Cléophas Flaubert.

Ainsi, François-Xavier Bichat (1771-1802) avec la publication de son « *Traité des membranes* » en 1799, durant le Directoire français, initie une nouvelle façon d'appréhender l'anatomie. Ainsi, loin d'opérer une « anatomie d'organe », c'est-à-dire d'étudier le corps humain en le séparant par organes, il apporte une vision montrant des organes comme ils le sont réellement, voisins les uns des autres, entourés, dynamiques, étudiant notamment les enveloppes successives autour des différents organes.

En 1819, c'est la publication du « *Traité de l'auscultation médiate* » par René Laennec (1781-1826).

Il s'agissait alors d'une auscultation au moyen d'un cylindre, précurseur du stéthoscope.

Cet ouvrage consacré en principe à la présentation et à la promotion de ce nouvel outil diagnostique comportait là encore une partie très importante dédiée à l'examen et à la pathologie macroscopique des tissus.

Les analyses qui y sont faites entre l'inspection, la percussion et l'auscultation naissantes d'une part, et leur relation avec l'étude des tissus pathologiques est très étroite et a permis de mieux comprendre certaines pathologies fréquentes de l'époque, telle la phtisie (la tuberculose), avec notamment les formes fréquentes de l'époque, comme la forme pulmonaire, péricardique ou péritonéale.

Cette rigueur de l'examen clinique fut un des grands progrès de l'examen médical, permettant une compréhension fulgurante des mécanismes pathologiques. Ces piliers de l'examen clinique - l'interrogatoire, l'inspection, la palpation, la percussion et l'auscultation - sont toujours ceux que l'on enseigne de nos jours dans les facultés de médecine du monde entier.

Cet ensemble de connaissances acquises va se trouver confronté à un instrument clé de l'anatomo-pathologie, le microscope optique. Celui-ci se perfectionne et se démocratise au début du XIXème siècle, et autour des années 1830, la confrontation de ce corpus nouveau de connaissance et du microscope vont aboutir à la naissance de la discipline moderne qu'est l'anatomo-pathologie, qui va révolutionner la médecine et la faire entrer dans la modernité.

Bien entendu, l'autre progrès majeur du siècle est la découverte, encore française, du microbe

et de la validation de la « vaccination », initialement empirique et initiée par le médecin britannique Edward Jenner (1749-1823) avec la vaccine – *cow-pox* en anglais, inoculé à l'enfant James Phipps dans le but de le prémunir contre la variole – *small-pox* en anglais. C'est en 1798 que Jenner publie son "*Inquiry into the causes and effects of the varioles vaccines or cowpox* ».

Malgré la guerre et les tensions opposant la France et la Grande-Bretagne à l'époque, la découverte sera très vite accueillie en France. Jenner sera récompensé par un prix scientifique de la part de Napoléon et celui-ci n'hésitera pas à faire vacciner son fils en 1811, le petit roi de Rome, en public, afin de vaincre les craintes et préventions populaires.

Le mécanisme vaccinal, deviné par ses illustres précurseurs, est expliqué par le célèbre Louis Pasteur (1822-1895) et permettra pour la première fois dans l'histoire de l'humanité de réduire significativement la mortalité infantile.

Enfin, le XIXème siècle est aussi le siècle où la première femme va obtenir le diplôme de Docteur en médecine en France ! C'est en 1875, délivré par la faculté de Paris.

De cette exception, va naître une progressive reconnaissance des droits des femmes à concourir aux différents examens de la profession.

En 1881, c'est le droit pour elles de concourir au concours de l'externat, puis en 1885, à celui de l'internat.

Ce sont là les prémices de la féminisation de notre profession, accomplie de nos jours.

Pour résumer, au XIXème siècle naît une idéologie du progrès qui précède largement les vraies réussites des sciences médicales. Or, cette idéologie est soutenue par un espoir, ce sentiment que demain sera meilleur qu'hier, cet espoir étant largement rapporté et amplifié par les moyens d'informations modernes, notamment le développement de la presse, qui se répandent à l'époque et qui permettent de la partager à des millions de gens ordinaires.

Cet espoir, véhiculé par les chantres du progrès, permet au corps médical de "bluffer", d'asseoir son autorité par son prestige avant même d'avoir à prouver son efficacité.

Cette confiance, cette influence donnée par la société et surtout par ses élites économiques et politiques autorisent les médecins, dans les hauts lieux de la souffrance que sont les hôpitaux, d'étudier, de rechercher, de mathématiser. Elles permettent les immenses progrès et l'apparition de l'anatomo-clinique dans le cadre hospitalier, et à cultiver des démarches expérimentales ambitieuses.

Bien qu'ayant très peu de résultats effectifs sur le terrain de la maladie, l'assise est faite dans la société, et cette assise, loin de suffire à la profession médicale, lui permet de poser les bases du progrès à venir, ce qu'elle fera dans les décennies suivantes qui seront un véritable bouleversement de paradigme amenant une ère de complet changement pour l'humanité et posant la médecine occidentale moderne comme référence mondiale.

Honneur à ceux qui nous ont précédés dans la profession en ce XIXème siècle : nous leur devons beaucoup.

6 - Description de l'œuvre de Gustave Flaubert

6.1 - Les œuvres de jeunesse

Gustave Flaubert manifeste très tôt son envie d'écrire et sa passion pour la littérature.

Cette passion, loin de s'estomper avec l'âge, se fortifiera avec lui, et l'on voit bien la progression de style, de construction, de réflexion dans ses œuvres de jeunesse, déjà conséquentes et de plus en plus étoffées.

Il a neuf ans quand il offre un récit historique intitulé « *Louis XIII* » pour la fête de sa maman, le 28 juillet 1831.

Cette histoire raconte l'assassinat du Maréchal d'Ancre - ou Concini - et expose ensuite les grands événements du règne de ce noble roi de France, père de Louis le Grand et qui débute ce qu'on appellera « le grand Siècle ».

Certes, l'œuvre est courte et l'on reconnaît une main enfantine mais l'essentiel est déjà là : le jeune Gustave Flaubert écrit, et aime écrire !

Un an plus tard environ, en 1831, il débute ses « *Trois pages d'un cahier d'écolier* » où passent tous les styles, tous les sujets.

Ainsi, après un très bel « *Éloge de Corneille* », l'illustre littéraire rouennais, dans un style académique tout à fait remarquable et à propos, il passe sans vergogne sur « *La Belle Explication de la fameuse constipation* », à l'humour cette fois très potache et qui pourrait passer pour celui d'un futur carabin.

En 1834, Gustave entreprend de lancer un hebdomadaire, intitulé « *Les Soirées d'études* ». Certes, seuls deux numéros seront écrits, et il ne subsiste que le second.

Néanmoins, on trouve déjà dans ce seul numéro restant –Flaubert a treize ans ! - certains éléments intéressants et montrant une maturité assez étonnante pour son âge.

Il s'agit de « *soirées* », (six par numéros) racontant chacun une histoire, une expérience vécue par le narrateur. Gustave y rédige deux « *soirées* » : « *Voyage en enfer* » où le narrateur est entraîné par Satan à le suivre afin d'observer son royaume, à « une pensée » où il parle des premiers sentiments amoureux.

A noter que dans le « *voyage en enfer* », le jeune Gustave se fait déjà une haute idée du monde :

« *Montre-moi ton royaume ! dis-je à Satan.*

– *Le voilà !*

– *Comment donc ? »*

Et Satan me répondit : « C'est que le monde, c'est l'enfer ! ». (191)

Les trois autres « *soirées* » sont écrites par d'autres camarades dont un par son grand ami d'alors, Ernest Chevalier.

Ensuite, les récits s'enchaînent, certains perdus, d'autres dont la trace nous est parvenue.

Le jeune Gustave Flaubert est en marche vers l'écriture, il ne la lâchera plus.

En 1835, il y a « *Frédégonde et Brunehaut* », la « *Mort du duc de Guise* », « *La grande dame et le joueur de Vieille* », « *La Fiancée et la Tombe* ».

On remarque que le jeune Gustave est encore très inspiré par l'Histoire, et qu'il aime à en rédiger ses récits, sous un mode plus ou moins romanesque. Mais déjà, il recherche d'autres sujets, sa pensée se complexifie, débouchant sur les récits et les nouvelles beaucoup plus étayés des années suivantes.

En 1836, Gustave Flaubert n'a seulement que quatorze ans. Mais il se décide déjà à écrire plus longuement, d'une manière plus réfléchie et construite, en comparaison de ses brèves œuvres de jeunesse.

A la fin d'un conte, « *Un parfum à sentir* », il s'exclame avec emphase dans une envolée lyrique : « *Vous ne savez peut-être pas quel plaisir c'est : composer ! Ecrire, oh ! écrire, c'est s'emparer du monde. C'est sentir sa pensée naître, grandir, vivre, se dresser debout sur son piédestal, et y rester toujours.* » (192) Déjà, tout y est.

Mais 1836, c'est aussi l'écriture de « *La femme du monde* », d'une « *Chronique normande du Xème siècle* » où il parle de sa Normandie natale comme de « *cette vieille terre classique du Moyen Âge, où chaque champ a eu sa bataille, chaque pierre garde son nom et chaque débris un souvenir* ». (193)

D'autres récits historiques s'ajoutent encore à cette année prolifique.

En novembre, il rédige « *Bibliomanie* », une nouvelle réussie sur le personnage d'un libraire de Barcelone, Giacomo.

Suivent ensuite en 1837 plusieurs ouvrages historiques, probablement élaborés en collaboration avec ses professeurs Chéruef et Pouchet. Il obtiendra d'ailleurs en 1837 les prix d'histoire et d'histoire naturelle.

Parmi ceux que l'on retient cette année encore, « *Quidquid volueris* », une nouvelle aboutie, qui raconte l'histoire horrible d'un monstre rejeté de tous, moitié homme moitié singe, bestial, qui en vient aux pires atrocités. L'histoire n'est pas sans rappeler celle du monstre du Dr Frankenstein, de Mary Shelley, elle aussi toute jeune quand elle écrit ce célèbre roman (elle a dix-huit ans).

Toujours en 1837, dans « *La Dernière Heure* », qui restera inachevée, ou dans « *Agonies, pensées sceptiques* », il explore les sentiments du narrateur, à travers un parcours qui relève partiellement de l'autobiographie pour Gustave Flaubert, alors adolescent.

Les années passent et la qualité littéraire de Flaubert croît avec le temps. En 1839, il offre à son ami Alfred Le Poittevin le manuscrit des « *Mémoires d'un fou* » pour le nouvel an.

Dans « *Mémoires d'un fou* », Gustave Flaubert fait une allusion au grand – unique ? - amour de sa vie, celui qui le laissera transi tant de fois, celui avec Élisabeth Schlésinger.

La même année, il lui offre également à Alfred une autre nouvelle, « *Les Funérailles du Docteur Mathurin* », une de ses premières œuvres où il prend explicitement appui sur les connaissances médicales qu'il tient de son milieu.

Peu après avoir été reçu au baccalauréat ès lettres le 3 août 1840, il part pour son voyage dans le midi de la France et en Corse, à la fin du mois.

De ce voyage, récompense de l'examen prestigieux d'alors, ce premier voyage que le jeune

Flaubert réalise « au lointain », il en tirera « *Voyage dans les Pyrénées et en Corse* », un récit très descriptif et plein des sentiments du jeune Flaubert lors de cette pérégrination initiatique, le « *grand tour* » des jeunes de bonne famille de l'époque.

Il voyage alors avec le Dr Jules Cloquet, chirurgien et ancien élève du père de Gustave, la sœur du chirurgien, Mademoiselle Lise et d'un de leur ami, l'Abbé Stephani, prêtre italien.

Rappelons que son père entend mettre à profit pour son fils ce séjour : « *profite de ton voyage et souviens-toi de ton ami Montaigne qui veut que l'on voyage pour rapporter principalement les humeurs des nations et leurs façons, et pour « frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui ».* Vois, observe et prend des notes, ne voyage pas en épicier ni en commis-voyageur » (30) lui écrit-il le 29 août 1840, quelques jours après son départ.

Rappelons également que c'est là que le jeune Gustave Flaubert aura sa première expérience érotique, avec une jeune femme d'environ trente-cinq ans, en la personne d'Eulalie Foucaud.

Cette Mademoiselle Foucaud, fille de la tenancière de l'hôtel Richelieu, où le groupe est descendu à Marseille à son retour de Corse, fera connaître au jeune Gustave Flaubert l'expérience de la chair.

Pour ce qui est de l'amour, c'est bien Elisa Foucault qui le lui a révélé.

Cette Elisa, épouse Schlésinger, dont il parle dans « *les Mémoires d'un fou* » et qui surtout l'inspirera tant pour Mme Arnoux, dans l'*Education Sentimentale*, un des chefs-d'œuvre de l'écrivain.

En 1842, alors en droit, il écrit à son ancien professeur, M. Gourgau-Dugazon, sa volonté de percer dans la carrière littéraire. D'une manière ou d'une autre, même s'il n'arrive pas encore à l'assumer auprès d'un père qui souhaite que son fils exerce une profession sûre, honorable, plus conforme socialement à la bourgeoisie à laquelle appartient la famille Flaubert, son choix est fait, irrévocablement.

Fin octobre 1842, il achève la rédaction de « *Novembre* », toujours la veine d'un récit se rapprochant de l'autobiographie, où le narrateur épanche ses sentiments, assez pessimistes et noirs sur le monde et sur la vie.

L'expérience de Gustave Flaubert pour ce qui est de l'écriture se confirme de plus en plus.

En février 1843, alors qu'il est toujours étudiant à Paris, il rédige sa première « *Éducation Sentimentale* », partant de sa propre expérience personnelle, notamment de sa fréquentation avec le couple Schlésinger et du couple Pradier.

Enfin, en 1845, clôturant toutes ses œuvres d'une jeunesse prolifique, un nouveau récit de voyage « *Voyage en Italie* » racontant le voyage de noces de Caroline Flaubert avec Émile Hamard et dont il est de la partie avec ses parents.

6.2 - Les œuvres de maturité

Il est difficile de cerner précisément ce qui relève des « œuvres de la jeunesse » de Flaubert de celle de la « maturité » tant littéraire que sur le plan humain de l'écrivain.

« *Voyage en Italie* » et « *Par les champs et par les grèves* » sont à la frontière entre ces deux appellations, tandis que le reste paraît plus facile à trancher.

Néanmoins, il est clair que 1844 est la période charnière, la « maladie de nerfs » de Gustave Flaubert l'empêche raisonnablement de poursuivre sa carrière de juriste et de futur docteur en droit, son père fait une croix sur cet avenir espéré pour son fils cadet et accepte sa décision de carrière littéraire.

A partir de ces années 1844 – 1845, un autre Flaubert émerge, c'est le Flaubert adulte, écrivain enfin assumé et accepté.

Le premier des ouvrages que nous classons dans ses œuvres « d'adulte », de maturité, c'est donc « *Par les champs et par les grèves* » qui raconte son voyage durant l'été 1847 en Anjou, en Bretagne et en Normandie.

Cette création est originale par le fait qu'elle est écrite à deux mains, Maxime Du Camp écrivant les chapitres pairs et Gustave Flaubert les impairs.

En 1848, Gustave Flaubert commence à rédiger sa première version de sa « *Tentation de saint Antoine* ».

Rappelons que l'idée lui en est venue lors de son séjour en Italie pour le voyage de noces de sa sœur Caroline avec Émile Hamard : alors qu'il se trouve à Gênes, au palais Balbi, il a comme une extase devant la « *Tentation de Saint Antoine* » du tableau de Bruegel et ainsi naît chez lui l'idée d'en écrire sa version. Celle-ci est terminée en septembre 1849.

Gustave invite alors Maxime Du Camp et Louis Bouilhet chez lui, à Croisset, qui devient déjà son refuge d'écrivain de prédilection, et en fait la lecture.

Maxime Du Camp, dans ses Souvenirs, consacre quelques pages à ces séances d'anthologie : « *pendant quatre jours il lut sans désespérer, de midi à quatre heures, de huit heures à minuit* ». (194)

Les deux auteurs ont promis de garder le silence jusqu'à la fin. Après concertation, les deux amis rendent leur verdict : c'est raté et à jeter, impubliable de toute façon !

Gustave Flaubert est consterné, lui qui était pourtant sûr de son fait et selon Du Camp très fier du résultat ! Néanmoins, il écouterait les conseils de ses amis, laissera pendant de nombreuses années le manuscrit avant de le retravailler complètement.

Bouilhet et Du Camp lui conseillent d'écrire sur un sujet plus terre à terre, moins « *perché* » que les multiples tentations du Saint Ermite d'Égypte.

C'est alors que Bouilhet lui proposera un fait-divers récent, bien adaptable selon lui à un roman, l'histoire de la Delamare, qui deviendra sous la plume flaubertienne, la fameuse Emma Bovary.

Mais pour le moment l'heure en est aux grands départs : fin octobre 1849, Gustave part avec Maxime Du Camp pour l'Orient. Il tirera de ces multiples souvenirs de voyage un nouveau récit, intitulé « *Voyage en Orient* » qui racontera les multiples pérégrinations de ce beau voyage s'étalant de 1849 à 1851 à travers l'Égypte, la Syrie, l'île de Rhodes, la mythique Constantinople, capitale de l'empire Ottoman, la Grèce et l'Italie, où sa mère le rejoint.

A son retour, Gustave Flaubert débute « *Madame Bovary* ».

En septembre 1856 commence la publication de « *Madame Bovary* » en feuilletons dans la « *Revue de Paris* » de Maxime Du Camp

Gustave Flaubert est alors poursuivi pour « atteintes aux bonnes mœurs et à la religion » en raison de ce roman, ce qui aura pour bénéfice secondaire de le lancer !

C'est avec « *Madame Bovary* » que naît le véritable succès de Gustave Flaubert écrivain, succès jamais démenti puisque « *Madame Bovary* » fait toujours parti des canons et des romans les plus mythiques de la littérature française.

C'est aussi le célèbre et si bien placé éloge de Charles-Augustin Sainte-Beuve : « *Fils et frère de médecins distingués, M. Gustave Flaubert tient la plume comme d'autres le scalpel. Anatomistes et physiologistes, je vous retrouve partout* ». (80)

On ne pourrait dire mieux et attendre plus pour cet écrivain, fils, frère et ami de chirurgiens !

Son ouvrage suivant, c'est le retour à ses premiers amours, le récit historique.

Il le place non pas au Moyen-âge, comme il l'aimait tant enfant et adolescent, mais dans l'Antiquité, chez les carthaginois, les plus célèbres ennemis de la Rome antique.

Pour cela, il effectue nombre de travaux préliminaires, des recherches extrêmement minutieuses sur le plan historique, civilisationnel mais aussi médical !

Cette méticulosité poussée à l'extrême, ce caractère scrupuleux qui semble si bien partagé par son frère aîné et par son père, le poussent à consulter des ouvrages médicaux pour étudier les effets de la faim sur les organismes. En effet, Flaubert s'apprête dans son roman « *Salammbô* » à faire mourir quelques centaines de mercenaires par la faim, dans le défilé de la Hâche, et tient à coller au mieux avec la réalité !

C'est le Dr François Merry Delabost, chirurgien à l'Hôtel-Dieu de Rouen, qui lui prêter ses ouvrages de médecine : « *J'en ai besoin pour un de mes bouquins et Achille est tellement occupé...* » lui aurait-il dit au cours d'un repas !

« *Salammbô* » sera achevé en 1862. Un contrat est signé avec Michel Lévy, éditeur.

Le roman est publié en novembre 1862 et si le résultat est mitigé quant à la critique, les ventes seront à nouveau un succès, répondant bien à la demande d'exotisme et d'héroïsme du XIX^{ème} siècle.

En juin 1862, Gustave Flaubert commence la rédaction du « *Château des cœurs* », en collaboration avec Louis Bouilhet et le comte d'Osmoy.

Une féerie, avec fées, gnomes et duo amoureux, comme une satire de la société, les hommes aux instincts purs étant entraînés vers de hauts sentiments par les fées, muses de l'Art, et tirés vers le bas, le trivial, par des gnomes, parangon de bassesse et symbole d'une société industrielle et bourgeoise avilissant l'humanité.

Cette pièce de théâtre ne sera jamais jouée, trop compliquée à mettre en œuvre sur les planches, et le synopsis ne plaisant pas assez.

En 1880, quelques mois avant sa mort, Flaubert réussira à publier cette féerie avec des ajouts d'illustrations, dans une revue, « *La Vie moderne* ».

En septembre 1864, c'est la rédaction de sa seconde « *Éducation sentimentale* » que Flaubert reprend.

Ce roman « moderne », satire de la société parisienne bourgeoise du XIX^{ème} siècle, des aspirations déçues et des ambitions douchées, tant sur le plan amoureux que de la réussite sociale, est un de ses chefs-d'œuvres.

A travers son héros, Frédéric, ce sont tous les espoirs d'une génération provinciale qui disparaissent devant les désillusions de la vie.

C'est une sorte d'Eugène de Rastignac, mais à l'envers, un ambitieux procrastinateur, échouant ainsi en tout ce qu'il fait.

Encore une fois, Gustave Flaubert effectue de nombreux travaux préliminaires, tant sur le plan historique (sur les événements de la révolution de 1848), que sur le plan politique (avec les nouvelles idées concernant le socialisme).

Il visite Sens, lieu où il fait grandir son héros Frédéric avant sa « montée » vers Paris. Il étudie la faïence, ses méthodes de fabrication, car il fera de M. Arnoux un patron d'une faïencerie suite à sa reconversion de critique d'art.

Il ira même à l'hôpital Sainte-Eugénie observer les enfants malades du croup (la laryngite), comme le sera le fils de Madame Arnoux.

« *C'est abominable et j'en sors navré. Mais l'Art avant tout !* » (195) écrira-t-il ensuite.

Avec sa lenteur devenue légendaire, sacrifiant à la vitesse d'écriture la quantité de travaux de recherches et de qualité de style, il achève cette deuxième « *Education sentimentale* » en mai 1869. La rédaction de ce roman aura été particulièrement pénible pour Flaubert sur ce roman : « *Ah ! je les aurai connues, les Affres du style* » (196) écrira-t-il à sa camarade littéraire, George Sand.

Édité par Michel Lévy, il est à nouveau mal reçu par la critique, laquelle reproche essentiellement à l'auteur son pessimisme, son matérialisme.

Rares sont ceux qui le défendent, dont son ami Edmond de Goncourt, George Sand mais aussi Victor Hugo qui lui décoche ce compliment qui a pu faire rougir Gustave Flaubert : « *Je suis solitaire et j'aime vos livres. Je vous remercie de me les envoyer. Ils sont profonds et puissants. Ceux qui peignent la vie actuelle ont un arrière-goût doux et amer. Votre dernier livre me charme et m'attriste. Je le relirai comme je le relis, en ouvrant au hasard, ça et là. Il n'y a que les écrivains penseurs qui résistent à cette façon de lire. Vous êtes de cette forte race. Vous avez la pénétration comme Balzac, et le style de plus. Quand vous verrai-je ? Je vous serre la main* ». (197)

L'Histoire vient parfois interférer avec la vie des hommes, entre l'épisode sanglant de la Commune et la guerre de 1870-1871, l'activité d'écrivain de Flaubert est ralentie.

Après la guerre, en janvier 1872, il fait publier, préfacé par lui, les « *Dernières chansons, poésies posthumes* » de Louis Bouilhet.

Toujours en ce mois de janvier où décidément le souvenir de son ami se fait plus vif, il écrit sa « *lettre à la Municipalité de Rouen* » où il demande l'érection d'un monument à la mémoire de son ami rouennais.

Le monument sera finalement inauguré le 24 août 1882, soit plus de deux ans après la mort de Flaubert...

Les années suivantes, Gustave Flaubert se réessaye au théâtre, un art où il a toujours espéré percer, engranger les succès, mais qui sera la grande déception de sa carrière d'auteur.

En 1873, avec toujours ce sens constant de la fidélité à son grand ami défunt, il achève et remet

au point la pièce de Louis Bouilhet, intitulée « *Le sexe faible* », comédie en cinq actes : il ne parviendra pas à la faire jouer.

En mars 1874, c'est la représentation du « *Candidat* », achevé en novembre 1873. Malheureusement, les espoirs de Flaubert sont douchés : c'est un échec, la pièce est représentée au théâtre du Vaudeville du 11 au 14 mars, et se trouve retirée à la fin de la quatrième représentation...

Probablement dégoûté par ses insuccès sur les planches, Gustave Flaubert regagne son ermitage de Croisset et revient à des amours plus anciennes.

Ouvrage achevé courant 1872, il s'attelle à faire publier la « *Tentation de Saint Antoine* », l'une de ses œuvres, comme son « *Éducation Sentimentale* », qui compte tant à ses yeux.

C'est chose faite, le 31 mars 1874, soit quelques jours à peine après son désespoir au Vaudeville !

Georges Charpentier devient à ce moment le nouvel éditeur de Flaubert, suite aux brouilles répétées avec Michel Lévy.

Cette œuvre, sorte de poésie fantastique sur le célèbre saint anachorète égyptien, dans un dialogue incessant entre Satan, qui veut le tenter, et toute la résistante sagesse de cet homme.

« *La Tentation de Saint Antoine* » de Gustave Flaubert est à l'image du tableau de Pierre Brueghel le jeune, celui qu'il admira tant au palais Balbi de Gênes : riche en couleurs, le roman se laisse aller en lyrisme mythologique, métaphorique et théologique.

Le tout dans un feu d'artifice d'écriture qui en rend la lecture assez ardue. Malgré tout, le livre trouve son public et Flaubert de son vivant pourra en compter quatre tirages.

Les trois années qui suivent, voient la naissance des « *Trois Contes* », une des perles littéraires de Gustave Flaubert, trop méconnue de nos jours.

Avec « *Un cœur simple* », « *Saint Julien l'Hospitalier* » et enfin « *Hérodias* », c'est entre 1875 et 1877 qu'il élabore ces trois nouvelles, une synthèse de la pensée et de l'art flaubertien.

« *Un cœur simple* », c'est l'histoire d'une servante, Félicité, dont la pureté toute simple de cœur lui fait traverser les tourbillons douloureux de l'existence, jusqu'à adorer comme l'Esprit Saint son perroquet Loulou, dont la description dans la nouvelle est une des scènes d'anthologie – pour coller au plus près, Flaubert avait demandé un prêt au muséum d'Histoire naturelle de Rouen, et avait placé le perroquet empaillé dans son bureau, à Croisset !

Toujours ce souci de la précision, cette méticulosité extrême, ce besoin de se sentir vivre avec ses personnages principaux.

Avec « *Saint Julien l'Hospitalier* », il en adapte la Légende, transcrivant à merveille son côté fabuleux, réussissant talentueusement à en donner les différentes scènes, dans une tension toujours bien dosée.

Enfin, avec « *Hérodias* », Flaubert renoue avec son affection des thèmes historiques, avec ici l'histoire biblique de la mort de Saint Jean-Baptiste, « le plus grand parmi ceux qui sont nés de la femme » de la bouche même du Christ selon les écrits de l'Évangile selon Saint Matthieu. C'est dans cette nouvelle que l'on voit Saint Jean-Baptiste emprisonné dans la citadelle de Machaerous entre les mains du puissant Tétrarque Hérode, lui-même enchaîné dans sa promesse avec la belle et maléfique Hérodias.

Ces « *Trois Contes* » peuvent être vus comme une synthèse flaubertienne, car ils contiennent

l'essence de sa vision de l'homme et révèle son art avec toute sa virtuosité.

Et comment ne pas faire le parallèle entre le récit contemporain, réaliste et normand d'un « *Cœur simple* » et « *Madame Bovary* », entre le fabuleux et le fantastique religieux de « *Saint Julien l'Hospitalier* » et « *La Tentation de Saint Antoine* », enfin, entre la description rigoureuse, mécanique, quasi dramatique d'« *Hérodias* » et l'histoire tragique du mercenaire Mathô et de la belle Salammbô, dont les destinées sont emportées par les ressorts puissants du prestige de Carthage et de son Zaïmph.

Durant les dernières années de sa vie, Gustave Flaubert s'attelle à ce qu'il désire comme une immense encyclopédie de la bêtise humaine, à travers les aventures de deux amis « *ses deux cloportes* », qui souhaitent expérimenter tous les champs de la pensée humaine en vogue au XIX^{ème} siècle, et qui échouent inmanquablement, par impréparation, par manque de persévérance et par sottise. Ils finissent par regagner leur état premier, celui de copistes.

Ce sera Bouvard et Pécuchet, des noms de nos deux larrons.

Encore une fois, les travaux de recherches de Flaubert sont gigantesques.

Ce sont des dizaines d'ouvrages qui sont engloutis, lus dans le calme digne d'un ermitage de la bibliothèque de son cher Croiset.

Les travaux débutent en 1878, Gustave Flaubert mourra le 8 mai 1880, laissant un ouvrage déjà bien avancé mais incomplet.

Des plans de la suite du roman nous laissent voir les principales lignes qu'il souhaitait donner à sa fin et à sa chute : le retour des deux cloportes à leur état premier, le seul qui soit à même de leur procurer un quelconque bonheur dans ce monde, vallée de difficultés.

De son ami et disciple Guy de Maupassant, dans « *L'Écho de Paris* », le 24 novembre 1890, nous rapportons cet hommage posthume qui révèle bien son amour de la prose et sa vocation d'écrivain.

« Gustave Flaubert fut dominé durant son existence entière par une passion unique et deux amours : cette passion fut celle de la Prose française ; un de ses amours pour sa mère, l'autre pour les livres. Son être entier, depuis le jour où il pensa en homme jusqu'à celui où je le vis étendu, le cou gonflé, tué par l'effort effroyable de son cerveau, fut la proie de la Littérature, ou, pour être plus exact, de la Prose. Ses nuits étaient hantées par des rythmes de phrases. »
(198)

6.3 - Sa correspondance

S'attaquer au chapitre de la correspondance flaubertienne est ambitieux, et à plus d'un titre.

Déjà, le volume est colossal. Bien entendu, les enjeux sont divers, et les interlocuteurs multiples.

Il y a là un tel mélange d'intérêt ménager ou familial, des lettres de recommandation, de travail, d'impressions de voyages, d'amour, d'amitié, bref, une foison de motifs qu'il est impossible d'en parler qualitativement en si peu de mots.

Le but sera ici d'étudier l'essentiel, de revenir sur les grands moments épistolaires de Flaubert, afin d'en découvrir quelques facettes.

Gustave Flaubert commence, dès l'enfance et sa jeune adolescence, à écrire des lettres variées, d'une qualité littéraire plutôt fournie eût égard à son âge. Déjà, les grands mécanismes de sa pensée sont en place. On y sent l'ambition et la volonté inébranlable d'écrire. La plupart de ces lettres sont alors écrites à son ami de prime jeunesse, Ernest Chevalier. Pour preuve de ce caractère, en voici quelques fragments.

« Si jamais je prends une part active au monde, ce sera comme penseur et comme démoralisateur. Je ne ferai que dire la vérité, mais elle sera horrible, cruelle et nue. » (199)

A vingt ans, il fait preuve d'une étonnante et ambitieuse maturité d'esprit, ce qui ne l'empêchera pas de profiter de la vie, comme on l'entend : *« car la science est encore la moins ennuyeuse des bêtises ; j'aime mieux un livre que le billard, mieux une bibliothèque qu'un café : c'est une gourmandise qui, si elle rend puant, ne fait jamais vomir. » (200)*

En 1845, soit un an environ après sa crise convulsive inaugurale, au retour de Trouville, il conseille et motive ses proches à partager sa passion littéraire et à écrire pour oublier le fardeau des jours sur les épaules des hommes.

« Travaille, travaille, écris, écris tant que tu pourras, tant que ta muse t'emportera. C'est là le meilleur coursier, le meilleur carrosse pour se voiturier dans la vie. La lassitude de l'existence ne nous pèse pas aux épaules quand nous composons. » (201)

L'une des grandes relations épistolaires de Gustave Flaubert, c'est celle qu'il entretient avec sa Muse, Louise Colet.

Certaines sont franchement dans le registre amoureux, d'autres sont uniquement portées sur l'art et la littérature, la plupart prennent des deux, comme l'on peut s'attendre avec une Muse d'ailleurs.

Certaines lettres portant sur son roman *« Madame Bovary »* sont restées fameuses. Avec elle aussi cependant, l'art reste au premier plan pour Flaubert : *« pour moi, je ne sais pas comment font pour vivre les gens qui ne sont pas du matin au soir dans un état esthétique. » (202)*

L'amoureux de la Belle n'oublie pas pour autant son amour du style, du Beau et de l'Art.

« Toute la journée, je suis un peu malade et toujours irrité, et puis j'écris maintenant et j'en ai si peu l'habitude que ça me met dans un état d'aigreur permanent et je suis toujours dégoûté de ce que je fais. L'idée me gêne, la forme me résiste. À mesure que j'étudie le style, je m'aperçois combien je le connais peu et j'en ai parfois des découragements si intimes que je suis tenté de laisser tout là et de me mettre à faire des choses plus aisées. Oh l'Art ! l'Art ! quel gouffre ! et que nous sommes petits pour y descendre, moi surtout !

Tu me trouves, au fond de ton âme, un être assez mauvais, doué d'un orgueil démesuré. Oh ! pauvre amie, si tu pouvais assister à ce qui se passe en moi, tu aurais pitié de moi, à voir les humiliations que me font subir les adjectifs et les outrages dont m'accablent les que relatifs. » (203)

« Un style qui serait beau, que quelqu'un fera à quelque jour, dans dix ans ou dans dix siècles, et qui serait rythmé comme le vers, précis comme le langage des sciences, et avec des ondulations, des ronflements de violoncelle, des aigrettes de feu ; un style qui vous entrerait dans l'idée comme un coup de stylet, et où votre pensée enfin voguerait sur des surfaces lisses, comme lorsqu'on file dans un canot avec bon vent arrière. » (204)

Comme toujours, même à sa Muse, Gustave Flaubert se fait fort de stimuler la verve littéraire :

« On n'arrive au style qu'avec un labeur atroce, avec une opiniâtreté fanatique et dévouée. » (205)

Mais certaines de ses missives ont dû susciter des irritations à la Muse, par ailleurs personnage plutôt féministe pour l'époque, et où l'on voit le caractère plutôt misogyne de l'écrivain - pour sa défense, plutôt adapté pour son époque - : *« ce que je leur reproche surtout, c'est leur besoin de poétisation. Un homme aimera sa lingère et il saura qu'elle est bête, qu'il n'en jouira pas moins. Mais une femme aime un goujat, c'est un génie méconnu, une âme d'élite, etc., si bien que, par cette disposition naturelle à loucher, elles ne voient pas le vrai quand il se rencontre, ni la beauté où elle se trouve. Cette infériorité (qui est, au point de vue de l'amour en soi, une supériorité) est la cause des déceptions dont elles se plaignent tant ! Demander des oranges aux pommiers leur est une maladie commune. » (204)*

1852, ou l'année où Flaubert commence à s'attaquer à « Madame Bovary »...

Un autre grand correspondant de Flaubert et ami fidèle, c'est Louis Bouilhet. La plupart de leurs lettres traitent de poésie, de romans, de théâtre, bref, de littérature. Mais les deux hommes qui ont créé le fameux personnage du Garçon le restent toujours un peu et l'une des missives restées mythiques, c'est celle que Flaubert écrit à propos de la belle courtisane Kuchuk-Hanem, officiant à Louxor, en Haute-Egypte, visitée lors de son voyage avec Du Camp en Orient.

« C'est une impériale bougresse, tétonneuse, viandée, avec des narines fendues, des yeux démesurées, des genoux magnifiques, et qui avait, en dansant, de crânes plis de chair sur son ventre ». (65)

La suite de l'entrevue, moins poétique, ne trouvera pas sa place dans ce récit.

La troisième relation épistolaire de l'âge adulte que nous sommes obligés de citer, c'est celle d'avec George Sand.

Bien qu'en profond désaccord sur certains sujets, dont la politique - George Sand est de tendance socialiste tandis que Gustave Flaubert honnit cette nouveauté et reste un libéral forcené, prône un gouvernement de mandarins, procédant de l'élite et pour l'élite avant tout - ils seront de grands amis et s'accompagneront pendant de nombreuses années, par de nombreuses visites réciproques et par une riche correspondance épistolaire.

La sélection est difficile mais certains textes peuvent éclairer sur la pensée flaubertienne, qui n'est pas en reste sur ce point. Certains échanges ont dû être très houleux !

« Nous sommes ballottés entre la société de Saint Vincent de Paul et l'Internationale. Mais cette dernière fait trop de bêtises pour avoir la vie si longue. » (206)

« Je crois que la foule, le troupeau sera toujours haïssable. Il n'y a d'important qu'un petit

groupe d'esprits, toujours les mêmes, et qui se repassent le flambeau. Tant qu'on ne s'inclinera pas devant les mandarins, tant que l'Académie des sciences ne sera pas le remplaçant du Pape, la politique tout entière et la société, jusque quand ses racines, ne sera qu'un ramassis de blagues écœurantes. Nous pataugeons dans l'arrière-faix de la révolution, qui a été un four, quoi qu'on en dise. Et cela parce qu'elle procédait du Moyen-Âge et du christianisme. L'idée d'égalité (qui est toute la démocratie moderne) est une idée essentiellement chrétienne et qui s'oppose à celle de justice. Regardez comme la grâce, maintenant, prédomine. Le sentiment est tout, le droit rien. » (207)

« Il faut respecter la masse, si inepte qu'elle soit, parce qu'elle contient les germes d'une fécondité incalculable. Donnez-lui la liberté, mais non le pouvoir. » (208)

« Nous ne souffrons que d'une chose : la Bêtise. Mais elle est formidable et universelle. Quand on parle de l'abrutissement de la plèbe, on dit une chose injuste, incomplète. Conclusion : il faut éclairer les classes éclairées. Commencez par la tête, c'est ce qui est le plus malade, les reste suivra. » (209)

Malgré de nombreuses incompréhensions, les deux écrivains vont réussir à partager une longue et belle amitié, en dépassant leurs nombreuses différences, liés qu'ils sont par leur amour de la littérature et de l'Art.

Gustave Flaubert se rendra souvent chez la dame de Nohant à la fin de sa vie, et gardera de chacune de ses visites un souvenir ému.

Les autres relations épistolaires principales de Flaubert, pour les lister simplement : Achille Flaubert, mais elle reste assez maigre et concerne essentiellement les affaires familiales.

Sa mère, sa sœur Caroline, puis sa nièce du même prénom, pour ce qui est aussi de la famille.

Concernant la littérature, Maxime Du Camp surtout, Alfred Le Poittevin, les Goncourt mais aussi Ernest Feydeau, la princesse Mathilde, Marie-Sophie Leroyer de Chantepie, à Edma Roger des Genettes.

Sur la fin, bien sûr, le disciple, Guy de Maupassant.

Pour ce qui est des surnoms, que Gustave Flaubert affectionne beaucoup, il y a des célébrités :

La Muse, Louise Colet, forcément. *Monseigneur*, l'ami Louis Bouilhet, *les bichons* pour les frères Goncourt, *la Sylphide* pour Edma Roger des Genettes, *le Moscove* en la personne d'Ivan Tourguéniev, *le Grand Crocodile* pour Victor Hugo.

Quant à lui, selon les interlocuteurs, il prend des pseudonymes variés ! *Cruchard*, *Saint Polycarpe*, *Caraphon*, *Troubadour*, *le Grand Vicaire*, *la Perle des oncles* etc.

Dans la correspondance de Gustave Flaubert, l'influence médicale se fait aussi parfois sentir dans le choix du vocabulaire.

« Que de fois j'ai senti à mes meilleurs moments le froid du scalpel qui m'entraîne dans la chair ! » (1)

« C'est une œuvre surtout de critique, ou plutôt d'anatomie. Le lecteur ne s'apercevra pas (je l'espère) de tout le travail psychologique caché sous la Forme, mais il en ressentira l'effet. » (77)

« J'ai enterré avant-hier ma conscience littéraire, mon jugement, ma boussole, sans compter le reste. (...) J'ai le sentiment d'une amputation considérable. Une grande partie de moi-même a disparu » (92)

Pour résumer ce travail quelque peu fastidieux, la correspondance de Flaubert est immense, souvent instructive, parfois quelque peu rébarbative.

Elle est liée au cours des choses de la vie, parfois éclairante et même fort belle à beaucoup d'endroits et avec nombre de ses correspondants épistolaires.

Elle permet de mieux appréhender l'homme derrière l'écrivain que fut Flaubert, un homme de goût mais rustique dans ses manières, facétieux mais souvent triste voire désespéré de l'homme, capable de sentences de hautes volées et de paroles bien plus grivoises.

Ainsi, nous nous permettons de critiquer la phrase de Marcel Proust : « *Ce qui étonne seulement chez un tel maître, c'est la médiocrité de sa correspondance.* »(210)

L'on peut discuter de l'autorité de l'écrivain pour juger de cette correspondance.

Car l'on n'écrit pas des lettres comme on écrit un roman, ni un fait précis comme une poésie. Le plus important est de retrouver l'homme de tous les jours derrière le vernis de ses parutions littéraires, et en cela, la correspondance de Gustave Flaubert est digne de l'homme et des grands.

7 - La médecine dans l'œuvre de Gustave Flaubert : description et mise en relief

Si « *Madame Bovary* » a immortalisé Gustave Flaubert comme l'un des écrivains s'étant intéressé de près aux médecins, à travers notamment le personnage de l'officier de santé Charles Bovary, c'est bien dans « *Bouvard et Pécuchet* » qu'il s'attaque à la médecine comme science.

Ces deux romans sont les deux principaux ouvrages où Flaubert parle de la médecine et de ses exécutants.

Pour l'un et pour l'autre, il a effectué nombre de travaux préliminaires, lu une multitude d'ouvrages médicaux.

Mais ces deux romans sont loin d'être les seuls. La médecine est clairement un sujet présent à l'esprit de Flaubert, qui l'intéresse et le fascine, bien qu'il s'en moque fréquemment.

Rappelons-nous ses mots : « *C'est une chose étrange comme je suis attiré par les études médicales (le vent est à cela dans les esprits). J'ai envie de disséquer. Si j'étais plus jeune de dix ans, je m'y mettrais. Il y a à Rouen un homme très fort, le médecin en chef d'un hôpital de fous, qui fait pour des intimes un petit cours très curieux sur l'hystérie, la nymphomanie, etc. Je n'ai pas le temps d'y aller et voilà longtemps que je médite un roman sur la folie, ou plutôt sur la manière dont on devient fou ! J'enrage d'être si long à écrire, d'être pris dans toutes sortes de lectures ou de ratures. La vie est courte et l'Art long !* » (152)

Pour « *Bouvard et Pécuchet* », quelques lettres témoignent de cette soif insatiable d'érudition et de précision.

Celles-ci rendent compte de l'ambitieux programme de l'écrivain : « *je lis toujours des bouquins médicaux, et mes bonhommes se précisent. Pendant trois ou quatre mois encore je ne vais pas sortir de la médecine. Mais j'aurais besoin (comme pour toutes les autres sciences) d'une foule de renseignements que je ne puis avoir ici (à Croisset). Il faudra donc cet hiver, et probablement l'autre, que je sois à Paris pendant assez longtemps.* » (211)

Mais dès « *Madame Bovary* », l'écrivain avait étudié avec rigueur l'opération du pied-bot d'Hippolyte à l'aide du « *Traité pratique du pied-bot* » de Vincent Duval (1839), et l'empoisonnement à l'arsenic d'Emma Bovary puis de son agonie avec le « *Traité de médecine légale* » de Mateo Orfila ou avec l'article « *Arsenic* » du dictionnaire de médecine.

D'autres œuvres flaubertiennes témoignent encore de ce souci de la précision, cette netteté chirurgicale faisant dire au critique Sainte-Beuve : « *Fils et frère de médecins distingués, M. Gustave Flaubert tient la plume comme d'autres le scalpel. Anatomistes et physiologistes, je vous retrouve partout.* » (80)

Ainsi, dans « *Salammbô* », Gustave Flaubert lit le « *Traité complet de l'hystérie* » de Landouzy de 1846, afin de décrire les malaises de l'héroïne.

Pour la scène de Défilé de la Hache décrivant les mercenaires mourant de faim, c'est sur la thèse du Dr Savigny, médecin à bord de La Méduse qu'il se penche.

« *Madame Bovary* », « *Bouvard et Pécuchet* », « *Salammbô* », c'est l'énumération des œuvres majeures de l'écrivain concernant la médecine.

Mais des œuvres plus courtes, aux qualités littéraires tout autant abouties, sont également le témoin de ce souci médical dans le reflet des souffrances humaines.

« *La Tentation de Saint Antoine* » a nécessité des lectures sur l'hallucination dont un de ses carnets porte la trace (carnet 16 bis).

Dans « *Un Cœur simple* » de « *Trois Contes* », c'est la pneumonie de la bonne Félicité pour laquelle il fait des recherches, trace des annotations.

Bref, Gustave Flaubert n'hésite pas à puiser dans les bibliothèques de ses proches voire dans celles des universités parisiennes pour se forger une culture médicale suffisante pour décrire comme il le souhaite les maux de ses personnages, conformément à son vœu : « *Il faudrait tout connaître pour écrire. Tant que nous sommes, écrivassiers, nous avons une ignorance monstrueuse, et pourtant comme tout cela fournirait des idées, des comparaisons ! [...] Les livres d'où ont découlé les littératures entières, comme Homère, Rabelais, sont des encyclopédies de leur époque. Ils savaient tout, ces bonnes gens-là ; et nous, nous ne savons rien.* » (212)

Contrairement au travail de thèse du Dr Lair, nous souhaitons montrer que la vision de la médecine dans l'œuvre de Gustave Flaubert est plus « *que celle d'un dilettantisme médical, très en vogue au XIX^{ème} siècle* » (213) en allant rechercher quelles en sont les marques dans son œuvre littéraire.

7.1 - Le personnage du médecin

Comme nous avons pu l'écrire précédemment, l'écrivain Gustave Flaubert est tout imprégné de la chose médicale et du personnage du médecin.

Il l'est par son lieu de vie jusqu'à l'âge adulte, par son père, par son frère et par certains de ses amis, dont l'un des plus proches, Louis Bouilhet, fut interne des hôpitaux avant de se consacrer pleinement à la littérature.

Compte tenu de la précision de ses écrits et de sa documentation presque exhaustive, on peut considérer que l'œuvre de Gustave Flaubert est le reflet de la médecine et du médecin au XIX^{ème} siècle.

Le personnage du médecin dans l'œuvre de Gustave Flaubert reste dans une version assez conforme à celle que l'on imagine de la profession à l'époque, Flaubert utilisera cette vision du médecin et souvent avec ironie, en se moquant de cette profession qu'il connaît si bien.

Il s'agit dans son œuvre exclusivement de personnes de sexe masculin, traduisant l'exclusion féminine de la profession médicale au XIX^{ème} siècle, plutôt d'un niveau socio-professionnel élevé - moindre dans le cas des officiers de santé - comme Charles Bovary, dans « *Madame Bovary* ».

Le médecin est généralement représenté comme un notable dans le territoire où il exerce, avec une vision de l'homme et de l'humanité plutôt matérialiste concordant bien avec ce XIX^{ème} siècle industriel et sous la domination de la bourgeoisie triomphante.

« Tout autour du chœur il y avait les conviés, le maire, son conseil municipal, des amis, le notaire, un médecin, et les chantres en surplis blanc. Tout cela avait des gants blancs, un air serein, chacun tirait de sa bourse une pièce de cinq francs, dont le son argentin tombant sur le plateau interrompait la monotonie des chants d'église. » (214)

« Ils contemplaient cet ensemble, quand un homme à chevelure grisonnante et vêtu d'un paletot noir, longea le sentier, en raclant avec sa canne tous les barreaux de la claire-voie. La vieille servante leur apprit que c'était M. Vaucorbeil, un docteur fameux dans l'arrondissement. » (215)

Il est bien montré l'intérêt pour l'argent chez le médecin, celui-ci étant directement et pleinement rétribué par ses patients à cette époque où la sécurité sociale n'existe pas.

« Son père, M. Charles-Denis-Bartholomé Bovary, ancien aide-chirurgien-major, compromis, vers 1812, dans des affaires de conscription, et forcé, vers cette époque, de quitter le service, avait alors profité de ses avantages personnels pour saisir au passage une dot de soixante mille francs, qui s'offrait en la fille d'un marchand bonnetier, devenue amoureuse de sa tournure. » (216)

Souvent il est montré comme une personne sûre de son fait et de son savoir, avec peu de remise en question, surtout s'il s'agit de prendre en compte l'avis d'un profane.

« Ah bah ! interrompit Canivet, vous me paraissez au contraire, porté à l'apoplexie. Et, d'ailleurs, cela ne m'étonne pas ; car, vous autres, messieurs les pharmaciens, vous êtes continuellement fourrés dans votre cuisine, ce qui doit finir par altérer votre tempérament. Regardez-moi, plutôt : tous les jours, je me lève à quatre heures, je fais ma barbe à l'eau froide (je n'ai jamais froid), et je ne porte pas de flanelle, je n'attrape aucun rhume, le coffre est bon ! Je vis tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, en philosophe, au hasard de la fourchette. C'est

pourquoi je ne suis point délicat comme vous, et il m'est aussi parfaitement égal de découper un chrétien que la première volaille venue. Après ça, direz-vous, l'habitude..., l'habitude !... » (216)

Gustave Flaubert, même dans sa jeunesse, se moque volontiers de la profession qu'exercent son père et son frère aîné.

Dans « *Novembre* », ironique, il dresse un portrait peu flatteur de l'humanité de la profession médicale :

« Quand il fallut choisir un état, il hésita entre mille répugnances. Pour se mettre philanthrope, il n'était pas assez malin, et son bon naturel l'écartait de la médecine » (217)

Néanmoins, malgré ses différents travers, le médecin reste un personnage incontournable, que ce soit dans un village ou dans une ville, et il reste souvent apprécié par ses patients et la population environnante, surtout s'il sait se montrer humble et d'une bonne moralité, comme il le décrit si bien à propos de Charles dans « *Madame Bovary* ».

« Il se portait bien, il avait bonne mine ; sa réputation était établie tout à fait. Les campagnards le chérissaient parce qu'il n'était pas fier. Il caressait les enfants, n'entrait jamais au cabaret, et, d'ailleurs, inspirait de la confiance par sa moralité. Il réussissait particulièrement dans les catarrhes et maladies de poitrine. Craignant beaucoup de tuer son monde, Charles, en effet, n'ordonnait guère que des potions calmantes, de temps à autre de l'émétique, un bain de pieds ou des sangsues. Ce n'est pas que la chirurgie lui fît peur ; il vous saignait les gens largement, comme des chevaux, et il avait pour l'extraction des dents une poigne de fer. » (216)

Mais la description du médecin qui reste la plus fameuse dans l'œuvre flaubertienne, c'est sans conteste celle qu'il fait de l'arrivée du Dr Larivière auprès d'Emma agonisante, dans « *Madame Bovary* ».

Cette description, magnifiquement bien construite et très riche d'adjectifs concernant ce médecin brillant et respecté, en devient émouvante quand l'on devine, assez aisément il faut le dire, que c'est de son père, le Dr Achille-Cléophas Flaubert, dont parle Gustave.

Cette belle et exhaustive description sent l'hommage posthume de ce père aimé et respecté, et c'est sûrement une grande déclaration d'affection filiale et un bel hommage à la profession médicale qui est faite ici.

« Ainsi, sans écouter le pharmacien, qui hasardait encore cette hypothèse : « c'est peut-être un paroxysme salutaire, Canivet allait administrer de la thériaque lorsqu'on entendit le claquement d'un fouet ; toutes les vitres frémirent, et, une berline de poste qu'enlevaient à pleins poitrails trois chevaux crottés jusqu'aux oreilles débusqua d'un bond au coin des halles. C'était le docteur Larivière.

L'apparition d'un dieu n'eût pas causé plus d'émotions. Bovary leva les mains, Canivet s'arrêta court et Homais retira son bonnet grec bien avant que le docteur fût entré. Il appartenait à la grande école chirurgicale sortit du tablier de Bichat, à cette génération maintenant disparue, de praticiens philosophes, qui, chérissant leur art d'un amour fanatique, l'exerçaient avec exaltation et sagacité ! Tout tremblait dans son hôpital quand il se mettait en colère, et ses élèves le vénéraient si bien, qu'ils s'efforçaient, à peine établis, de l'imiter le plus possible ; de sorte que l'on retrouvait sur eux, par les villes alentours, sa longue douillette de mérinos et son large habit noir, dont les parements déboutonnés couvraient un peu ses mains charnues, de fort belles mains, et qui n'avaient jamais de gants, comme pour être plus promptes à plonger dans les misères. Dédaigneux des croix, des titres et des académies, hospitaliers, libéral, paternel avec les pauvres, et pratiquant la vertu sans y croire, il eût presque passé pour

un saint si la finesse de son esprit ne l'eût fait craindre comme un démon. Son regard, plus tranchant que ses bistouris, vous descendait droit dans l'âme et désarticulait tout mensonge à travers les allégations et les pudeurs. Et il allait ainsi, plein de cette majesté débonnaire que donne la conscience d'un grand talent, de la fortune, et quarante ans d'une existence laborieuse et irréprochable. » (216)

Gustave Flaubert se permet la précision de poser l'absence de gants chez le praticien respecté, le Dr Larivière.

A l'époque, l'hygiène et l'asepsie ne font pas encore autorité, rappelons-le !

Dans les « *Funérailles du Docteur Mathurin* », nouvelle de 1839, œuvre de jeunesse de Flaubert, on trouve déjà cette image du clinicien à l'œil perçant et intelligent.

Là encore, l'influence paternelle d'Achille-Cléophas se fait sentir : *« il connaissait la vie surtout, il savait à fond le cœur des hommes, et il n'y avait pas moyen d'échapper au critérium de son œil pénétrant et sagace ; quand il levait la tête, abaissait sa paupière, et vous regardait de côté en souriant, vous sentiez qu'une sonde magnétique entraînait dans votre âme et en fouillait tous les recoins. (...) à travers le vêtement il voyait la peau, la chair sous l'épiderme, la moelle sous l'os, et il exhumait de tout cela lambeaux sanglants, pourriture de cœur, et souvent, sur des corps sains, vous découvrait une terrible gangrène ».* (218)

De cette arrivée quasi divine du Dr Larivière auprès du chevet de sa malade et de la description quasi hagiographique qui en suit, il est aisé de pousser la comparaison entre la médecine des âmes et celle des corps, cette même comparaison que fait le bon curé d'Yonville, l'Abbé Bournisien quand il dit à Emma venu rechercher auprès de lui, l'homme de Dieu un quelconque secours qui ne viendra pas : *« Et M. Bovary, comment va-t-il ? Toujours fort occupé sans doute ? car nous sommes certainement, lui et moi, les deux personnes de la paroisse qui avons le plus à faire. Mais lui, il est le médecin des corps, ajouta-t-il avec un rire épais, et moi, je le suis des âmes ! ».* (216)

Léon, avec Rodolphe, l'un des deux amants d'Emma, fera lui aussi jour du caractère de « vocation » de l'état de médecin :

« Il se mit à vanter la vertu, le devoir et les immolations silencieuses, ayant lui-même un incroyable besoin de dévouement qu'il ne pouvait assouvir.

-J'aimerais beaucoup, dit-elle, à être une religieuse d'hôpital.

-Hélà ! répliqua-t-il, les hommes n'ont point de ces missions saintes, et je ne vois nulle part aucun métier..., à moins peut-être que celui de médecin... » (216)

Enfin, dans un tout autre registre, nous avons Homais, l'insupportable pharmacien dans « *Madame Bovary* » qui donne de l'importance à la profession médicale – il n'oubliera pas la sienne, bien entendu ! Malheureusement, comme toujours avec Homais, cela tourne au ridicule... :

« Ah ! qu'un négociant qui a des relations considérables, qu'un jurisconsulte, un médecin, un pharmacien soient tellement absorbés, qu'ils en deviennent fantasques et bourrus même, je le comprends ; on en cite des traits dans les histoires ! Mais, au moins, c'est qu'ils pensent à quelque chose. Moi, par exemple, combien de fois m'est-il arrivé de chercher ma plume sur mon bureau pour écrire une étiquette, et de trouver, en définitive, que je l'avais placée à mon oreille ! » (216)

7.2 - Théories médicales

Très au fait de la question médicale par sa famille et ses relations amicales, Gustave Flaubert dispose déjà d'un bon bagage intellectuel concernant la médecine et ses savoirs, même s'il n'a jamais effectué d'études médicales à proprement parler.

Ajoutant à cela, les travaux gigantesques d'élaboration qu'il menait lors que chacun de ses récits littéraires, sa volonté de coller toujours au plus près de la vérité, travaux il est vrai largement facilités par l'accès qu'il avait des bibliothèques médicales de ses relations, on peut voir que l'écrivain Gustave Flaubert fait beaucoup de références à la médecine dans ses ouvrages mais surtout qu'il la connaît assez bien.

Dans « *Bouvard et Pécuchet* », cette gigantesque fresque voulue comme une satire des savoirs du XIX^{ème} siècle, c'est à travers les deux hommes que Flaubert se moque à la fois des théories loufoques ou pseudosciences de l'époque, mais aussi du caractère fier et borné des médecins de l'époque, aux connaissances disparates et à l'efficacité discutable.

« Ils rêvaient sur l'arché de Van Helmont, le vitalisme, le Brownisme, l'organiscime, demandaient au Docteur d'où vient le germe de la scrofule, vers quel endroit se porte le miasme contagieux, et le moyen dans tous les cas morbides de distinguer la cause des effets.

-« La cause et l'effet s'embrouillent », répondait Vaucorbeil.

Son manque de logique les dégoûta ; et ils visitèrent les malades tout seuls, pénétrant dans les maisons, sous prétexte de philanthropie. » (215)

Parmi les théories médicales en vogue en ce XIX^{ème} siècle, il y a la phrénologie. Celle-ci est l'étude du caractère d'un individu d'après la forme de son crâne, pseudo-science née au début du XIX^{ème} et qui est très en vogue à l'époque de Gustave Flaubert, notamment durant le règne de Louis-Philippe.

Flaubert évoque à plusieurs reprises la phrénologie, il y fait allusion à travers la tête phrénologique de Charles Bovary, qui accompagne le roman, de sa montée à sa chute.

« Il reçut pour sa fête une belle tête phrénologique, toute marquetée de chiffres jusqu'au thorax et peinte en bleu. C'était une attention du clerc. » (216)

« Elle fut stoïque, le lendemain, lorsque maître Hareng, l'huissier, avec deux témoins, se présenta chez elle pour faire le procès-verbal de la saisie. Ils commencèrent par le cabinet de Bovary et n'inscrivirent point la tête phrénologique, qui fut considérée comme instrument de sa profession ; mais ils comptèrent dans la cuisine les plats, les marmites, les chaises, les flambeaux, et, dans sa chambre à coucher, toutes les babioles de l'étagère. Ils examinèrent ses robes, le linge, le cabinet de toilette ; et son existence, jusque dans les recoins les plus intimes, fut, comme un cadavre que l'on autopsie, étalée tout du long aux regards de ces trois hommes. » (216)

Après la tête phrénologique de Charles Bovary, Gustave Flaubert fait à nouveau allusion à cette pseudo-science dans son roman *Bouvard et Pécuchet*, alors que les deux compères s'entichent de celle-ci.

« Mais avant d'instruire un enfant, il faudrait connaître ses aptitudes. On les devine par la phrénologie. Ils s'y plongèrent ; puis voulurent en vérifier les assertions sur leurs personnes.

Bouvard présentait la bosse de la bienveillance, de l'imagination, de la vénération et celle de l'énergie amoureuse : vulgo érotisme. On sentait sur les temporaux de Pécuchet la

philosophique et l'enthousiasme joints à l'esprit de ruse. Effectivement, tels étaient leurs caractères. » (215)

Après en avoir appris à fond les rudiments, les voilà qu'ils mettent à l'essai la phrénologie sur les habitants du canton !

« Les jours de marché, ils se faufilaient au milieu des paysans [...] et quand ils trouvaient un jeune garçon avec son père, ils demandaient à lui palper le crâne dans un but scientifique [...]. Un matin que Bouvard et Pécuchet y commençaient leur manœuvre, le curé tout à coup parut et, voyant ce qu'ils faisaient, accusa la phrénologie de pousser au matérialisme et au fatalisme. Le voleur, l'assassin, l'adultère, n'ont plus qu'à rejeter leurs crimes sur la faute de leurs bosses. Bouvard objecta que l'organe prédispose à l'action sans pourtant y contraindre. » (215)

A la recherche de cas toujours plus nombreux à étudier, les voilà qui se décident à s'établir chez le coiffeur afin de tâter des crânes et de mettre leurs recherches à l'épreuve ! Quel lieu pourrait être plus à propos en effet qu'un salon de coiffure !

Encore une fois, ils trouvent l'opposition du Dr Vaucorbeil.

« Le docteur, un après-midi vint s'y faire couper les cheveux. En s'asseyant dans le fauteuil, il aperçut reflétés par la glace, les deux phrénologues qui promenaient leurs doigts sur des caboches d'enfants.

- « Vous en êtes à ces bêtises-là ? » dit-il

- « Pourquoi, bêtises ? »

Vaucorbeil eut un sourire méprisant ; puis affirma qu'il n'y avait point dans le cerveau plusieurs organes. Ainsi, tel homme digère un aliment que ne digère pas l'autre. Faut-il supposer dans l'estomac autant d'estomacs qu'il s'y trouve de goûts ?

Cependant, un travail délasse d'un autre, un effort intellectuel ne tend pas à la fois, toutes facultés. Chacune a donc un siège distinct.

- « Les anatomistes ne l'ont pas rencontré » dit Vaucorbeil.

- « C'est qu'ils ont mal disséqué reprit Pécuchet. »

- « Comment ? »

- « Eh ! oui ! Ils coupent des tranches, sans égard à la connexion des parties », phrase d'un livre qu'il se rappelait. « Voilà une balourdise ! » s'écria le médecin. Le crâne ne se moule pas sur le cerveau, l'extérieur sur l'intérieur. Gall se trompe et je vous défie de légitimer sa doctrine, en prenant au hasard, trois personnes dans la boutique. »

La première était une paysanne, avec de gros yeux bleus. Pécuchet dit en l'observant : « elle a beaucoup de mémoire ».

Son mari attesta le fait, et s'offrit lui-même à l'exploration.

- « Oh ! vous, mon brave, on vous conduit difficilement. »

D'après les autres il n'y avait point dans le monde un pareil têt. La troisième épreuve se fit sur un gamin escorté de sa grand-mère.

Pécuchet déclara qu'il devait chérir la musique.

- « Je crois bien ! dit la bonne femme « montre à ces messieurs pour voir !

Il tira de sa blouse une guimbarde et se mit à souffler dedans. Un fracas s'éleva. C'était la porte, claquée violemment par le docteur qui s'en allait. » (215)

La popularité de ces pseudo-sciences au XIX^{ème} et les croyances populaires qui y donnent foi laissent un beau succès à Bouvard et à Pécuchet, jusqu'à gêner l'activité du perruquier en son salon de coiffure :

« Leur triomphe chez Ganot les avait rendus célèbres, et des gens venaient consulter, afin qu'on leur dise leurs chances de fortune.

Il en défila de toutes les espèces : crânes en boule, en poire, en pain de sucre, des carrés, d'élevés, de resserrés, d'aplatis, avec des mâchoires de bœuf, des figures d'oiseaux, des yeux de cochon ; mais tant de monde gênait le perruquier dans son travail. » (215)

Et l'on ne parle pas de l'ombrage fait à l'autorité médicale du malheureux Dr Vaucorbeil, concurrencé dans son influence de médecin et son gagne-pain de patientèle par les deux farfelus apprentis.

S'attaquant à la question chirurgicale, Flaubert fait initier Charles Bovary à la ténatomie, le faisant étudier à fond les moyens de venir à bout du pied bot du pauvre Hippolyte.

« Charles, sollicité par l'apothicaire et par elle, se laissa convaincre. Il fit venir de Rouen le volume du Docteur Duval, et, tous les soirs, se prenant la tête entre les mains, il s'enfonçait dans cette lecture.

Tandis qu'il étudiait les équins, les varus et les valgus, c'est-à-dire la stréphocatopodie, la stréphendopodie et la stréphexopodie (ou, pour parler mieux, les différentes déviations du pied, soit en bas, en dedans ou en dehors), avec la stréphyppopodie et la stréphanopodie (autrement dit torsion en dessous et redressement en haut), M. Homais, par toute sorte de raisonnement, exhortait le garçon d'auberge à se faire opérer. » (216)

Mais la fatalité poursuit le malheureux Charles Bovary, et la suite se révèle être le désastre que l'on sait, le pied opéré ayant été enfermé sans précaution dans une boîte métallique et laissé tel quel pendant plusieurs jours, avec force compressions.

Le résultat sera celui que l'on sait : la gangrène suivie de l'amputation du membre inférieur d'Hippolyte, et ce jusqu'à la cuisse par le Dr Canivet.

Le XIX^{ème} siècle est aussi celui de l'appétence pour les cas « extraordinaires ».

C'est ainsi que Bouvard et Pécuchet, pour se parfaire dans l'art médical qu'ils ont décidé d'aborder, vont acheter le « Dictionnaire des Sciences médicales » et y trouver un fourre-tout des plus divers avec des « *exemples d'accouchement, de longévité, d'obésité et de constipation extraordinaire. Que n'avait-il connu le fameux Canadien de Beaumont, les polyphages Tarare et Bijoux, la femme hydropique du département de l'Eure, le Piémontais qui allait à la garde-robe tous les vingt jours, Simorre de Mirepoix mort ossifié, et cet ancien maire d'Angoulême, dont le nez pesait trois livres !* » (215)

C'est aussi celui où l'anatomie humaine est déjà extrêmement bien connue mais où coexistent des ouvrages plus éculés.

Gustave Flaubert n'hésite pas à se moquer lourdement de ses deux cloportes dans leur apprentissage de la médecine, tel des Monsieur Jourdain en médecins malgré eux : *« tous les lieux communs sur les âges, les sexes et les tempéraments leurs semblèrent de la plus haute importance. Ils furent bien aises de savoir qu'il y a dans le tartre des dents trois espèces d'animalcules, que le siège du goût est sur la langue, et la sensation de la faim dans l'estomac. Pour en saisir les fonctions, ils regrettaient de n'avoir pas la faculté de ruminer, comme l'avaient eue Montègre, M. Gosse, et le frère de Bérard ; - et ils mâchaient avec lenteur, triturait, insalivaient, accompagnant de la pensée le bol alimentaire dans leurs entrailles, le*

suivaient même jusqu'à ses dernières conséquences plein d'un scrupule méthodique, d'une attention presque religieuse.

Afin de produire artificiellement des digestions, ils tassèrent de la viande dans une fiole, où était le suc d'un canard, et ils la portèrent et sous leurs aisselles durant quinze jours, sans autre résultat que d'infecter leurs personnes.

On les vit courir le long de la grande route, revêtus d'habits mouillés et à l'ardeur du soleil. C'était pour vérifier si la soif s'apaise par l'application de l'eau sur l'épiderme. Ils rentrèrent haletants, et tous les deux avec un rhume.

L'audition, la phonation, la vision furent expédiées lestement. Mais Bouvard s'étala sur la génération. » (215)

Le Darwinisme, bouleversement de paradigme est encore mal compris et accepté, même par la gent médicale ! Ainsi, quand Bouvard et Pécuchet se questionnent sur les origines de l'homme, ils en viennent à consulter l'autorité locale pour cette question, le Dr Vaucorbeil, certes maladroitement, mais sa réponse révèle un conservatisme de la pensée alors bien présente même chez les médecins.

- « Croyez-vous que le genre humain descende des poissons ?

- Quelle bêtise !

- Plutôt des singes, n'est-ce pas ?

- Directement, c'est impossible !

A qui se fier ? Car enfin le Docteur n'était pas un catholique ! » (215)

Mais Bouvard et Pécuchet ne se sont pas encore bien rendus compte des incohérences des théories, tellement nombreuses et diverses qu'elles en deviennent contradictoires.

Au fil de leurs lectures, « de Decker, du manuel d'hygiène de Morin, de la vie de Cornaro » (215), les deux hommes sont complètement déboussolés.

« Jusqu'alors, ils avaient cru à l'insalubrité des endroits humides. Pas du tout ! Casper les déclare moins mortels que les autres. On ne se baigne pas dans la mer sans avoir rafraîchi sa peau. Bégin veut qu'on s'y jette en pleine transpiration. Le vin pur après la soupe passe pour excellent à l'estomac. Lévy l'accuse d'altérer les dents. Enfin, le gilet de flanelle, cette sauvegarde, ce tuteur de la santé, ce palladium chéri de Bouvard et inhérent à Pécuchet, des auteurs le déconseillent aux hommes pléthoriques et sanguins ;

Qu'est-ce que l'hygiène ?

- « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà » affirme M. Lévy, et Becquerel ajoute que ce n'est pas une science. » (215)

On comprend que les deux hommes, aux caractères si crédules et à la sagesse tellement évanouie, ne sachent plus où donner de la tête !

Le XIX^{ème} siècle a beau être un siècle où la science et le rationalisme triomphent, à côté, et justement peut-être en raison de cet écrasement, se développe beaucoup de théories irrationnelles sur le magnétisme, les fluides, le spiritisme. Et ce, jusque dans des milieux très aisés, éduqués.

Il y a le rebouteux jusque dans la plus profonde campagne et le magnétiseur ou la liseuse de carte chez les plus grands bourgeois pour concurrencer la science et la médecine.

Dans ce siècle complexe, l'imagination la plus invraisemblable continuait à prospérer sur le terrain rendu aride des sciences "dures".

Encore une fois, le roman « *Bouvard et Pécuchet* » nous rend bien compte de ces différentes théories et méthodes de soins, dont la variété et le caractère bancal des pseudo-justifications scientifiques nous étonnent de nos jours.

Il s'agit ici du Mesmérisme, doctrine en vogue à la fin du XVIII^{ème} siècle en France, notamment dans les cercles aisés de la capitale, et selon laquelle un fluide magnétique permet de guérir les affections, notamment nerveuses.

Gustave Flaubert prend un malin plaisir à moquer le ridicule de ses « deux cloportes », jusqu'à la crainte de Pécuchet de libérer les « névroses » sexuelles de ses « patientes ».

« L'addigitation nasale ne réussit point avec les autres, et, pour amener le somnambulisme, ils projetèrent de construire un baquet mesmérien. Déjà même Pécuchet avait recueilli de la limaille et nettoyé une vingtaine de bouteilles, quand un scrupule l'arrêta. Parmi les malades, il viendrait des personnes du sexe. « Et que ferons-nous s'il leur prend des accès d'érotisme furieux ? ». » (215)

Enfin, autre ouvrage où Gustave Flaubert se moque de ses contemporains, c'est bien sûr son « *Dictionnaire des idées reçues* ».

Celui-ci, enrichi au fur et à mesure de sa vie, laisse une belle place à la médecine et à son champs sémantique.

Notons, pêle-mêle, quelques uns des clichés et des phrases toutes faites de son temps à propos des pathologies, des remèdes, des théories médicales et des médecins, rapporté dans ce « *Dictionnaire des idées reçues* ».

Certaines définitions restent encore assez à-propos de nos jours !

- *Alcoolisme : Cause de toutes les maladies.*
- *Cérumen : « Cire humaine » ; se garder de l'ôter parce qu'elle empêche les insectes de rentrer dans les oreilles.*
- *Choléra : Le melon donne le choléra. On s'en guérit en prenant beaucoup de thé avec du rhum.*
- *Cochon : L'intérieur de son corps étant « tout pareil » à celui de l'homme, on devrait s'en servir dans les hôpitaux pour étudier l'anatomie.*
- *Débauche : Cause de toutes les maladies des célibataires.*
- *Docteur : Toujours précédé de « bon » et dans la conversation familière, de « foutre » - « Ah ! foutre, Docteur ». Est un aigle lorsqu'il a votre confiance, n'est plus qu'un âne dès que vous êtes brouillés. Tous matérialistes. « C'est qu'on ne trouve pas la foi au bout d'un scalpel. »*
- *Estomac : Toutes les maladies viennent de l'estomac.*
- *Fièvre : Tout ce qui la donne : prunes, melon, soleil d'avril, etc. « C'est la force du sang ; »*
- *Hippocrate : On doit toujours le citer en latin parce qu'il écrivait en grec, excepté dans cette phrase : « Hippocrate dit oui, Galien dit non. »*

- *Hydrothérapie : Enlève toutes les maladies, et les procure.*
 - *Hygiène : Doit toujours être « bien entendue ». Elle préserve des maladies - quand elle n'en est pas la cause.*
 - *Hystérie : Idée qu'on s'en fait. La femme hystérique est le rêve des débauchés. La confondre avec la nymphomanie.*
 - *Maladies de nerfs : Toujours des grimaces.*
 - *Médecine : S'en moquer quand on se porte bien.*
 - *Mercure : Tue la maladie et le malade.*
 - *Saigner : Il faut se faire saigner au printemps.*
 - *Santé : Trop de santé, cause de maladies.*
 - *Tabac : Celui de la Régie ne vaut pas celui de contrebande. Le priser convient à l'homme de cabinet. Cause des maladies du cerveau et de la moelle épinière.*
 - *Vaccin : Ne fréquenter que les personnes vaccinées.*
 - *Vin : Sujet de discussion. Leurs caractères. « Le meilleur est le Bordeaux, puisque les médecins l'ordonnent ». « Plus il est mauvais, plus il est naturel. »*
- (124)

7.3 - Description du système de santé : l'officier de santé, le docteur en médecine, l'hôpital

Toujours en lien avec son milieu, Gustave Flaubert connaît parfaitement le parcours des étudiants en médecine, comme il en côtoie tous les jours, chez lui ou à proximité immédiate, le logement familial étant accolé à l'Hôtel-Dieu et donc à l'internat.

Les matières enseignées à l'étudiant en médecine lui sont donc familières. Et encore une fois, l'apport de son frère Achille ou de son ami Louis Bouilhet suffise si besoin à compléter les lacunes qu'il pourrait avoir.

C'est ainsi qu'au début de « *Madame Bovary* », nous avons un bon aperçu de ce qui attend le carabin au début de ses études, à travers le sentiment du jeune Charles Bovary : *« le programme des cours, qu'il lut sur l'affiche, lui fit un effet d'étourdissement : cours d'anatomie, cours de pathologie, cours de physiologie, cours de pharmacie, cours de chimie, et de botanique, et de clinique, et de thérapeutique, sans compter l'hygiène ni la matière médicale, tous noms dont il ignorait les étymologies et qui étaient comme autant de portes de sanctuaires plein d'augustes ténèbres. »* (216)

La vie de l'étudiant en médecine, partagé entre les cours à l'amphithéâtre, leur apprentissage et les passages à l'hôpital est très bien résumée par Flaubert dans la suite de sa description des débuts de Charles Bovary en médecine :

« pour lui épargner de la dépense, sa mère lui envoyait chaque semaine, par le messenger, un morceau de veau cuit au four, avec quoi il déjeunait le matin, quand il était rentré de l'hôpital, tout en battant la semelle contre le mur. Ensuite il fallait courir aux leçons, à l'amphithéâtre, à l'hospice, et revenir chez lui à travers toutes les rues. » (216)

D'un milieu rural, peu aisé, Charles Bovary n'ira pas jusqu'à la carrière de docteur en médecine, réservé aux plus brillants et aux plus fortunés d'entre les étudiants.

Il sera officier de santé, particularisme du XIX^{ème} siècle et étudié précédemment.

Le diplôme d'officier de santé en poche, après un premier échec néanmoins, Gustave Flaubert montre judicieusement le problème qui se pose à chaque médecin qui vient de finir ses études : où s'installer ?

« Où irait-il exercer son art ? A Tostes. Il n'y avait là qu'un vieux médecin. Depuis longtemps madame Bovary guettait sa mort, et le bonhomme n'avait point encore plié bagage, que Charles était installé en face, comme son successeur. » (216)

Après avoir vécu plusieurs années à Tostes avec sa première épouse puis après son remariage avec la jeune Emma, celui-ci se fait conseiller par son ancien maître de déménager pour faire changer d'air à son épouse, déjà soumise à « *une maladie nerveuse* ».

Là encore, les différentes questions liées à une installation ressurgissent, et l'on note que l'abandon de patientèle par certains de nos confrères ne sont pas un apanage de notre temps.

« Il en coûtait à Charles d'abandonner Tostes après quatre ans de séjour et au moment où il commençait à s'y poser. S'il le fallait, cependant ! Il la conduisit à Rouen voir son ancien maître. C'était une maladie nerveuse : on devait la changer d'air. » (216)

Après s'être tourné de côté et d'autre, Charles apprit qu'il y avait dans l'arrondissement de Neufchâtel un fort bourg nommé Yonville-l'Abbaye, dont le médecin, qui était un réfugié

polonais, venait de décamper la semaine précédente. Alors il écrivit au pharmacien de l'endroit pour savoir quel était le chiffre de la population, la distance où se trouvait le confrère le plus voisin, combien par année gagnait son prédécesseur, etc. ; et, les réponses ayant été satisfaisantes, il se résolut à déménager vers le printemps, si la santé d'Emma ne s'améliorait pas. » (216)

Le monde médical, presque aussi hiérarchisé qu'un corps d'armée, obéit à un certain nombre de principes, légaux ou tacites.

Celui du respect de son maître et enseignant, le compagnonnage, l'acceptation du second avis et le respect de celui-ci auprès de son patient si celui qui le prononce est plus qualifié pour le donner.

Toutes ces choses sont très bien senties par Gustave Flaubert, et on le comprend avec un père chirurgien-chef à Rouen, praticien habile et enseignant respecté.

C'est sans difficulté et avec une réelle analyse qu'il fait intervenir plusieurs fois des « supérieurs » en médecine auprès de Charles Bovary. Tout d'abord avec la venue du Dr Canivet, pour l'affaire du pied-bot du malheureux Hippolyte

« Homais souffrait en entendant ce discours, et il dissimulait son malaise sous un sourire de courtisan, ayant besoin de ménager M. Canivet, dont les ordonnances arrivaient quelquefois jusqu'à Yonville ; aussi ne prit-il pas la défense de Bovary, ne fit-il même aucune observation, et, abandonnant ses principes, il sacrifia sa dignité aux intérêts plus sérieux de son négoce. » (216)

Notons également le naturel avec lequel l'insupportable Homais fait la girouette en jouant la carte éhontée de l'opportunisme, lui le promoteur du projet de la ténatomie chez ce stréphopode !

Mais le meilleur est à venir, avec la flatterie chère au pharmacien Homais, conscient des retombées potentielles pour son commerce :

« Alors, sans aucun égard pour Hippolyte, qui suait d'angoisse entre ses draps, ces messieurs engagèrent une conversation où l'apothicaire compara le sang-froid d'un chirurgien à celui d'un général ; et ce rapprochement fut agréable à Canivet, qui se répandit en paroles sur les exigences de son art. Il le considérait comme un sacerdoce, bien que les officiers de santé le déshonorassent. » (216)

Même si « *Madame Bovary* » n'est pas un roman très positif, où l'on finit sur Homais qui parvient à faire prospérer ses affaires comme sa renommée, on distingue un point qui vient à rassurer le lecteur sur une sentence concernant le personnage le plus détestable du roman.

En effet, aimant fort à se prendre pour plus grand qu'il ne l'est, Homais se prend au vice le plus tentant chez le pharmacien : se prendre pour un médecin.

Chose très pratique, bien entendu, pour les affaires !

Et c'est ainsi qu'on voit Homais convoqué à Rouen pour exercice illégal de la médecine.

« Il avait enfreint la loi du 19 ventôse an XI, article 1er, qui défend à tout individu non porteur de diplôme l'exercice de la médecine ; si bien que, sur des dénonciations ténébreuses, Homais avait été mandé à Rouen, près M. le procureur du roi, en son cabinet particulier. Le magistrat l'avait reçu debout, dans sa robe, hermine à l'épaule et toque en tête. » (216)

La scène fait du bien, pour l'image et le respect de notre profession !

Dans « *Bouvard et Pécuchet* », où tout le monde en prend pour son grade, l'on voit les deux

cloportes s'intéresser à la chimie.

Dans le canton rural où ils se trouvent, ils pensent tous deux à un seul homme pouvant les éclairer : le médecin, le Dr Vaucorbeil. Celui-ci, craignant de passer pour un ignorant dans une discipline qu'il n'a pourtant guère à pratiquer dans son exercice, préfère alors la dénigrer :

« Ils se présentèrent au moment de ses consultations.

- Messieurs, je vous écoute ! quel est votre mal ?

Pécuchet répliqua qu'ils n'étaient pas malades, et ayant exposé le but de leur visite :

- Nous désirons connaître premièrement l'atomicité supérieure.

Le médecin rougit beaucoup, puis les blâma de vouloir apprendre la chimie.

- Je ne nie pas son importance, soyez-en sûrs ! mais actuellement, on la fourre partout ! Elle exerce sur la médecine une action déplorable. » (215)

7.4 - La pratique médicale

C'est toujours dans « *Madame Bovary* » que l'on note des remarques intéressantes sur ce que pouvait être la pratique médicale de l'époque.

Au début du livre, il décrit avec précision l'intérieur du cabinet de Charles Bovary.

Nous pouvons imaginer que Gustave Flaubert est moins au fait : citadin, fils de chirurgien, bourgeois, on peut facilement penser qu'il n'a jamais mis les pieds dans un cabinet d'officier de santé et qu'il a plutôt retranscrit les impressions de celui de son père, où le cabinet de consultation donnait justement sur la cuisine de la maison !

« De l'autre côté du corridor était le cabinet de Charles, petite pièce de six pas de large environ, avec une table, trois chaises et un fauteuil de bureau. Les tomes du Dictionnaire des sciences médicales, non coupés, mais dont la brochure avait souffert dans toutes les ventes successives par où il avait passé, garnissaient presque à eux seuls, les six rayons d'une bibliothèque en bois de sapin. L'odeur des roux pénétrait à travers la muraille, pendant les consultations, de même que l'on entendait de la cuisine, les malades tousser dans le cabinet et débiter toute leur histoire. » (216)

Dès l'arrivée de Charles et d'Emma Bovary à Yonville, le pharmacien Homais tient à relater au nouvel officier de santé les lieux la qualité de l'exercice dans cette ville :

« Du reste, disait l'apothicaire, l'exercice de la médecine n'est pas fort pénible en nos contrées ; car l'état de nos routes permet l'usage du cabriolet, et, généralement, l'on paye assez bien, les cultivateurs étant aisés. Nous avons, sous le rapport médical, à part les affections ordinaires d'entérite, de bronchite, affections bilieuses etc., de temps à autre quelques fièvres intermittentes à la moisson, mais, en somme, peu de choses graves, rien de spécial à noter, si ce n'est beaucoup d'humeurs froides, et qui tiennent sans doute aux déplorables conditions d'hygiéniques de nos logements de paysans ». (216)

« *Bouvard et Pécuchet* », l'autre roman de Gustave Flaubert où l'écrivain s'intéresse le plus à la médecine et à la science en général, il est fait part des progrès réalisés pour l'étude de l'anatomie, à travers un exemple local normand mais célèbre à l'époque, celle des écorchés du Dr Louis Auzoux.

Réalisés à partir de papier mâché, ces écorchés servent aux médecins mais aussi aux vétérinaires et même aux botanistes à travers des écorchés d'une grande précision, maquettes humaines, animales ou du règne végétal.

L'industrialisation aidant, cet homme natif du département de l'Eure, de Saint-Aubin-d'Ecroville, installera son usine de fabrication dans son village natal et les écorchés du Dr Auzoux serviront aux praticiens ou aux curieux de science, comme on peut le voir chez les deux compères dans ce passage du roman :

« Pour dix francs par mois, on pouvait avoir un bonhomme de M. Auzoux, et la semaine suivante, le messenger de Falaise déposa devant leur grille une caisse oblongue. Ils la transportèrent dans le fournil plein d'émotion. Quand les planches furent déclouées, la paille tomba, les papiers de soie glissèrent, le mannequin apparut.

Il était couleur brique, sans chevelure, sans peau, avec d'innombrables filets rouges et blancs le bariolant. Cela ne ressemblait point à un cadavre, mais à une espèce de joujou, fort vilain, très propre et qui sentait le vernis.

Puis ils enlevèrent le thorax ; et ils aperçurent les deux poumons pareils à deux éponges, le cœur tel qu'un gros œuf, un peu de côté par derrière, le diaphragme, les reins, tout le paquet des entrailles.

- A la besogne ! Dit Pécuchet» (215)

Si l'on insiste fortement, et avec justesse, sur la nécessité pour les médecins de se mettre à jour tout au long de leur longue carrière médicale, si le terme de « formation médicale continue », aussi connue sous le signe de « FMC » est dans tous les esprits et sur toutes les lèvres des médecins, plus ou moins jeunes, si même les internes, pourtant encore étudiants, doivent en valider plusieurs heures pour acquérir leur diplôme, il n'en reste pas moins que ce n'est point un apanage du XXIème ou même du XXème siècle, mais que déjà, au XIXème siècle, la curiosité scientifique croissant, des groupes de confrères existaient.

Le Dr Achille-Cléophas lui-même créera et animera un de ces groupes de pairs de l'époque, « *la Société de médecine* », en 1821, afin de participer à la formation continue des médecins normands.

Par ailleurs, il existe déjà des revues médicales pour se tenir « à jour » des « données actuelles de la science ».

Ainsi Charles Bovary, en officier de santé consciencieux ne manque pas de s'abonner à l'un deux, même si la fatigue de ses dures journées de labeur n'en permet pas la lecture assidue :

« Enfin, pour se tenir au courant, il prit un abonnement à la Ruche médicale, journal nouveau dont il avait reçu les prospectus. Il en lisait un peu après son dîner ; mais la chaleur de l'appartement, jointe à la digestion, faisait qu'au bout de cinq minutes il s'endormait ; et il restait là, le menton sur ses deux mains, et les cheveux étalés comme une crinière jusqu'au pied de la rampe. » (216)

Concernant la manière avec laquelle les médecins exerçaient leur art, Gustave Flaubert en fait quelques descriptions joliment montées dans « *Madame Bovary* », avec l'épisode de la ténotomie d'Hippolyte.

« Avec les conseils du pharmacien, et en recommençant trois fois, il fit donc construire par le menuisier, aidé du serrurier, une manière de boîte, pesant huit livres environ, et où le fer, le bois, la tôle, le cuir, les vis et les écrous ne se trouvaient point épargnés. »

« Ni Ambroise Paré, appliquant pour la première fois depuis Celse, après quinze siècles d'intervalle, la ligature immédiate d'une artère ; ni Dupuytren allant ouvrir un abcès à travers une couche épaisse d'encéphale ; ni Gensoul, quand il fit la première ablation de maxillaire supérieur, n'avaient certes le cœur si palpitant, la main si frémissante, l'intellect aussi tendu que M. Bovary quand il approcha Hippolyte, son ténotome entre les doigts. Et comme dans les hôpitaux, on voyait à côté, sur une table, un tas de charpie, des fils cirés, beaucoup de bandes, une pyramide de bandes, tout ce qu'il y avait de bandes chez l'apothicaire. C'était M. Homais qui avait organisé dès le matin tous ces préparatifs, autant pour éblouir la multitude que pour s'illusionner lui-même. Charles piqua la peau ; on entendit un craquement sec. Le tendon était coupé, l'opération était finie. Hippolyte n'en revenait pas de surprise ; il se penchait sur les mains de Bovary pour les couvrir de baisers. » (216)

On voit que le matériel médical, non seulement rudimentaire, est à l'époque très artisanal.

Ainsi, Charles Bovary n'hésite pas à se faire aider du menuisier afin de confectionner une boîte devant bloquer le pied d'Hippolyte après son opération. Mais l'enfermement et la compression post intervention amèneront à la gangrène puis à l'amputation qu'on connaît.

Là encore, Flaubert fait une description assez précise des soins que l'on fournissait à l'époque, sans grand succès on le voit, liée à la non maîtrise de l'infection et à la méconnaissance de ce qui est sûrement la plus grande avancée du XXème siècle : la découverte des antibiotiques.

« Cependant la religion pas plus que la chirurgie ne paraissait le secourir, et l'invincible pourriture allait montant toujours des extrémités vers le ventre. On avait beau varier les positions et changer les cataplasmes, les muscles chaque jour se décollaient davantage, et enfin Charles répondit par un signe de tête affirmatif quand la mère Lefrançois lui demanda si elle ne pourrait point, en désespoir de cause, faire venir M. Canivet, de Neufchâtel, qui était une célébrité. Docteur en médecine, âgé de cinquante ans, jouissant d'une bonne position et sûr de lui-même, le confrère ne se gêna pas pour rire dédaigneusement lorsqu'il découvrit cette jambe gangrenée jusqu'au genou. Puis, ayant déclaré net qu'il la fallait amputer, il s'en alla chez le pharmacien déblatérer contre les ânes qui avait pu réduire un malheureux homme en un tel état. Secouant M. Homais par le bouton de sa redingote, il vociférait dans la pharmacie :

-Ce sont là des inventions de Paris ! Voilà les idées de ces messieurs de la capitale ! c'est comme le strabisme, le chloroforme et la lithotritie, un tas de monstruosité que le gouvernement devrait défendre ! Mais on veut faire le malin, et l'on vous fourre des remèdes sans s'inquiéter des conséquences. Nous ne sommes pas si forts que cela, nous autres ; nous ne sommes pas de savants, des mirliflores, des jolis cœurs ; nous sommes des praticiens, des guérisseurs, et nous n'imaginerions pas d'opérer quelqu'un qui se porte à merveille ! Redresser des pieds bots ! est-ce qu'on peut redresser des pieds bots ? C'est comme si l'on voulait par exemple, rendre droit un bossu ! » (216)

Et d'apercevoir que malgré son doctorat en médecine, malgré sa supériorité morale sur Charles Bovary, Gustave Flaubert ne rend pas le Dr Canivet exempt de défauts, bien au contraire.

Il le pose en notable de province, sûr de son fait et vaniteux, immobile sur les questions de son art et des progrès qui lui sont apportés. De sa méfiance envers le chloroforme, par exemple, partagée par de nombreux médecins et chirurgiens de l'époque, notamment le propre frère de Gustave, Achille Flaubert, on comprend mieux les difficultés du début de l'anesthésie.

Et ce même Canivet, qui fait alors le coq en sa basse-cour, se fera lui aussi tout petit et morigéner à l'arrivée du pont, de l'idéal du médecin, le grand Dr Larivière au secours d'Emma, à la fin du roman.

Mais ce dernier le fera avec tact et en toute mesure, tandis que le Dr Canivet le fait sottement, sans aucune confraternité.

Dans « *Bouvard et Pécuchet* », Flaubert se moque enfin de la pratique médicale très aléatoire de l'époque, et comme Molière l'ayant précédé dans le procédé comique, fait confondre par le médecin des traitements pourtant opposés.

« Ils lisaient les ordonnances de leurs médecins, et étaient fort surpris que les calmants soient parfois des excitants, les vomitifs des purgatifs, qu'un remède convienne à des affections diverses et qu'une maladie s'en aille sous des traitements opposés. » (215)

7.5 - La pathologie et la mort

Comment Gustave Flaubert aborde-t-il le sujet de la maladie dans ses romans, ses nouvelles, et en quoi cette vision correspond-elle à une vision révélatrice de son époque ?

On le sait, Flaubert enfant a été très tôt confronté à la maladie et à la mort, de par le métier de son père mais aussi par la simple proximité géographique de la maison de son enfance, le pavillon attenant à l'Hôtel-Dieu, « *les appartement de la maison du chirurgien* » (219) où son père recevait dans son cabinet, à la maison même, juste situé dans le prolongement de la cuisine

Rappelons-nous certains de ses écrits : « *Je suis né à l'hôpital (de Rouen – dont mon père était le chirurgien en chef ; il a laissé un nom illustre dans son art) et j'ai grandi au milieu de toutes les misères humaines — dont un mur me séparait. Tout enfant, j'ai joué dans un amphithéâtre. Voilà pourquoi, peut-être, j'ai des allures à la fois funèbres et cyniques. Je n'aime point la vie et je n'ai point peur de la mort. L'hypothèse du néant absolu n'a même rien qui me terrifie. Je suis prêt à me jeter dans le grand trou noir avec placidité.* » (107)

Ou encore cette célèbre missive du 7 juillet 1853 à sa maîtresse d'alors, Louise Colet, où l'on devine que Gustave tente de paraître impressionnant, mais malgré tout, son récit n'en est pas moins probablement authentique :

« *Quels étranges souvenirs j'ai en ce genre ! L'amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu donnait sur notre jardin. Que de fois, avec ma sœur, n'avons-nous pas grimpé au treillage et, suspendus entre la vigne, regardé curieusement les cadavres étalés ! Le soleil donnait dessus ; les mêmes mouches qui voltigeaient sur nous et sur les fleurs allaient s'abattre là, revenaient, bourdonnaient ! Comme j'ai pensé à tout cela, en la veillant pendant deux nuits, cette pauvre et chère belle fille ! Je vois encore mon père levant la tête de dessus sa dissection et nous disant de nous en aller. Autre cadavre aussi, lui.* » (108)

A quatorze ans déjà, jeune adolescent, c'est un familier des tables de dissection de l'amphithéâtre, situé tout côté de sa maison comme nous venons de le lire ci-dessus.

Dans une lettre à son ami Ernest Chevalier, il fait cette remarque sordide : « *la plus belle femme n'est guère belle sur la table d'un amphithéâtre, avec les boyaux sur le nez, une jambe écorchée et une moitié de cigare éteint qui repose sur son pied* ». (220)

Alors ne nous étonnons pas que l'écrivain soit plutôt cru dans sa perception du corps malade ou défunt, que ses vues sur le genre humain soient de la dissection et que sa plume révèle une précision telle qu'on dirait qu'il manie le scalpel !

Ailleurs, dans cet extrait de « *Quidquid volueris* », dans « *Bibliomanie* », le jeune Gustave Flaubert parle de la fragilité et de la brièveté de l'existence :

« *De jeunes et jolies femmes vivent longtemps avec un teint frais, une peau douce, blanche, satinée ; puis elles languissent, leurs yeux s'éteignent, s'affaiblissent, se closent enfin ; et puis cette femme gracieuse et légère, qui courait les salons avec des fleurs dans les cheveux, dont les mains étaient si blanches, exhalaient une odeur de musc et de rose, eh bien ! un beau jour, un de vos amis, s'il est médecin, vous apprend que deux pouces plus bas que l'endroit où elle était décollée, elle avait un cancer, et qu'elle est morte ; la fraîcheur de sa peau était celle du cadavre. C'est l'histoire de toutes les passions intimes, de tous ces sourires glacés.* » (214)

Et en écho à cette poétique description, il nous vient forcément à l'esprit des images, comme ce tableau de Francisco Goya, peint entre 1808 et 1812, intitulé « *le Temps* » ou « *les Vieilles* » et montrant deux vieilles femmes, singulièrement apprêtées, qui vient nous rappeler comme

une vanité de la petitesse de notre existence humaine, alors que l'allégorie du temps, Chronos, est déjà derrière elle pour les rappeler à la poussière...

Oui, Flaubert a été marqué d'une manière indélébile par la proximité de la maladie et de la mort dès son extrême jeunesse, d'où une certaine banalisation somme toute caractéristique des êtres qui travaillent ou qui ont eu rapport avec le monde médical ou plus largement soignant.

Dans « *Un parfum à sentir* » ou « *Les Baladins* », d'avril 1836, énoncé comme un « *conte philosophique, moral, immoral (ad libitum)* », il fait encore la description du cadavre d'une jeune femme, retrouvée morte dans les eaux sales de la Seine. Cette banalisation de la mort évoquée plus haut, ce cynisme comme mécanisme protecteur face au morbide et au sordide, Flaubert nous en laisse un remarquable exemple à travers cet extrait présentant deux carabins en promenade à la morgue ! :

« On venait de retirer un cadavre de l'eau, et il était exposé à la morgue.

C'était une femme, un bonnet de dentelle avec des fleurs sales lui couvrait la tête, ses habits étaient déchirés et laissaient voir des membres amaigris. Quelques mouches venaient bourdonner à l'entour et lécher le sang figé sur sa bouche entrouverte, ses bras gonflés étaient bleuâtres et couverts de petites taches noires. Le soleil était sur son déclin et un de ses derniers rayons, perçant à travers les barreaux de la morgue, vint frapper sur ses yeux à moitié fermés et leur donner un éclat singulier.

Ce corps couvert de balafres, de marques de griffes, gonflé, verdâtre, déposé ainsi sur la dalle humide, était hideux et faisait mal à voir. L'odeur nauséabonde qui s'exhalait de ce cadavre en lambeaux, et qui faisait éloigner tous les passants oisifs, attira deux étudiants en médecine.

-Tiens ! dit l'un d'eux après l'avoir considérée quelque temps, elle était à l'hôpital l'autre jour. Il se tut et l'examina attentivement.

C'était un véritable étudiant en médecine, avec un habit vert râpé, couvert de duvet, une casquette rouge et une pipe de faïence dans laquelle il fumait le fin Maryland.

- Mais si nous l'achetions ?

- Que voudrais-tu en faire ?

- Gare ! cria la voix d'un cocher.

C'était celui du tilbury de l'autre jour, qui conduisait mademoiselle à l'Opéra.

Nos disciples d'Esculape se rangèrent aussitôt.

En se retournant, le fumeur laissa tomber sa pipe.

- Sacré nom de Dieu ! dit-il en frappant du pied, voilà la troisième que je casse de la journée ! »
(221)

Enfin, terrible aussi est la mort du bon docteur Ohmlin, du village de Mussen. Ayant pris « *quelques pilules d'opium* » pour soigner l'insomnie qui l'embêtait depuis plusieurs nuits en cet hiver froid et neigeux, il fait probablement un surdosage en morphinique, du moins est-il impossible à réveiller le lendemain par sa vieille servante, Berthe. Celle-ci le croit mort et appelle à l'aide ses confrères, afin qu'ils puissent l'examiner.

« Quelques heures après, une douzaine de médecins, tous tristes et calmes, entouraient le lit de leur confrère, et un seul mot errait sur leurs lèvres : il est mort !

Chacun s'approchait du corps inanimé, le retournait dans tous les sens, puis s'écartait avec horreur et dégoût en disant : il est mort !

Un seul d'entre eux osa croire que ce cadavre n'était qu'endormi, et manquant de preuves, il ne put appuyer sa prévision et finit par se rendre à l'avis des autres médecins. »

Voilà donc le malheureux docteur déclaré mort et enterré le jour même, et de se réveiller dans le froid sépulcral de la tombe, dans son cercueil.

Malgré l'effroi, malgré la lutte, il lui faudra se rendre à l'évidence, et mourir. Le fossoyeur, alerté par le chien du maître hurlant près de la tombe, ira fouiller, par curiosité et découvrira l'horrible scène :

« le cadavre était tourné sur le ventre, son linceul était déchiré, sa tête et son bras droit étaient sous sa poitrine : « Quand je l'ai retourné avec ma pelle, je vis qu'il avait des cheveux dans la main gauche, il s'était dévoré l'avant-bras ; sa figure faisait une grimace qui me fit peur, il y avait de quoi ; ses yeux, tout grands ouverts, sortaient à fleur de tête ; les nerfs de son cou étaient raides et tirés, on voyait ses dents blanches comme de l'ivoire, car ses lèvres ouvertes, relevées par les coins, découvraient ses gencives comme s'il eût ri en mourant. » (222)

A noter que cette peur de se réveiller enfermé dans un cercueil est une crainte très généralement répandue au XIX^{ème} siècle. Les histoires de ce genre y sont nombreuses, et des moyens ont même été inventés pour les prévenir.

Cette histoire sordide est tirée de *« Rage et impuissance, conte malsain pour les nerfs sensibles et les âmes dévotes »*, daté de décembre 1836.

Gustave Flaubert a quinze ans, donc, et conserve sa fascination pour les ambiances funèbres. Le milieu médical reste quant à lui omniprésent.

Concernant la pathologie, il en parle à plusieurs reprises, et quasiment chacun de ses ouvrages a le droit au chapitre « maladie ».

Dans, *« Un cœur simple »*, de *« Trois Contes »*, il est question d'une pneumopathie :

« Virginie avait une fluxion à la poitrine ; c'était peut-être désespéré.

- « pas encore ! » dit le médecin ; et tous deux montèrent dans la voiture, sous des flocons de neige qui tourbillonnaient. » (223)

Mais Gustave Flaubert s'adapte aussi aux époques dans lesquelles s'inscrivent ses récits. Et ses descriptions sont suffisamment précises pour obtenir aisément un diagnostic.

Ainsi, dans *« Saint Julien l'Hospitalier »*, il est nous est écrit d'un épisode dépressif chez le jeune Julien, de noble naissance :

« Durant trois mois, sa mère en angoisse pria au chevet de son lit, et son père, en gémissant, marchait continuellement dans les couloirs. Il manda les maîtres mires les plus fameux, lesquels ordonnèrent des quantités de drogues. Le mal de Julien, disaient-ils, avait pour cause un vent funeste, ou un désir d'amour. Mais le jeune homme, à toutes les questions, secouait la tête. Les forces lui revinrent ; et on le promenait dans la cour, le vieux moine et le bon seigneur le soutenant chacun par un bras. » (224)

Dans son *« Éducation sentimentale »*, c'est une longue description qui raconte la maladie d'Eugène, le fils de Mme Arnoux, celle-ci interprétera d'ailleurs la maladie puis sa guérison inattendue « miraculeuse » comme un avertissement du ciel pour ses pensées adultérines à propos du jeune Frédéric.

La description précise nous guide et nous laisse penser initialement à une laryngite striduleuse

aigüe.

« A huit heures, le tambour de la garde nationale vint prévenir M; Arnoux que ses camarades l'attendaient. Il s'habilla vivement et s'en alla, en promettant de passer tout de suite chez leur médecin, M. Colot. A dix heures, M; Colot n'étant pas venu, Mme Arnoux expédia sa femme de chambre. Le docteur était en voyage, à la campagne, et le jeune homme qui le remplaçait faisait des courses.

Eugène tenait sa tête de côté, sur le traversin, en fronçant toujours ses sourcils, en dilatant ses narines: sa pauvre petite figure devenait plus blême que ses draps; et il s'échappait de son larynx un sifflement produit par chaque inspiration, de plus en plus courte, sèche, et comme métallique. Sa toux ressemblait au bruit de ces mécaniques barbares qui font japper les chiens de carton.

Mme Arnoux fut saisie d'épouvante. Elle se jeta sur les sonnettes, en appelant au secours, en criant:

- Un médecin! un médecin!

Dix minutes après, arriva un vieux monsieur en cravate blanche et à favoris gris, bien taillés. Il fit beaucoup de questions sur les habitudes, l'âge et le tempérament du jeune malade, puis examina sa gorge, s'appliqua la tête dans son dos et écrivit une ordonnance. L'air tranquille de cet homme était odieux. il sentait l'embaumement. Elle aurait voulu le battre. il dit qu'il reviendrait dans la soirée.

Bientôt les horribles quintes recommencèrent. Quelquefois, l'enfant se dressait tout à coup. Des mouvements convulsifs lui secouaient les muscles de la poitrine, et, dans ses aspirations, son ventre se creusait comme s'il eût suffoqué d'avoir couru. Puis il retombait la tête en arrière et la bouche grande ouverte.

Avec des précautions infinies, Mme Arnoux tâchait de lui faire avaler le contenu des fioles, du sirop d'ipécacuana, une potion kermétisée. Mais il repoussait la cuiller, en gémissant d'une voix faible. On aurait dit qu'il soufflait ses paroles.

De temps à autre, elle relisait l'ordonnance. Les observations du formulaire l'effrayait ; peut-être que le pharmacien s'était trompé ! Son impuissance la désespérait.

L'élève de M. Colot arriva.

C'était un jeune homme d'allures modestes, neuf dans le métier, et qui ne cacha point son impression. Il resta d'abord indécis, par peur de se compromettre, et enfin il prescrivit l'application de morceaux de glace. On fut longtemps à trouver de la glace. La vessie qui contenait les morceaux creva. Il fallut lui changer la chemise. Tout ce dérangement provoqua un nouvel accès plus terrible.

L'enfant se mit à arracher les linges de son cou, comme s'il avait voulu retrier l'obstacle qui l'étouffait, et il égratignait le mur, saisissait les rideaux de sa couchette, cherchait un point d'appui pour respirer. Son visage était bleuâtre maintenant, et tout son corps, trempé d'une sueur froide, paraissait maigrir. Ses yeux hagards s'attachaient sur sa mère avec terreur. Il lui jetait les bras autour du cou, s'y suspendait d'une façon désespérée ; et, en repoussant ses sanglots, elle balbutiait des paroles tendres :

- Oui, mon amour, mon ange, mon trésor !

Puis des moments de calme survenaient.

Elle alla chercher des joujoux, un polichinelle, une collection d'images, et les étala sur son lit,

pour le distraire. Elle essaya même de chanter.

Elle commença une chanson qu'elle lui disait autrefois, quand elle le berçait en l'emmaillottant sur cette même petite chaise de tapisserie. Mais il frissonna dans la longueur entière de son corps, comme une onde sous un coup de vent ; le globes de ses yeux saillaient ; elle crut qu'il allait mourir, et elle détourna les yeux pour ne pas le voir.

Un instant après, elle eut la force de le regarder. Il vivait encore. Les heures se succédèrent, lourdes, mornes, interminables, désespérantes ; et elle n'en comptait plus les minutes qu'à la progression de cette agonie. Les secousses de sa poitrine le jetaient en avant comme pour le briser ; à la fin, il vomit quelque chose d'étrange, qui ressemblait à un tube de parchemin. Qu'était-ce ? Elle s'imagina qu'il avait rendu un bout de ses entrailles. Mais il respirait largement, régulièrement. Cette apparence de bien-être l'effraya plus que tout le reste ; elle se tenait comme pétrifiée, les bras pendants, les yeux fixes, quand M. Colot survint. L'enfant, selon lui, était sauvé.

Elle ne comprit pas d'abord, et se fit répéter la phrase. N'était-ce pas une de ces consolations propres aux médecins ? Le docteur s'en alla d'un air tranquille. Alors, ce fut pour elle comme si les cordes qui serraient son cœur se fussent dénouées.

- Sauvé ! Est-ce possible ! » (225)

Ce passage de rédemption pour Mme Arnoux et son enfant n'est autre que l'expulsion par ce dernier du corps étranger avalé, « *le tube de parchemin* ». Une fois celui-ci rendu, la dyspnée bruyante, la toux rauque disparaissent instantanément. Notons aussi le reliquat galénique dans l'interrogatoire du vieux médecin, qui interroge sur les habitudes, l'âge mais aussi le tempérament de l'enfant.

Toujours dans « *l'Éducation sentimentale* », la description d'une autre maladie infantile, cette fois avec le fils de Frédéric et de Rosanette. Cette fois, l'issue sera en revanche fatale.

La description est ici moins claire, mais laisse penser à un croup, c'est-à-dire à une laryngite diphtérique.

Le médecin consulté évoque plutôt un muguet, c'est-à-dire une candidose oro-pharyngée, une stomatite à *Candida Albicans*, comme le laisse penser le suffixe en -ite décrit par Rosanette.

Dans tous les cas, l'issue sera rapidement fatale pour le nourrisson.

« Elle lui montra son enfant couché dans un berceau, près du feu.

Elle l'avait trouvé si mal le matin chez sa nourrice, qu'elle l'avait ramené à Paris.

Tous ses membres étaient maigris extraordinairement et ses lèvres, couvertes de points blancs, lui faisaient dans l'intérieur de sa bouche comme des caillots de lait.

- Qu'a dit le médecin ?

- Ah ! le médecin ! Il prétend que le voyage a augmenté son... je ne sais plus, un nom en ite... enfin qu'il a le muguet.

- Connais-tu cela ?

Frédéric n'hésita pas à répondre : « certainement », en ajoutant que ce n'était rien.

Mais dans la soirée, il fut effrayé par l'aspect débile de l'enfant et la progression de ces taches blanchâtres, pareilles à de la moisissure, comme si la vie, abandonnant déjà ce pauvre petit corps, n'eût laissé qu'une matière où la végétation poussait. Ses mains étaient froides ; il ne pouvait plus boire, maintenant ; et la nourrice, une autre, que le portier avait été prendre au

hasard dans un bureau, répétait :

- Il me paraît bien bas, bien bas !

Rosanette fut debout toute la nuit.

Le matin, elle alla trouver Frédéric.

- Vient donc voir. Il ne remue plus.

En effet, il était mort. » (225)

Il y a aussi cette description de la fin de M. Dambreuse, grand bourgeois et homme d'influence. La sémiologie laisse penser à une tuberculose pulmonaire, si l'on en croit la description de l'hémoptysie et la fréquence de cette maladie à l'époque.

Puis, à sa fin, M. Dambreuse semble présenter une dysrythmie respiratoire, plus précisément une dyspnée de Küssmaul apparaît plausible dans ce contexte de probable acidose respiratoire sur l'hypercapnie liée à l'hémoptysie massive.

Là encore, l'enchaînement est rapide, implacable, et conduit vite au tombeau.

« Mais M. Dambreuse était malade. Frédéric le voyait tous les jours, sa qualité d'intime le faisant admettre près de lui.

La révocation du général Changarnier avait ému extrêmement le capitaliste. Le soir même, il fut pris d'une grande chaleur dans la poitrine, avec une oppression à ne pouvoir se tenir couché. Des sangsues amenèrent un soulagement immédiat. La toux sèche disparut, la respiration devint plus calme ; et huit jours après, il dit en avalant un bouillon :

- Ah ça va mieux ! Mais j'ai manqué faire le grand voyage ! »

(...)

Tout à coup M. Dambreuse cracha le sang abondamment. « Les princes de la science », consultés, n'avisèrent à rien de nouveau. Ses jambes enflaient, et la faiblesse augmentait.

(...)

Le 12 février, à cinq heures, une hémoptysie effrayante se déclara. Le médecin de garde dit le danger. On courut vite chez un prêtre.

(...)

Enfin, un râle s'éleva. Les mains se refroidissaient, la face commençait à pâlir. Quelquefois, il tirait tout à coup une respiration énorme ; elles devinrent de plus en plus rares ; deux ou trois paroles confuses lui échappèrent ; il exhala un petit souffle en même temps qu'il tournait les yeux, et la tête retomba de côté sur l'oreiller. » (225)

Une autre description précise de fin de vie nous est donnée à travers les derniers moments d'Emma Bovary, après son empoisonnement. L'arrivée du Dr Larivière, « l'allégorie » du Dr Achille-Cléophas Flaubert à n'en pas douter, montre son humanité, son tact face à la souffrance et à la mort dont savent faire preuve certains médecins.

« Il fronça les sourcils dès la porte, en apercevant la face cadavéreuse d'Emma, étendue sur le dos, la bouche ouverte. Puis, tout en ayant l'air d'écouter Canivet, il se passait l'index sous les narines et répétait :

- c'est bien, c'est bien.

Mais il fit un geste lent des épaules. Bovary l'observa : ils se regardèrent ; et cet homme, si

habitué pourtant à l'aspect des douleurs, ne put retenir une larme qui tomba sur son jabot.

Il voulut emmener Canivet dans la pièce voisine. Charles le suivit.

*- Elle est bien mal, n'est-ce pas ? Si l'on posait des sinapismes ? je ne sais quoi !
Trouvez donc quelque chose, vous qui en avez tant sauvé !*

Charles lui entourait le corps de ses deux bras, et il le contemplait d'une manière effarée, suppliante, à demi pâmé contre sa poitrine.

- Allons, mon pauvre garçon, du courage ! Il n'y a plus rien à faire.

Et le docteur Larivière se détourna. » (216)

Moins lourde est l'ambiance qui entoure Charles Bovary, alors jeune officier de santé quand il est appelé au chevet d'une figure de la paysannerie locale, le père Rouault.

C'est juste avant qu'il aperçoive pour la première fois celle qui sera à la fois son bonheur et la raison de sa ruine, Emma, le père Rouault étant le père de cette dernière :
« La fracture était simple, sans complication d'aucune espèce. Charles n'eût osé en souhaiter de plus facile. Alors, se rappelant les allures de ses maîtres auprès du lit des blessés, il réconforta le patient avec toutes sortes de bons mots, caresses chirurgicales qui sont comme l'huile dont on graisse les bistouris. » (216)

Plus léger encore est le ton donné pour décrire les maladies dans « *Bouvard et Pécuchet* ».

Il y a tout d'abord les coliques de Bouvard, probablement en raison de la bière mal fermentée des deux cloportes. On les voit bien déconfaits et le médecin les rabrouant, avec une certaine suffisance.

« Les coliques de Bouvard devenant trop fortes, Germaine alla chercher le docteur.

C'était un homme sérieux, à front convexe, et qui commença par effrayer son malade. La cholérine de Monsieur devait tenir à cette bière dont on parlait dans le pays. Il voulut en savoir la composition, et la blâma en termes scientifiques, avec des haussements d'épaule. Pécuchet qui avait fourni la recette en fut mortifié. » (215)

Vient ensuite la maladie honteuse du malheureux Pécuchet. Celui-ci, ayant culbuté dans la cave et sans grand ménagement leur jeune et belle servante, la douce Mélie, se retrouve quelques jours plus tard avec ce qui ressemble fortement à la fameuse chaude-pisse, ou plus médicalement, une urétrite à gonocoque !

« Pécuchet cependant était sorti plusieurs fois, marchant les jambes écartées.

- Tu souffres ? dit Bouvard.

- Oh ! oui ! je souffre !

Et ayant fermé la porte, Pécuchet après beaucoup d'hésitations, confessa qu'il venait de se découvrir une maladie secrète. »

Mais le pauvre Pécuchet n'en aura pas fini avec les maladies vénériennes, plus loin dans le roman, il doit affronter la fameuse syphilis :

« Pour mieux examiner Pécuchet, il lui souleva la casquette – et apercevant un front couvert de plaques cuivrées : Ah ! ah ! fructus belli ! – ce sont des syphilides, mon bonhomme ! soignez-vous ! ne badinons pas avec l'amour. » (215)

7.6 - La thérapeutique

Comme nous l'avons vu dans notre étude sur la médecine au XIX^{ème} siècle, si celle-ci fait des progrès énormes dans ses connaissances de la pathologie, elle reste en revanche très en-deçà de ses prétentions quant à la qualité de la thérapeutique apportée.

L'idée du bon diagnostic mais de l'impuissance médicale par manque de traitement, qu'il soit chirurgical ou pire encore médical, n'en est que plus puissante.

Il est clair que la pharmacopée et les soins que peut prescrire le médecin au patient sont extrêmement limités, et s'il y en a, d'une efficacité douteuse. Gustave Flaubert n'hésitera pas à moquer cette difficulté des médecins.

Rappelons que le XIX^{ème} siècle lance la mode des séjours en cure, notamment avec l'essor du thermalisme, à travers l'influence que peuvent avoir le « bon air », l'air marin, l'air de la montagne, et les « bonnes eaux » en comparaison de l'air il est vrai malsain des villes populeuses et enfumées d'alors et de l'eau qui ne devait pas être meilleure, eu égard aux épidémies de choléra qui émaillèrent tout ce siècle.

Il n'y a qu'à se rappeler les grandes crises de smogs londoniens et l'effroyable mortalité qui en découle pour trouver une grande justesse aux recommandations de l'époque.

« Virginie l'occupait exclusivement ; - car, elle eut à la suite de son effroi, une affection nerveuse, et M. Pourpart, le docteur, conseilla les bains de mer de Trouville. Dans ce temps-là, ils n'étaient pas fréquentés. Mme Aubain prit des renseignements, consulta Bourais, fit des préparatifs comme pour un long voyage. » (223)

« Virginie s'affaiblissait. Des oppressions, de la toux, une fièvre continue et des marbrures aux pommettes décelaient quelque affection profonde. M. Poupart avait conseillé un séjour en Provence. Mme Aubain s'y décida, et eût tout de suite repris sa fille à la maison, sans le climat de Pont-l'Evêque. » (223)

D'un propos ironique et même cynique, il décrit la fin de Victor, le neveu de la naïve et douce Félicité, qui s'était engagé comme marin à bord d'une goélette partant du Havre pour le grand large. La saignée à un malade déjà exténué par la fièvre, « exsangue », pourrait-on presque dire justement, paraît très peu adaptée en ce cas, et cela n'échappe pas à Flaubert, qui se moque de cette pratique encore très répandue. Il en fera d'ailleurs les frais lui-même lors de sa « crise nerveuse », par son frère Achille, puis par son père, à plusieurs reprises.

« Beaucoup plus tard, par le capitaine de Victor lui-même, elle connut les circonstances de sa fin. On l'avait trop saigné à l'hôpital, pour la fièvre jaune. Quatre médecins le tenaient à la fois. Il était mort immédiatement, et le chef avait dit :

- « Bon ! encore un ! » (223)

Dans un XIX^{ème} siècle du Romantisme triomphant, les « maladies nerveuses » ont le vent en poupe ! La fragilité devient presque une qualité, une marque de raffinement, notamment chez les jeunes femmes.

Gustave Flaubert en fait une description un peu pathétique à travers la lecture d'ouvrages « romantiques » par Frédéric Moreau à la jeune Louise Roque.

« Il commença par les Annales romantiques, un recueil de vers et de prose, alors célèbres.

Puis, oubliant son âge, tant son intelligence le charmait, il lut successivement Atala, Cinq-Mars, les Feuilles d'automne. Mais, une nuit (le soir même, elle avait entendu Macbeth, dans la simple traduction de Letourneur), elle se réveilla en criant : « La tache ! la tache ! » ; ses dents claquaient, elle tremblait, et, fixant des yeux épouvantés sur sa main droite, elle la frottait en disant : « Toujours une tache ! » Enfin arriva le médecin, qui prescrivit d'éviter les émotions. » (225)

Enfin, pour terminer ce tour des thérapeutiques dans l'œuvre de Gustave Flaubert, il faut rappeler la chose la plus terrible pour la profession médicale : notre impuissance face à la maladie de notre patient.

Conscient de cette réalité malheureusement trop fréquente de cette époque, Flaubert la décrit à plusieurs reprises. Dans cet extrait, c'est Charles Bovary qui en fait les frais, au chevet de son épouse Emma :

« On crut qu'elle avait le délire ; elle l'eut à partir de minuit : une fièvre cérébrale s'était déclarée. Pendant quarante-trois jours, Charles ne la quitta pas. Il abandonna tous ses malades ; il ne se couchait plus, il était continuellement à lui tâter le pouls, à lui poser des sinapismes, des compresses d'eau froide. » (216)

Dans le cas d'Emma, et de son probable trouble bipolaire, la maladie maniaco-dépressive d'antan, il s'agit là probablement d'un nouvel accès dépressif, sûrement aggravé de mélancolie si l'on en croit son caractère délirant.

7.7 - La concurrence : pharmacie, rebouteux, religion

Sûrement pourra-t-on me reprocher de mettre dans un même sac, la pharmacie, les rebouteux, la religion, et autres, comme des adversaires de la médecine.

Si ce regroupement est peut-être fait par facilité, c'est aussi parce qu'il correspond à une époque différente et où ceux qui se réclament de la science sont souvent de grands matérialistes et de grands positivistes, donc souvent des athées, non seulement dépourvus de principes religieux, mais qui combattent la religion le plus fréquemment avec le plus bel acharnement.

La médecine du XIX^{ème} avait ainsi à dépasser les soins des rebouteux, qui exerçaient une véritable médecine parallèle, notamment dans les campagnes. En outre, bien des pharmaciens donnaient la consultation dans le fond de leur commerce. Cette pratique étant bien rendue à l'époque par certains médecins qui donnaient leur diagnostic et tiraient de leur armoire de cabinet quelques thérapeutiques !

Bref, de cette collusion un peu disparate, il y a bien là, à l'époque, trois éléments réels - la pharmacie, les rebouteux et la religion - qui parfois complètent mais souvent empiètent sur la médecine, et Gustave Flaubert sait pertinemment les voir, les analyser, les élucider.

Le pharmacien fameux de l'œuvre flaubertienne, c'est bien entendu le détestable Homais, dans « *Madame Bovary* ».

La description, au scalpel, ne laisse pas le moindre doute pour la suite : « *un homme en pantoufles de peau verte, quelque peu marqué de petite vérole et coiffé d'un bonnet de velours à gland d'or, se chauffait le dos contre la cheminée. Sa figure n'exprimait rien que la satisfaction de soi-même, et il avait l'air aussi calme dans la vie que le chardonneret suspendu au-dessus de sa tête dans une cage d'osier : c'était le pharmacien.* » (216)

C'est encore le pharmacien Homais, qui, dans un discours d'anthologie avec l'aubergiste du Lion d'Or, Madame Lefrançois, attaque la religion, en une suite de clichés d'alors - on pourrait presque dire que Flaubert a réussi le tour de force de tous les y condenser !

« *Quand le pharmacien n'entendit plus sur la place le bruit de ses souliers, il trouva fort inconvenante sa conduite de tout à l'heure. Ce refus d'accepter un rafraîchissement lui semblait une hypocrisie des plus odieuses ; les prêtres se godaillaient tous sans qu'on les vît, et cherchaient à ramener le temps de la dîme.*

L'hôtesse prît la défense de son curé :

- *D'ailleurs il en plierait quatre comme vous sur son genou. Il a, l'année dernière, aidé nos gens à rentrer la paille ; il en portait jusqu'à six bottes à la fois, tant il est fort !*

- *Bravo ! dit le pharmacien. Envoyez donc vos filles en confesse à des gaillards d'un tempérament pareil ! Moi, si j'étais le gouvernement, je voudrais qu'on saignât les prêtres une fois par mois. Oui, madame Lefrançois, tous les mois une large phlébotomie, dans l'intérêt de la police et des mœurs !*

- *Taisez-vous donc Monsieur Homais ! vous êtes un impie ! vous n'avez pas de religion !*

Le pharmacien répondit :

- *J'ai une religion, ma religion, et même j'en ai plus qu'eux tous, avec leurs momeries et leurs jongleries ! J'adore Dieu, au contraire ! Je crois en l'Être suprême, à un*

Créateur, quel qu'il soit, peu m'importe, qui nous a placés ici-bas pour y remplir nos devoirs de citoyens et de père de famille ; mais je n'ai pas besoin d'aller, dans une église, baiser des plats d'argent, et engraisser de ma poche un tas de farceurs qui se nourrissent mieux que nous ! Car on peut l'honorer aussi bien dans un bois, dans un champ, ou même en contemplant la voûte éthérée, comme les anciens. Mon Dieu, à moi, c'est le Dieu de Socrate, de Franklin, de Voltaire et de Béranger ! Je suis pour la Profession de foi du vicaire savoyard et les immortels principes de 89 ! Aussi, je n'admets pas un bonhomme de bon Dieu qui se promène dans son parterre la canne à la main, loge ses amis dans le ventre des baleines, meurt en poussant un cri et ressuscite au bout de trois jours : choses absurdes en elles-mêmes et complètement opposées, d'ailleurs, à toutes les lois de la physique ; ce qui nous démontre, en passant, que les prêtres ont toujours croupi dans une ignorance turpide, où ils s'efforcent d'engloutir avec eux les populations. » (216)

Dans « Madame Bovary » encore, Homais prévient Charles Bovary de la menace de la religiosité de ses ouailles sur la science, à son arrivée à Yonville : *« Ah ! vous trouverez bien des préjugés à combattre, monsieur Bovary ; bien des entêtements de la routine, où se heurteront quotidiennement tous les efforts de votre science ; car on a recours encore aux neuvaines, aux reliques, au curé, plutôt que de venir naturellement chez le médecin ou chez le pharmacien. » (216)*

Concernant les rebouteux, nous avons les compères Bouvard et Pécuchet, qui vont s'en donner à cœur joie, comme pour toutes leurs expériences. Les deux compères vont vouloir s'initier au magnétisme, alors en vogue à l'époque, et vouloir par ce moyen soigner toutes sortes de maux les plus divers. Flaubert, par la liste nosologique qu'il suit, se moque bien de leurs diagnostics douteux et de leurs soins qui le sont encore plus.

« Puis comme Germaine avait des bourdonnements d'oreilles qui l'assourdisaient, il dit un soir d'un ton négligé : si on essayait le magnétisme ? Elle ne s'y refusa pas. Il s'assit devant elle, lui prit les deux pouces dans ses mains, et la regarda fixement, comme s'il n'eût fait autre chose de toute sa vie. La bonne femme, une chaufferette sous les talons, commença par fléchir le cou ; ses yeux se fermèrent, et tout doucement, elle se mit à ronfler. Au bout d'une heure qu'ils la contemplaient Pécuchet dit à voix basse : « Que sentez-vous ? »

Elle se réveilla. Plus tard sans doute la lucidité viendrait.

Ce succès les enhardit ; - et reprenant avec aplomb l'exercice de la médecine, ils soignèrent Chamberlan, le bedeau, pour ses douleurs intercostales, Migraine, le maçon, affecté d'une névrose de l'estomac, la mère Varin, dont l'encéphaloïde sous la clavicule exigeait pour se nourrir des emplâtres de viande, un goutteux, le père Lemoine, qui se traînait au bord des cabarets, un phtisique, un hémiplégique, bien d'autres. Ils traitèrent aussi des coryzas et des engelures. » (215)

Leur ridicule n'étant jamais suffisant, c'est alors qu'ils soignent le père Lemoine par le magnétisme de la musique que survient le Docteur Vaucorbeil, peu favorable à cette théorie.

« Un jour que Migraine était plus mal, ils y recoururent (à un harmonica). Les sons cristallins l'exaspérèrent ; mais Deleuze ordonne de ne pas s'effrayer des plaintes, la musique continua. « Assez, assez cria-t-il. Un peu de patience répétait Bouvard. Pécuchet tapotait plus vite sur les lames de verre, et l'instrument vibrait, et le pauvre homme hurlait, quand le médecin fut attiré par le vacarme.

« Comment ! encore vous ! s'écria-t-il furieux de les retrouver toujours chez ses clients. Ils

expliquèrent leur moyen magnétique. Alors, il tonna contre le magnétisme, un tas de jonglerie dont les effets proviennent de l'imagination. » (215)

Le colérique et jaloux Vaucorbeil ne sera pas au bout de ses surprises avec ces deux drôles, qui souvent ergotent à propos de son savoir et ont même l'audace de consulter et d'empiéter sur sa clientèle.

« Néanmoins, ils donnaient des conseils, remontaient le moral, avaient l'audace d'ausculter. » (215)

Et entre les deux compères dont les connaissances médicales se résument à un amas de théories douteuses et disparates et au docteur en médecine établi dans la région, la concurrence est telle que le Dr Vaucorbeil, victime des quelques succès de Bouvard et de Pécuchet et surtout de la gratuité de leurs services, doit demander à l'un de ses patients lequel d'entre eux il choisirait pour se soigner !

Gustave Flaubert choisit de mettre en lumière une réalité des campagnes souvent cachée, rabaisante pour le médecin : les rebouteux leurs sont parfois préférés !

« Vaucorbeil, sans répondre, se pencha vers Gouy, et haussant la voix :

- « Lequel d'entre nous deux choisissez-vous pour médecin ? »

Le malade, somnolent, aperçut des visages en colère, et se mit à pleurer.

Sa femme non plus ne savait que répondre ; car l'un était habile ; mais l'autre avait peut-être un secret ?

- « Très bien ! » dit Vaucorbeil. « Puisque vous balancez entre un homme nanti d'un diplôme... »

Pécuchet ricana. « Pourquoi riez-vous ? »

- « C'est qu'un diplôme n'est pas toujours un argument ! »

Le Docteur était attaqué dans son gagne-pain, dans sa prérogative, dans son importance sociale. Sa colère éclata.

- « Nous le verrons quand vous irez devant les tribunaux pour exercice illégal de la médecine !

Puis se tournant vers la fermière : « Faites-le tuer par monsieur tout à votre aise, et que je sois pendu si je reviens jamais dans votre maison ». (215)

Et face aux sciences occultes ou au charlatanisme le plus complet, les deux compères trouvent un allié inattendu en la personne de l'instituteur. Celui-ci, caricature de l'homme idéologue de gauche, frustré et jaloux trouve en la science quelle qu'elle soit, une marque d'oppression, portant le sceau infamant de la bourgeoisie sur le peuple, du riche sur le pauvre.

N'oublions pas que la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle est celui de l'avènement de la pensée marxiste, et que cette argumentation que l'on pourrait croire celles de certaines iniques condamnations soviétiques trouve sa place dans ce qui est son terreau.

« Petit, homme de progrès, avait trouvé l'explication du médecin terre à terre, bourgeoise. La Science est un monopole aux mains de Riches. Elle exclut le Peuple. A la vieille analyse du moyen âge, il est temps que succède une synthèse large et primesautière ! La Vérité doit s'obtenir par le Cœur – et se déclarant spiritiste, il indiqua plusieurs ouvrages, défectueux sans doute, mais qui étaient le signe d'une aurore. » (215)

8 - Portée de l'œuvre de Gustave Flaubert

8 - 1 Gustave Flaubert : réaliste, naturaliste ?

Tenter de classer un écrivain dans un courant littéraire peut-être pratique pour notre conception de l'esprit en tant que lecteur, mais l'exercice n'a en réalité rien d'évident car l'écrivain emprunte toujours à différentes influences.

Bien évidemment, l'écrivain s'inscrit dans une époque, dans une famille, un contexte social, un environnemental particulier. Il change, évolue, bouge ses lignes et ne reste pas dans un genre littéraire particulier.

Et si malgré tout, l'on souhaite classer l'œuvre littéraire de Flaubert, l'on ne peut faire autrement que de voir en lui une part de romantisme, de réalisme, de naturalisme voire de fantastique. Et si cette dénomination nous gêne, c'est que les écrivains qui se sont revendiqués de ce courant sont postérieurs chronologiquement. Mais cela n'a en rien empêché Gustave Flaubert, quelques décennies plus tôt, de donner dans ce genre d'écriture.

Bref, il apparaît que ce classement en genre reste relativement superficiel, et qu'il est plus pratique pour les critiques ou pour les lecteurs que pour les écrivains.

Gustave Flaubert lui-même, qui ne portait guère les critiques littéraires dans son cœur, refusait tout classement de son œuvre dans un courant littéraire.

A son amie George Sand il écrit en 1876 : « *et notez que j'exècre ce qu'on est convenu d'appeler le « réalisme », bien qu'on m'en fasse un des pontifes.* » (226)

Peu avant sa mort, il écrit encore à son jeune disciple, l'écrivain en devenir Guy de Maupassant : « *Ne me parlez plus du réalisme, du naturalisme ou de l'expérimentation ! J'en suis gorgé. Quelles vides inepties !* » (227)

Contrairement à d'autres écrivains de son temps qui souhaitent s'inscrire « temporellement » dans leur époque, avec le plus souvent un but social –le chef de file incontestable étant Émile Zola et son naturalisme revendiqué - Gustave Flaubert est un homme qui reste en retrait sur ces questions.

Le plus important pour lui, au fond, n'est d'ailleurs pas de faire du « Vrai », mais du « Beau ».

Par cette attitude, il rejoint parfaitement un autre artiste qui lui est contemporain, mais cette fois peintre, Edgar Degas. Lui aussi s'agace de cette manie de classement des critiques : « *Cela ne signifie rien l'impressionnisme ! Tout artiste consciencieux a toujours traduit ses impressions.* » (228)

Parler de réalisme en littérature est une invention de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. Mais là encore, parler de l'avènement du réalisme serait erroné, et l'écrivain Jules François Félix Husson, dit Champfleury s'en rend bien compte, dans une lettre datée du 2 septembre 1855 à George Sand : « *le réalisme est aussi vieux que le monde et en tout temps il y a eu des réalistes. Tous ceux qui apportent quelques aspirations nouvelles sont réalistes. On verra certainement des médecins réalistes, des chimistes réalistes, des manufacturiers réalistes, des historiens réalistes. M. Courbet est un réaliste, je suis un réaliste : puisque les critiques le*

disent, je les laisse dire. » (229)

Émile Zola, écrivain célèbre qui se revendiquait quant à lui d'une approche scientifique du roman donne une définition de ce qu'est pour lui le réalisme alors qu'il prend la défense du roman des frères Goncourt, « *Germinie Lacerteux* », paru en 1865 : « *l'étude patiente de la réalité, l'ensemble obtenu par l'observation des détails, a produit des œuvres si remarquables, dans ces derniers temps, que le procès devrait être jugé aujourd'hui. Eh oui ! bonnes gens, l'artiste a le droit de fouiller en pleine nature humaine, de ne rien voiler du cadavre humain, de s'intéresser à nos plus petites particularités, de peindre les horizons dans leurs minuties et de les mettre de moitié dans nos joies et dans nos douleurs.* » (230)

Alors, si cette question présente quelque intérêt à étudier, il faut se placer plus largement en termes de courant, et essayer de sentir les bouleversements amenés dans les œuvres par les écrivains, qui plus généralement reflètent une époque, les pères du genre.

Dans ce cas, Stendhal (1783-1842) et Honoré de Balzac (1799-1850) peuvent être vus comme les initiateurs des courants réaliste et naturaliste.

Stendhal écrivain n'avait cessé d'affirmer l'importance première des faits. L'épigraphe du « *Rouge et le Noir* », son roman le plus fameux qui l'a fait passer à la postérité, est « *la vérité, l'âpre vérité* ». (231)

Un autre écrivain, Honoré de Balzac a quant à lui plus que tout le souci de la description minutieuse, précise, calculée.

Déjà, cette précision de ce réalisme interpelle leurs successeurs en la carrière. Émile Zola la compare à la rigueur de l'anatomie :

« *il n'y a eu que deux romanciers dans notre siècle : Balzac et Stendhal. Eux seuls ne sont pas des poètes déguisés. Ils ont pénétré le mécanisme de la vie, en chirurgiens impitoyables, et nous ont expliqué nos misères et nos grandeurs. Leurs œuvres, selon la belle expression de M. Taine, sont « le plus grand magasin de documents que nous ayons sur la nature humaine ».* » (232)

L'époque toute entière est fascinée par la science et la médecine, et ce penchant va se retrouver dans tous les genres, et la littérature sera loin d'être épargnée, rendant dans l'air du temps l'envie de réalisme et la question naturaliste.

Les frontières entre le monde de la littérature et de la médecine n'ont jamais semblé aussi poreux, comme l'écrit un critique littéraire de l'époque, Jules Claretie, dans la *Revue de Paris*, en 1865, à propos de la sortie de « *Germinie Lacerteux* » des frères Goncourt, les deux bichons de Flaubert : « *je ne blâme pas cette invasion de plus en plus croissante de la médecine dans le roman. On y a vu, je le sais, un symptôme de la décadence. C'est, à mon avis, un pas nouveau et un progrès.*

La science du moment, en bien des choses, est la physiologie. Or, si la physiologie est bien placée quelque part, c'est dans le roman qui prétend étudier les maladies de l'âme, si souvent produites par celles du corps. Le Balzac futur, s'il y a un Balzac futur, sera tenu en d'être en même temps un Dupuytren. Bichat eût écrit un roman superbe. » (233)

L'étude des maladies de l'âme, dans « *Germinie Lacerteux* », c'est celle de l'hystérie, qui semble si mystérieuse à l'époque, et que les médecins tentent d'expliquer. Mais n'oublions pas le bovarysme d'Emma, éclatant au grand jour sur la place publique quelques années plus tôt... L'air du temps est à la médecine, à la physiologie, et même les romanciers s'en emparent.

Rappelons aussi les « *dîners Magny* », qui, chez le restaurateur du même nom, réunit deux fois

par mois certains écrivains de l'époque, Sainte-Beuve, Taine, Gautier, les frères Goncourt mais aussi Flaubert et le chimiste Berthelot. Le Dr Robin, venait y exposer quelquefois des cas cliniques curieux. Les savants, spécialistes de leur domaine respectif, pouvaient présenter des sujets, émettre des hypothèses, répondre aux interrogations des littérateurs, bref, une osmose se crée entre la littérature et la science.

Calquer ce goût pour la médecine et la science à la volonté d'un genre littéraire réaliste ou naturaliste est understandable chez un Émile Zola qui s'en revendique haut et fort mais serait absurde chez un Gustave Flaubert qui, s'il veut coller au plus près de la réalité, n'en désire pas moins avant tout, faire du beau, de l'Art, et laisser le lecteur se faire ses impressions.

Émile Zola, l'un des rares critiques à louer la réédition de « *L'Éducation sentimentale* » en 1879 va pourtant essayer de « récupérer » Gustave Flaubert dans son escarcelle du naturalisme avec sa critique parue dans *Le Voltaire*, en décembre 1879 : « *lui seul (Flaubert) a le développement large de la vie, sans que jamais l'effet soit exagéré (...). Voilà le modèle du roman naturaliste pour moi. On n'ira pas plus loin dans la vérité vraie, je parle de cette vérité terre-à-terre, exacte, qui semble être la négation même de l'art du romancier* » (234)

Mais la correspondance épistolaire de Gustave Flaubert nous montre bien le ferme refus de l'écrivain d'appartenir à un quelconque mouvement et les frictions qui peuvent en découler.

« J'ai lu par hasard un fragment de l'Assommoir, paru dans la République des lettres et je suis tout à fait de votre avis. Je trouve cela ignoble, absolument. Faire vrai ne me paraît pas être la première condition de l'art. Viser au beau est le principal, et l'atteindre si l'on peut. » (235)

« La Réalité, selon moi, ne doit être qu'un tremplin. Nos amis sont persuadés qu'à elle seule elle constitue tout l'État ! Ce matérialisme m'indigne, et, presque tous les lundis, j'ai un accès d'irritation en lisant les feuilletons de ce brave Zola. Après les Réalistes, nous avons les Naturalistes et les Impressionnistes. Quel progrès ! Tas de farceurs, qui veulent se faire accroire et nous faire accroire qu'ils ont découvert la Méditerranée. » (236)

Mais le Flaubert qui se moque du matérialisme de Zola est aussi celui qui critique le romanesque exalté de ses anciens maîtres, comme dans cette critique de « *Graziella* », d'Alphonse de Lamartine : « *il y aurait eu moyen de faire un beau livre avec cette histoire, en nous montrant ce qui s'est sans doute passé : un jeune homme à Naples, par hasard, au milieu de ses autres distractions, couchant avec la fille d'un pêcheur, et l'envoyant promener ensuite, laquelle ne meurt pas, mais se console, ce qui est plus ordinaire et plus amer. (...). Cela eût exigé une indépendance de personnalité que Lamartine n'a pas, ce coup d'œil médical de la vie, cette vue du vrai enfin, qui est le seul moyen d'arriver à de grands effets d'émotion. A propos d'émotion, un dernier mot : avant la pièce de vers finale, il a eu soin de nous dire qu'il l'a écrite tout d'une seule haleine et en pleurant. Quel joli procédé poétique ! Oui, je le répète, il y avait là de quoi faire un beau livre, pourtant.* » (237)

Alors, qui est Gustave Flaubert : une synthèse entre le romantisme qu'il met finalement à terre, le réalisme qu'il entreprend, un naturalisme qu'on devine ?

Lui-même se sent tiraillé en son for intérieur.

Il le sait et s'en épanche à sa Muse Louise Colet dans une très belle lettre datée du 16 janvier 1852, plus de vingt ans avant ces batailles sur le genre et la réalité :

« il y a en moi, littérairement parlant, deux bonshommes distincts : un qui est épris de gueularde, de lyrisme, de grands vols d'aigle, de toutes les sonorités de la phrase et des sommets de l'idée ; un autre qui fouille et creuse le vrai tant qu'il peut, qui aime à accuser le petit fait aussi puissamment que le grand, qui voudrait vous faire sentir presque matériellement

les choses qu'il reproduit ; celui-là aime rire et se plaît dans les animalités de l'homme. » (238)

En fait, Gustave Flaubert va tout simplement plus loin dans sa conception de l'écriture, de la littérature, de l'art, tout simplement.

Son ami Maxime Du Camp fait une analyse intéressante dans ses « *Souvenirs littéraires* » (1850-1880) du style de Gustave Flaubert :

« On a dit de Flaubert qu'il était un réaliste, un naturaliste ; on a voulu voir en lui une sorte de chirurgien des lettres disséquant les passions et faisant l'autopsie du cœur humain ; il était le premier à en sourire : c'était un lyrique. » (239)

Loin des préceptes zoliens, et toujours dans cette fameuse lettre à Louise Colet de janvier 1852, Gustave Flaubert raconte le rêve d'une vie, celui qu'il a chevillé au corps depuis sa plus tendre enfance : *« ce qui me semble beau, ce que je voudrais faire, c'est un livre sur rien, un livre sans attache extérieure, qui se tiendrait de lui-même par la force interne de son style, comme la terre sans être soutenue se tient en l'air, un livre qui n'aurait presque pas de sujet ou du moins où le sujet serait presque invisible, si cela se peut. Les œuvres les plus belles sont celles où il y a le moins de matière ; plus l'expression se rapproche de la pensée, plus le mot colle dessus et disparaît, plus c'est beau. Je crois que l'avenir de l'Art est dans ces voies. Je le vois, à mesure qu'il grandit, s'éthérisant tant qu'il peut, depuis les pylônes égyptiens jusqu'aux lancettes gothiques, et depuis les poèmes de vingt mille vers des Indiens jusqu'aux jets de Byron. La forme, en devenant habile, s'atténue ; elle quitte toute liturgie, toute règle, toute mesure ; elle abandonne l'épique pour le roman, le vers pour la prose ; elle ne se connaît plus d'orthodoxie et est libre comme chaque volonté qui la produit. » (238)*

Guy de Maupassant également, en fidèle disciple des deux amis Bouilhet et Flaubert, se prononcera contre le réalisme : *« quel enfantillage d'ailleurs, de croire à la réalité puisque nous portons la nôtre dans notre pensée et dans nos organes. Nos yeux, nos oreilles, notre odorat, notre goût différents créent autant de vérités qu'il y a d'hommes sur terre. Et nos esprits qui reçoivent les instructions de ces organes, diversement impressionnés, comprennent, analysent et jugent comme si chacun de nous appartenait à une autre race. Chacun de nous se fait donc simplement une illusion du monde (...). Et l'écrivain n'a d'autre mission que de reproduire fidèlement cette illusion avec tous les procédés d'art qu'il a appris et dont il peut disposer. » (240)*

Comme Gustave Flaubert, Guy de Maupassant s'est toujours refusé d'appartenir à une école. Et si Flaubert participait aux dîners Magny, s'il avait une relation épistolaire ou amicale tout court intense avec nombres de ses confrères (les Goncourt, George Sand, Ivan Tourgueniev pour ne citer que les plus célèbres d'entre eux), si Maupassant a participé aux soirées de Médan de Zola, ils récusent ensemble toute idée d'une approche scientifique du réel.

Ces deux-là étudient, se documentent, voyagent, observent mais ensuite, c'est à l'écrivain de retranscrire ses impressions, et là, nulle volonté d'une approche scientifique, nulle prétention d'un quelconque réalisme.

C'est de l'art que veulent faire ces deux hommes différents dans leurs productions, si proches dans le fond.

Et le résultat parle pour eux.

8.2 - Le Bovarysme

« *Madame Bovary* » est restée dans les canons de la littérature française, c'est un fait. Pas une génération de français qui ne l'ait étudié à l'école, pas un qui ne connaisse au moins le titre de l'ouvrage et son héroïne, c'est l'une des plus célèbres figures littéraires de tous les temps, Emma Bovary.

Celle-ci a même eu la gloire de laisser à la postérité son nom pour ce qui pourrait être qualifié « d'état » et qui est en réalité une subtile alchimie féminine de personnalité, de tempérament, d'environnement et bien d'autres choses encore.

Tout ceci pour aboutir au mal qui la ronge et qui finit par l'emporter dans sa mort pathétique plus que tragique d'ailleurs, de l'empoisonnement à l'arsenic : le *Bovarysme*.

Ce mot laisse rêveur et interpelle. Il est l'image d'Emma.

Mary Shelley a créé quelques décennies auparavant une autre figure littéraire mythique, le Dr Frankenstein et dans son roman le Dr Frankenstein crée sa créature, son monstre.

Mais comme le dit Gustave Flaubert dans son « *Dictionnaire des Idées reçues* », des « *monstres* », à son époque, « *on n'en voit plus* ». (48)

Gustave Flaubert va lui-même modeler directement sa propre créature, celle-là même dont il dira dans une lettre du 14 août 1853 à sa Muse, Louise Colet : « *ma pauvre Bovary, sans doute, souffre et pleure dans vingt villages de France à la fois, à cette heure même* ». (241)

Qu'est-ce donc que le *Bovarysme* ? Vaste chantier des passions inassouvies, du rêve devenant folie. S'il est impossible d'aborder parfaitement la question, au moins essayons d'en poser les bases.

Gustave Flaubert, à première vue, n'est sûrement pas l'écrivain psychologue et de l'esprit par excellence.

Il le sait et le reconnaît, comme quand il écrit à George Sand, qu'il est « *un pauvre bougre* », « *collé à la terre comme par des semelles de plomb* ». (242)

Mais dépassant la fatalité de son tempérament, il va aiguïser, à force d'observation et de travail, cette force qui lui permet d'entrevoir les ressorts les plus intimes de la personne humaine.

Et cela va le faire parvenir à un regard qui voit loin, qui sonde nos seulement l'enveloppe corporelle, mais aussi le cœur et les reins. Il sera un homme pour lequel le monde visible existe, mais aussi le monde invisible des passions humaines, de la morale, de la psychologie, de la religiosité.

Guy de Maupassant, son « *disciple* », dira de lui qu'il « *possédait la faculté de pénétrer dans la pensée des autres*. » (243)

Beau compliment, pour quelqu'un qui s'estime « terre-à-terre » au point d'y être collé !

Par la folie, par la maladie d'Emma qu'est le bovarysme, Gustave Flaubert va montrer les vices et les erreurs de l'imagination avec les ressources mêmes de l'imagination. Emma Bovary, c'est la ruine de l'idéal romantique, tout comme « *Don Quichotte* » de Miguel de Cervantès a été la ruine de l'idéal chevaleresque.

Le romantisme du monde ancien et des langueurs de François-René de Châteaubriant avec « *Atala* » et ses « *Mémoires* », de l'amour magnifié et impossible de Bernardin de Saint-Pierre

dans « *Paul et Virginie* », des vers plaintifs d'Alfred de Musset, de la poésie anglaise de Lord Byron, des romans héroïques de Walter Scott, ou encore l'atmosphère moyenâgeuse incroyable des œuvres de Victor Hugo, d'« *Hernani* » à « *Notre Dame de Paris* », tout cela va être empoussiéré, vieilli, dépassé par la force de « *Madame Bovary* », par le *Bovarysme* d'Emma.

Selon un procédé bien connu tenant de l'antique tragédie, ces premiers vont s'atteler à décrire un type idéal de l'humanité. Leurs héros sont héroïques, purs, incomparablement supérieurs à la vie commune des hommes, attirant par la noblesse de leur caractère et la hauteur de leurs idées. Leurs passions sont tellement sublimes qu'elles ont en apanage la passion suicidaire et la fin tragique. Et c'est de cette pâte-là c'est de ces germes de passion, de ces conceptions sentimentales que se nourrira avidement la jeune Emma dans son couvent.

Pourtant, Flaubert est tout sauf un anti-romantique.

Rappelons-nous que c'est lui qui écrit, adolescent, cette lettre à son ami Ernest Chevalier : « *Ô que j'aime bien mieux la poésie pure, les cris de l'âme, les élans soudains et puis les profonds soupirs, les voix de l'âme, les pensées du cœur. Il y a des jours où je donnerais toute la science des bavards passés, présents, futurs, toute la sottise érudition des éplucheurs, équarisseurs, philosophes, romanciers, chimistes, épiciers, académiciens, pour deux vers de Lamartine ou de Victor Hugo.* » (18)

Lui aussi a goûté aux romans de Walter Scott, à la poésie d'Alfred de Musset, de Lord Byron.

Mais, arrivant après, il a démêlé ce qu'il y vraiment d'intéressant dans le romantisme, et son tempérament « *collé à la terre* » (242) va lui permettre de le dépasser.

Sa qualité principale, c'est bien l'observation, la perspicacité. Peut-être tient-il cela de son père, brillant clinicien, à le voir inspecter et examiner ses malades plusieurs heures par jour ?

Non content de s'attacher à la beauté de la forme et des destins, il va s'efforcer de retranscrire le réel, en conservant la pureté de la phrase, là est sa marque de maître.

Revenons-en à Emma. C'est une femme de la campagne, fille d'un paysan aisé de Normandie. De cela, elle tire sa nature robuste et saine de campagnarde, même si elle se plaît à ne voir en elle qu'une créature de sensibilité idéale tenant quasiment de l'ange, pur esprit.

A cette base s'ajoute une imagination très vive, peu raisonnée par une intelligence moyenne.

Bien avant son mariage, on voit cette prédisposition de caractère éclore dans les murs clos du couvent où elle fut emmenée à l'âge de treize ans par son père.

Dans la description de son état suite à la mort de sa mère, elle se fait si désolée dans ses lettres que son père s'en inquiète et, la croyant malade, vient la visiter.

De ce coup, elle est « *intérieurement satisfaite de se sentir arrivée du premier coup à ce rare idéal des existences pâles où ne parviennent jamais les cœurs médiocres* ». (216)

Puis, « *elle s'en ennuya, n'en voulut pas convenir, continua par habitude, ensuite par vanité et fut enfin surprise de se sentir apaisée sans plus de tristesse au cœur que de rides sur son front* ». (216)

Par le même effet, la religion lui est plaisante par l'état qu'elle lui procure, au couvent, elle se plaisait « *parmi ces femmes au teint blanc portant des chapelets à croix de cuivre* », « *s'assoupissant doucement à la langueur mystique qui s'exhale des parfums de l'autel, de la fraîcheur des bénitiers et du rayonnement des cierges* ». (216)

Bien entendu, « *les comparaisons de fiancé, d'époux, d'amant céleste et de mariage éternel*

qui reviennent dans les sermons lui soulevaient au fond de l'âme des douceurs inattendues. »
(216)

Cette ambiance du couvent est le terreau idéal pour son imagination, et Gustave Flaubert de montrer les facteurs environnementaux favorisant le *Bovarysme*.

Car voilà qu'ensuite, dans son ennui, elle découvre, les livres de la veine romantique de l'époque, dont le sommet du genre est « *Paul et Virginie* », de Bernardin de Saint-Pierre.

Grâce aux histoires contées par une vieille fille qui venait faire la lessive et fille de gentilshommes ruinés sous la Révolution, elle apprend les chants, les poésies, les histoires galantes des siècles passés. Et alors, raille Flaubert dans une énumération flamboyante et pathétique :

« ce n'était qu'amours, amants, amantes, dames persécutées s'évanouissant dans des pavillons solitaires, postillons qu'on tue à tous les relais, chevaux qu'on crève à toutes les pages, forêts sombres, troubles du cœur, serments, sanglots, larmes et baisers, nacelles au clair de lune, rossignols dans les bosquets, messieurs braves comme des lions, doux comme des agneaux, vertueux comme on ne l'est pas, toujours bien mis, et qui pleurent comme des urnes. »
(216)

Alors, Emma, bercée de toutes ces illusions, en épousant Charles Bovary, officier de santé de modeste condition, va se révolter de manière féroce contre son statut de petite bourgeoise rurale de province. Elle se rêve en grande dame, s'abonne à des journaux de modes, s'intéresse au théâtre, aux courses, lit des romans, suit les représentations de l'opéra. Bref, elle cherche à s'échapper de son ordinaire qui lui paraît misérable.

Mais il est certain que transposant cette même Emma dans les grands salons parisiens, remplissant les mêmes activités qui illuminent tant son esprit, on aurait vu une Emma se rêvant d'être l'épouse modèle d'un obscur médecin de province, trouvant son idéal de bonheur dans l'épanchement d'une tendresse partagée et des petits bonheurs simples et répétés de l'existence, loin de la futilité des salons mondains et la frénésie sotte qui les mènent.

Son mal, le *Bovarysme*, l'oblige à vivre dans un état de mensonge perpétuel vis-à-vis d'elle-même, comme elle préfère s'accommoder du faux pour combler ses désirs.

Ses activités de tous les jours n'ont rien de concret, ils ont seulement pour but de satisfaire l'être imaginaire qu'elle croit être. Et cela est la chose la plus chère à son cœur.

Emma Bovary n'est pas hystérique au sens de la maladie, avec ses crises, ses hallucinations. La tendance qui la domine est froide, ses états cérébraux et son humeur relèvent plus de la psychologie que de la psychiatrie. Il y a les actes volontaires qu'Emma pose et les actes inconscients des hystériques.

Mais son imagination est tellement vive, son ennui et son désarroi tellement profonds qu'elle se laisse sciemment accepter des suggestions venues du dedans, de son esprit, tandis qu'elle refuse de se conformer à la réalité du monde extérieur. Non qu'elle ne le reconnaisse pas, mais qu'elle préfère s'en cacher.

Rapidement, elle sait qu'elle est raillée par son amant Rodolphe, qu'elle se laisse berner par un homme qui est tout sauf ce qu'elle s'imagine. A aucun moment cet homme n'est dupe de ce qu'il doit faire pour faire succomber Emma. Ce comédien supérieur, calculateur éhonté, accepte de jouer le rôle de l'amant romantique, se complaît dans la mièvrerie sentimentale et donne la réplique comme Emma l'entend afin de satisfaire ses envies.

Le plus étonnant, c'est qu'Emma, bien que d'intelligence moyenne, n'est pas sotte au point de

ne pas deviner rapidement ce jeu de dupe. Mais au lieu de le rejeter, elle préfère déformer hypocritement les réalités s'imposant à elle pour mettre en accord son idéal amoureux, ses revendications des sens, ceci afin de donner de la réplique au jeu qu'elle s'efforce de mener.

Elle sait pertinemment qu'elle fait jouer à ses amants un rôle d'acteur, tout comme elle accepte de jouer pour eux le rôle de maîtresse idéale. C'est pour eux comme un contrat, qui est accepté tacitement par les deux parties.

Il est une fois où la pièce s'emballe, toujours avec Rodolphe d'ailleurs. Dans sa mécanique théâtrale implacable, elle pousse sa logique d'idéal de passion absolue jusqu'au bout, et ne voit pas d'autre possibilité que d'organiser son enlèvement par son amant !

Rodolphe, bien entendu, la ramène brusquement à la pauvre réalité de leur petit jeu d'acteur en la laissant seule sur scène, lui, rentrant en coulisse sans remord. Le choc est terrible, bien entendu, mais au fond, Emma s'y attend. Elle sait « *la petitesse des passions que l'art exagère* ». (216)

Mais être dans le fictif lui semble pourtant préférable à la dure réalité qu'elle exècre et elle ne peut s'empêcher de céder aux sirènes de son mal, dans une fuite en avant qui la poussera dans les bras de Léon, pourtant reconnu par elle comme « *incapable d'héroïsme, faible, banal, plus mou qu'une femme, avare d'ailleurs et pusillanime* ». (216)

Mais après ce portrait qui ne correspond en rien à l'amant idéal, elle va néanmoins se jeter éperdument dans ce second adultère. Et les lettres qu'elle lui écrit, elle les adresse en fait à « *un autre homme, un fantôme fait de ses plus ardents souvenirs, de ses lectures les plus belles, de ses convoitises les plus fortes* ». (216)

Mais le *Bovarysme*, chez Gustave Flaubert, ne se limite pas à la personne d'Emma Bovary, même si cette dernière en est l'éminente chef de file, la reine du genre. On retrouve ce trait de caractère chez Frédéric Moreau, héros de « *l'Éducation sentimentale* », un autre des chefs-d'œuvres flaubertiens.

Comme elle, il s'attribue des talents artistiques et une subtilité en désaccord avec ses talents propres, même s'il est plus intelligent et que son personnage a plus de profondeur que celui d'Emma.

Comme elle, il se forge un idéal erroné de l'amour, tiré des passions chantées par le romantisme triomphant. C'est l'amour de Madame Arnoux, et cet amour est probablement tiré de l'amour qu'a eu Gustave Flaubert pour Madame Schlésinger, il le reconnaîtra lui-même.

Doué de talents et d'une fortune établie, le personnage de Frédéric Moreau est en revanche d'une grande mollesse, sans volonté propre, très différent d'un Julien Sorel, d'un Eugène de Rastignac ou d'un Georges Duroy qui partent vaillamment à la conquête de la capitale.

Et à la fin, après tant d'années perdues, alors qu'il la revoit et qu'elle aussi lui avoue tout son amour, bien qu'il l'aime lui aussi encore, il ne la laisse pas s'offrir à lui et par cet acte manqué, il préfère aimer sa conception de l'amour que l'amour lui-même.

Afin de ne pas dégrader son idéal chimérique auquel il a sacrifié ses meilleures années, laissé de côté la jeune Louise Roques, mit fin à sa liaison avec Rosanette, annulé le mariage avec l'influente et richissime Mme Dambreuse, après tant d'occasions manquées, il reste impuissant à saisir l'opportunité tant attendue qui se présente à lui, et le roman s'achève sur cette note d'incomplétude et de vie gâchée.

Enfin, il y a chez Gustave Flaubert un dernier type de *Bovarysme*, bien particulier quant à lui,

et qui dans le roman « *Madame Bovary* » s'oppose en tout point au bovarysme sentimental et amoureux d'Emma. Il s'agit du *Bovarysme* intellectuel du pharmacien Homais.

Lui aussi se ment à lui-même. Il se grandit sans cesse, se crée un personnage fictif d'homme héritier des Lumières et de la Révolution française, hôte et héraut infatigable du progrès en son canton d'Yonville.

Lui aussi s'éprend d'un idéal de science et de progrès tandis que son manque de lucidité et d'intelligence lui en interdisent l'accès.

Son pédantisme n'a pour égal que sa vanité et sa suffisance, son cerveau étriqué.

Il retient en sa personne tous les clichés insupportables du vaniteux impénitent. Et non content d'accumuler ces vices, il les affiche au grand jour, jusqu'à en exaspérer le lecteur.

Pour alimenter sa conversation et pour dissimuler l'abîme de sottise et d'ignorance, il se repaît de tous les lieux communs lus dans la presse sur le cléricalisme, des massacres de la Saint-Barthélémy à la Terreur blanche contre-révolutionnaire.

Lui aussi se joue impunément une comédie, se fait acteur dans la tragédie médiocre qu'est sa vie.

Lorsqu'il propose à Charles Bovary d'opérer le malheureux Hippolyte de son pied-bot, ce n'est pas pour soigner l'infirmité du malheureux mais bien pour satisfaire sa vanité de citoyen éclairé d'Yonville, et il espère que le succès chez ce stréphopode sera de taille à rehausser l'importance de son canton et par là, de son prestige et de ses activités.

La fin pour le pharmacien est tout autre en revanche.

Si la fin d'Emma se fait dans la douleur d'une mort atroce, si l'on voit avec regret Frédéric contempler sa vie gâchée, le *Bovarysme* intellectuel, lui, contrairement à son pendant sentimental, semble être couronné de succès en ce bas monde.

Le roman se conclut sur le succès complet d'Homais :

« depuis la mort de Bovary, trois médecins se sont succédé à Yonville sans pouvoir y réussir, tant M. Homais les a tout de suite battus en brèche. Il fait une clientèle d'enfer ; l'autorité le ménage et l'opinion publique le protège. Il vient de recevoir la croix d'honneur. » (216)

En somme, le *Bovarysme* est le refus conscient de se conformer à la réalité du monde extérieur. Conscient, donc différent en cela du délire des psychotiques.

Cela amène généralement au drame, notamment dans le bovarysme sentimental, chef de file du mouvement, en l'exemple d'Emma Bovary ou de Frédéric Moreau. Mais un autre type de bovarysme, intellectuel celui-ci, et plus insupportable encore, semble trouver succès ici-bas, tout du moins dans les romans de Gustave Flaubert.

C'est le pharmacien Homais qui personnifie le mieux ce second type, et il vient contredire le sage axiome d'Isidore Amiel :

« toute fiction s'expie car la vérité se venge ! ». (244)

Souvent. Mais dans les livres en tout cas, pas toujours.

8.3 - Filmographie tirée des œuvres de Gustave Flaubert

Postérieur à l'écrivain, le 7ème art s'est rapidement emparé des œuvres de Gustave Flaubert et il le fera à maintes reprises.

Symbole universel avec le bovarysme de son héroïne Emma, c'est bien entendu « *Madame Bovary* » qui sera de loin le roman de Gustave Flaubert le plus adapté, que le sujet soit traité de manière directe ou indirecte, et ce à travers vingt-quatre réalisations, de 1932 à 2015 pour la plus récente.

Le mythe Bovarien fait toujours recette et se trouve être si universel qu'il en reste terriblement actuel, ce que montrent les récentes dernières réalisations : 2011, 2014, 2015.

Nous choisirons partialement d'en étudier quelques-uns, en essayant de citer ceux qui ont le plus marqué la toile blanche.

Dès 1934, Jean Renoir s'attaquera au monument « *Madame Bovary* ». Le film lui plaira peu, car raccourci de plus d'une heure pour des raisons économiques.

Des scènes clés seront amputées, comme celle du mariage et le film fait apparaître Charles et Emma Bovary heureux en mariage initialement, ce qui ne sera jamais le cas d'Emma.

Charles Bovary sera joué par Pierre Renoir, frère du cinéaste. Emma Bovary sera malheureusement jouée par une femme d'âge plus mûr que dans le roman : Valentine Tessier, quarante-deux ans, imposé par Gaston Gallimard, le producteur, car elle se trouve être sa maîtresse.

Une autre adaptation de « *Madame Bovary* », américaine cette fois, accouchera de Vincente Minelli, en 1949. Celle-ci enchâsse habilement l'histoire de la célèbre Emma à travers le procès du roman à sa sortie.

On y voit Gustave Flaubert défendre son roman « *Madame Bovary* » et le caractère de son personnage principal Emma devant le tribunal en racontant l'histoire de celle-ci, en démontrant que la vilenie de ses mœurs et ses aspirations trouvent leur origine et leur faute dans la société.

Gustave Flaubert achève sa plaidoirie sur l'empoisonnement et la mort d'Emma.

La salle est émue, il est acquitté.

Dans ce film américain d'après-guerre, Charles Bovary est enfoncé, encore plus balourd et rustaud que dans le roman, et Emma est décrite comme une rêveuse obstinée.

Ses rêves sont fragiles et pleins de liberté, la rendant charmante et comme martyre de la bassesse de la société. Tandis que dans le roman, Gustave Flaubert s'obstine à montrer à chaque fois le ridicule de ses aspirations maladroites.

En 1991, plus proche de nous, c'est Claude Chabrol qui rejoue le drame Bovarien. Il insiste sur la vitalité d'Emma, joué par Isabelle Huppert, qui apparaît comme incomprise par une gent masculine dominante mais indigne de ce pouvoir.

Son mari est insipide et inerte, l'Abbé Bournisien ne la comprend pas dans ses aspirations, Homais est toujours aussi veule et bête, ses amants sont lâches.

Autres temps, autres mœurs. Cette Emma Bovary est cette fois une femme en avance sur son temps, qui se morfond de ne pas être libre devant la médiocrité des hommes qui l'entourent.

Plus récemment encore, en 2014, rappelons « *Gemma Boveri* », une adaptation indirecte, où Anne Fontaine, la réalisatrice, fait jouer l'analogie entre l'Emma du roman et la Gemma du film, une jeune anglaise arrivée récemment en France avec son mari, Charles Boveri. L'occasion est trop belle pour le boulanger du village, ex-parisien passionné de littérature, personnage bien servi par le jeu de Fabrice Luchini, qui va provoquer le destin puis assister abasourdi à la mécanique implacable et tragique liée aux similitudes entre la Gemma actuelle et l'Emma romanesque.

Pour les autres romans, plusieurs d'entre eux seront également adaptés.

« *Salammbô* » le sera à quatre reprises entre 1911 et 1959 mais n'a plus été adapté ensuite.

Les producteurs pensent peut-être avec raison que cette fresque historique et romanesque ayant pour décor la mythique Carthage ferait moins recette à notre époque.

« *L'Éducation sentimentale* » sera adaptée une fois pour le grand écran en 1962 par Alexandre Astruc, soit bien plus tardivement que les deux romans précédents.

Peut-être est-ce dû à la complexité des personnages et de leurs relations dans le roman qui a dû effrayer les réalisateurs. Alexandre Astruc en offre d'ailleurs une version bien simplifiée. Une adaptation de « *L'Éducation Sentimentale* » en feuilletons pour la télévision sera faite également en 1973 par Marcel Cravenne.

Enfin, nos deux cloportes Bouvard et Pécuchet n'ont pas su trouver le chemin vers le grand écran et sont restés au petit avec trois adaptations en 1971, 1973 et 1990 pour la plus récente.

Parmi les nouvelles de Flaubert, deux trouveront grâce et seront projetées sur la toile blanche. « *Un cœur simple* » sera adapté à deux reprises en 1977 et en 2008 et une fois en film télévisé dès 1961.

Plus étonnant, on retrouve une adaptation de la difficile « *Tentation de Saint Antoine* », par l'italien Arturio Ambrosio, en 1911. Ce sera la seule fois.

8.4 - Biographies et romans autour de l'œuvre de Gustave Flaubert

« *Je n'ai aucune biographie. [...] l'écrivain ne doit laisser de lui que ses œuvres. Sa vie importe peu. Arrière la guenille !* » (245), écrit Gustave Flaubert en août 1859.

Malgré cette annonce peu engageante, concernant un homme de l'envergure de Gustave Flaubert, il est rassurant de voir que maints biographes se sont intéressés à l'homme.

Le travail universitaire et biographique sur Flaubert et sur son œuvre sont considérables. Sa vie est bien connue et a été analysée sous toutes les coutures, plus ou moins fantaisistes selon les ambitions du rédacteur.

Pour les biographies clés à l'heure actuelle, nous pouvons citer celles d'Henri Troyat de 1988, de Michel Winock et de Bernard Fauconnier.

Nous notons aussi « *Flaubert, une jeunesse d'ours* », de Thierry Poyet, en 2011, aux éditions l'Harmattan, ainsi que plusieurs Dictionnaires « *Flaubert* », comme ceux d'Eric le Calvez, de Jean-Benoît Guinot ou de Gisèle Gésinger.

Exemple autre, Jean-Paul Sartre fait à travers « *l'Idiot de la famille* » une lecture bien différente de Gustave Flaubert à travers le prisme déformant qui convenait à son idée. Malgré un postulat initial intéressant, l'on se trouve plus dans une lecture sociologique et familiale de type bourdieusien que dans le souci de la vérité dans cet ouvrage, néanmoins resté célèbre.

Pour les romans, nous retenons « *Gaston et Gustave* », d'Olivier Frébourg, écrivain rouennais et également baigné dans la chose médicale, puisque son frère est médecin au CHU Charles Nicolle de Rouen. Encore un clin d'œil à la famille Flaubert, aux deux frères Achille et Gustave, à l'alchimie rouennaise et à sa capacité à mêler la médecine et la littérature, ces deux grandes fées !

9 - Conclusion

Gustave Flaubert est incontestablement un grand romancier de notre langue.

Il est un monument reconnu et admiré, toujours très étudié de nos jours. C'est un homme qui s'inscrit dans son époque. Il est fils du XIX^{ème} siècle, il est rouennais, normand et français. Il est aussi fils, frère et ami de médecins.

Tous ces éléments ont énormément joué dans sa vie et dans sa carrière littéraire.

Avec cela, c'est un homme complexe et étonnant à bien des égards, attachant, énervant parfois.

Un homme qui a porté très haut la prose, la beauté de la langue et l'art. Cette passion qui l'a dévoré toute sa vie durant, pour preuve ces extraits épistolaires de sa jeune adolescence et de son âge plus mûr, d'adulte accompli.

« Ô l'Art, l'Art, déception amère, fantôme sans nom qui brille et qui vous perd ! » (29)

« Pour moi, je ne sais pas comment font pour vivre les gens qui ne sont pas du matin au soir dans un état esthétique. » (202)

Par son milieu, son éducation, ses parents, ses fréquentations, il allie la beauté des mots à leur précision et à une pureté de langue qu'il veut chirurgicale.

Contrairement à ce qui a parfois été présenté, c'est un homme aimant sa famille, admirant son père, s'entraînant avec son frère. Il tient à son rang et à celui de sa famille conformément à la manière d'agir et de penser de son époque.

S'il se montre parfois véhément dans ses discussions ou ses lettres ou ses œuvres littéraires, il ne l'est pas par ses actions ou sa manière de vivre.

Il est un bourgeois qui vit comme un bourgeois, en somme, l'anti-thèse d'un rebelle.

Cette vision bourgeoise et conservatrice, il la montrera à plusieurs reprises, parfois avec la plus grande muflerie comme lors de l'épisode de sa nièce Caroline avec M. Commanville.

Mais aussi de manière plus heureuse, comme lorsqu'il défend les droits de son frère Achille Flaubert face aux assauts du Docteur Leudet dans l'épisode des querelles de poste de chirurgien-chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen et d'occupation du pavillon du chirurgien. Prestige familial oblige !

Plus qu'aucun écrivain peut-être, il a eu pour la littérature une exigence forcenée comparable à celle nécessaire au progrès de la science.

En cela, il se hisse à la hauteur des plus grands esthètes ou scientifiques.

« Je mène une vie âpre, déserte de toute joie extérieure et où je n'ai rien pour me soutenir qu'une espèce de rage permanente, qui pleure quelquefois d'impuissance, mais qui est continuelle. J'aime mon travail d'un amour frénétique et pervers, comme un ascète le cilice qui lui gratte le ventre.

Quelquefois, quand je me trouve vide, quand l'expression se refuse, quand, après avoir griffonné de longues pages, je découvre n'avoir pas fait une phrase, je tombe sur mon divan et j'y reste hébété dans un marais intérieur d'ennui. [...] (246)

Entre Gustave Flaubert et la médecine, il y a plus que du dilettantisme médical.

La médecine, il l'a parfois admirée, souvent critiquée.

Certains de ses propos ou de ses écrits sont très clairs sur ce point, et l'intérêt – ou le dégoût, qu'il porte à notre profession :

« Vois-tu les pygmées-poètes chantant les pygmées-rois, et les pygmées-voleurs, les pygmées-dédaigneux et les pygmées-sombres, les pygmées-médecins qui vont voir les pygmées-malades ?

Ils leur tâtent le pouls, ils s'assoient, le malade tire la langue, le médecin roule des yeux, il pose un linge, donne une pilule, puis fait la conversation avec les parents, puis il se lève et reçoit une petite pièce d'argent qu'il fourre dans sa petite poche, pour faire bouillir son petit pot-au-feu. Cependant le petit malade regarde, d'un air triste, partir son petit médecin ; il vient un petit prêtre, et le petit malade crève, et le petit médecin dîne. Alors on fait un petit coffre, on répand de petites larmes, et avec une petite pompe, on va, dans un petit coin de terre, mettre pourrir la petite charogne. » (247)

En fait, il semble qu'après avoir vécu la pratique médicale de son père - exemplaire et de haute volée dans l'exercice de notre profession, tous les avis sont unanimes sur cette question - il ait eu une si haute idée de la médecine qu'il n'a pu, à travers le prisme de l'exemple paternel, n'avoir que le plus grand mépris pour tous les autres médecins de son temps.

Un père adulé et admiré, à l'exemple de l'arrivée du Dr Larivière dans « *Madame Bovary* ».

En cela, cet extrait du « *Journal* » des frères Edmond et Jules de Goncourt, daté du 28 janvier 1874, est éloquent du regard des intellectuels de l'époque quant à notre profession et sur l'avis de Gustave Flaubert sur cette question.

« Les médecins ne fument pas, et quelque'un, en leur absence, soutenait au fumoir, qu'ils étaient les plus nuls des hommes ! Moi là-dessus, comme je me récrie et que j'affirme, que la classe la plus intelligente que j'avais rencontrée dans ma vie, était celle des internes, Blanchard me donne raison sur ce point, mais il ajoute, qu'aussitôt leurs études finies, le besoin de gagner de l'argent — l'argent que gagne un médecin, un chirurgien étant la côte de sa valeur — le besoin de gagner de l'argent, le retire de tout travail, de toute étude, émousse son observation par l'abêtissement de visites rapides et successives, par la fatigue même des étages montés. L'intelligence, s'il y a une intelligence chez l'homme, au lieu de progresser, diminue.

Là-dessus Flaubert s'écrie : « Il n'y a pas de caste, que je méprise comme celle des médecins, moi qui suis d'une famille de médecins, de père en fils, y compris les cousins, car je suis le seul Flaubert qui ne soit pas médecin... mais quand je parle de mon mépris pour la caste, j'excepte mon papa... Je l'ai vu, lui, dire dans le dos de mon frère, en lui montrant le poing, quand il a été reçu docteur : « Si j'avais été à sa place, à son âge, avec l'argent qu'il a, quel homme j'aurais été ! » Vous comprenez par cela son dédain pour la pratique rapace de la médecine. » (248)

La médecine reste en tout cas très présente dans son œuvre et notre profession l'interroge par sa relation spéciale avec l'humanité et sa souffrance.

Et ce n'est pas un hasard si elle se trouve en bonne place dans son « *Dictionnaire des idées reçues* » (124), où il montre la vision de notre art par ses contemporains. Bon nombre des « définitions » qu'il donne dans cette courte œuvre satirique continuent à s'appliquer de nos jours...

A travers ses romans, ses nouvelles, sa correspondance épistolaire, il apparaît au fait des théories et des techniques de notre science médicale à son époque, le milieu du XIX^{ème} siècle.

Il n'omet pas de souligner ses peurs - notamment celle du progrès - avec par exemple l'anesthésie mais aussi la difficulté qu'elle a de trouver sa place entre la concurrence que leur font les rebouteux, surtout dans les campagnes, mais aussi les pharmaciens voire la religion !

Enfin, la littérature et la science ont pour lui des objectifs finalement proches, les moyens sont différents, les résultats sont semblables.

Les citations de Gustave Flaubert qui expriment cette vision sont nombreuses, elles le font avec plus ou moins de profondeur ou d'ambition, mais elles en portent la marque.

« La littérature doit plus que jamais aider à une connaissance de l'homme. » (249)

« Je regarde comme très secondaire le détail technique, le renseignement local, enfin le côté historique et exact des choses. Je recherche par-dessus tout, la Beauté, dont mes compagnons sont médiocrement en quête. » (250)

« Le Peut-être de Rabelais, le Que say-je de Montaigne, tous deux sont si vastes qu'on s'y perd. » (251)

« Si jamais je prends une part active au monde, ce sera comme penseur et comme démoralisateur. Je ne ferai que dire la vérité, mais elle sera horrible, cruelle et nue. » (199)

« Car la science est encore la moins ennuyeuse des bêtises ; j'aime mieux un livre que le billard, mieux une bibliothèque qu'un café : c'est une gourmandise qui, si elle rend puant, ne fait jamais vomir. » (200)

« Travaille, travaille, écris, écris tant que tu pourras, tant que ta muse t'emportera. C'est là le meilleur coursier, le meilleur carrosse pour se voiturier dans la vie. La lassitude de l'existence ne nous pèse pas aux épaules quand nous composons. (...) Enfin je crois avoir compris une chose, une grande chose, c'est que le bonheur pour les gens de notre race est dans l'idée et pas ailleurs. » (201)

En fait, Gustave Flaubert va tout simplement plus loin dans sa conception de l'écriture, de la littérature, de l'art, tout simplement.

Son ami Maxime Du Camp fait une analyse intéressante dans ses « Souvenirs littéraires » (1850-1880) du style de Gustave Flaubert :

« On a dit de Flaubert qu'il était un réaliste, un naturaliste ; on a voulu voir en lui une sorte de chirurgien des lettres disséquant les passions et faisant l'autopsie du cœur humain ; il était le premier à en sourire : c'était un lyrique. » (252)

10 – Notes

- (1) *Lettre à Louise Colet, 3 juillet 1852*
- (2) *Lettre à Mademoiselle Leroyer de Chantepie, 30 mars 1857*
- (3) *Les Amis de Flaubert – Année 1955 – Bulletin n° 7 – Page 25*
- (4) SARTRE JP. *L'idiot de la famille : Gustave Flaubert de 1821 à 1857. Paris, Édition Gallimard, 1971-1972, 3 tomes.*
- (5) *Lettre à Mme Achille-Cléophas Flaubert, 24 novembre 1850*
- (6) *Caroline Franklin Grout, op. Cit.*
- (7) *Lettre à Ernest Chevalier, 1830*
- (8) *Lettre à Ernest Chevalier, 1^{er} janvier 1831*
- (9) *Lettre à Ernest Chevalier, Correspondance, op. Cit., t. I, p. 5.*
- (10) *Lettre à Ernest Chevalier, été 1834*
- (11) et (12) FLAUBERT G., *Extraits de « Trois pages d'un Cahier d'écolier »*
- (13), (14) et (15) FLAUBERT G., *Extraits de « Novembre », 1842*
- (16), FLAUBERT G., *Extrait de « Les Mémoires d'un fou », 1838*
- (17) *Lettre à Ernest Chevalier, 13 septembre 1838*
- (18) *Lettre à Ernest Chevalier, 24 juin 1837*
- (19) *Lettre à Monsieur Gourgaud-Dugazon, 22 janvier 1842*
- (20) FLAUBERT G., *« Un parfum à sentir ou Les baladins, conte philosophique, moral, immoral (ad libitum) », avril 1836*
- (21) *Lettre à Amélie Bosquet, 21 octobre 1862*
- (22) *Lettre à Mademoiselle Leroyer de Chantepie.*
- (23) GONCOURT E. et J., *extraits du Journal, 10 avril 1860*
- (24) et (25) FLAUBERT G., *extraits de « Les Mémoires d'un fou », 1838, Gustave Flaubert*
- (26) *Lettre à Ernest Chevalier, 11 octobre 1838*
- (27) *Lettre à Ernest Chevalier, 23 juillet 1839*
- (28) *Lettre à Ernest Chevalier, été 1839*
- (29) *Lettre à Ernest Chevalier, 26 décembre 1838*
- (30) *Lettre d'Achille-Cléophas à son fils Gustave Flaubert, 29 août 1840*
- (31) et (32) FLAUBERT G. *extraits de « Voyage dans les Pyrénées et en Corse », écrit en 1840*
- (33) *Lettre à Ernest Chevalier, 25 juin 1842*
- (34) *Lettre à Ernest Chevalier, 25 novembre 1841*

- (35) *Lettre à Ernest Chevalier, 15 mars 1842*
- (36) *Lettre à Monsieur Gourgaud-Dugazon, 22 janvier 1842*
- (37) *Lettre à Ernest Chevalier, 25 juin 1842*
- (38) *Lettre à Ernest Chevalier, 21 octobre 1842*
- (39) *FLAUBERT G., extraits de les « Les Mémoires d'un fou », 1838*
- (40) *Lettre à sa sœur Caroline, 3 décembre 1843*
- (41) *Lettre d'Achille-Cléophas Flaubert à son fils Gustave Flaubert*
- (42) *Lettre à Ernest Chevalier, 7 juin 1844*
- (43) *Lettre à Alfred Le Poittevin, 2 avril 1845*
- (44) *DU CAMP M., extrait des « Souvenirs littéraires », 1882-1883, 2 vol.*
- (45) *Lettre à Maxime Du Camp, avril 1846*
- (46) *FLAUBERT G., « Souvenirs, notes et pensées intimes »*
- (47) *Lettre à Ernest Chevalier, 11 novembre 1844*
- (48) *FLAUBERT G. Dictionnaires des idées reçues*
- (49) *Lettre à Alfred Le Poittevin, avril 1845*
- (50) *Lettre à Alfred Le Poittevin, 13 mai 1845*
- (51) *Lettre à Ernest Chevalier, 13 mai 1845*
- (52) *Lettre à Ernest Chevalier, janvier 1846*
- (53) *Lettre à George Sand, 24 février 1869*
- (54) *Lettre à Louise Collet, 11 août 1846*
- (55) *Lettre à Ernest Chevalier, 5 avril 1846*
- (56) *Lettre à Louise Colet, fin décembre 1846*
- (57) *DU CAMP M. et FLAUBERT G. « Par les champs et par les grèves », 1847*
- (58) *Lettre à Louise Colet, mardi midi (sans date), 1847*
- (59) *Lettre à Maxime Du Camp, 12 septembre 1849*
- (60) *Propos de Louis Bouilhet à Gustave Flaubert, rapportés par Maxime Du Camp dans ses « Souvenirs littéraires »*
- (61) *FLAUBERT G., Correspondance, op. Cit., t. I, p. 628*
- (62) *FLAUBERT G. « Les mémoires d'un fou », extraits, 1838*
- (63) *FLAUBERT G. « Voyage en Orient », 1849-1851, extraits*
- (64) *Lettre à son frère, 15 décembre 1849*
- (65) *Lettre à Louis Bouilhet, 13 mars 1850*
- (66) *Propos de Gustave Flaubert, rapportés par Maxime Du Camp dans ses « Souvenirs littéraires »*
- (67) *Lettre à Louis Bouilhet, 20 août 1850*

- (68) *Lettre à sa mère, 25 août 1850*
- (69) *DU CAMP M., extrait des « Souvenirs littéraires », 1882-1883, 2 vol.*
- (70) *Lettre à Ernest Chevalier, 6 mai 1849*
- (71) *FLAUBERT G. « Correspondance », op. Cit., t. I, p. 730*
- (72) *Lettre à sa mère, 24 décembre 1850*
- (73) *Lettre à Louis Bouilhet, février 1851*
- (74) *Lettre à Louis Bouilhet, avril 1851*
- (75) *Lettre à Louise Colet, 20 septembre 1851*
- (76) *Lettre à Maxime Du Camp, 26 juin 1852*
- (77) *Lettre à Louise Colet, janvier 1854*
- (78) *Lettre à Maurice Schlesinger, fin octobre 1856*
- (79) *Lettre à Louise Colet, mars 1855*
- (80) *Critique de Sainte Beuve, dans « Le Moniteur universel », le 4 mai 1857*
- (81) *Critique de Paulin Limey, dans « Le Constitutionnel », le 10 mai 1857*
- (82) et (83) *GONCOURT E. et J., extraits du Journal*
- (84) *Lettre à Edmond et Jules de Goncourt, 1863*
- (85) *GONCOURT E. et J., extraits du Journal*
- (86) *Lettre à Louis Bouilhet, 2 mai 1858*
- (87) *Critique de Théophile Gautier, dans « Le Moniteur universel », le 22 décembre 1862*
- (88) *Critique de Sainte Beuve, dans « Le Constitutionnel », le 8 décembre 1862*
- (89) *Lettre à sa nièce, 1864*
- (90) *Lettre à Amélie Bosquet, août 1866*
- (91) *FLAUBERT G. « Madame Bovary »*
- (92) *Lettre à Maître Fovard, juillet 1869, notaire, ami de Gustave Flaubert et de Maxime Du Camp*
- (93) *DE MAUPASSANT G., poème « Sur le mort de Louis Bouilhet », juillet 1869*
- (94) *Lettre à George Sand, 20 juillet 1870*
- (95) *Lettre à sa nièce Caroline, 1^{er} février 1871*
- (96) *Lettre de George Sand à Gustave Flaubert, 17 mars 1871*
- (97) *Lettre à George Sand, 24 avril 1871*
- (98) *GONCOURT E., extraits du Journal*
- (99) *Lettre de George Sand à Gustave Flaubert, 26 avril 1871*
- (100) *Lettre à Marie-Sophie Leroyer de Chantepie, 1872*
- (101) *Critique de Saint-René Taillandier, dans « La Revue des deux mondes », 1874*
- (102) *GONCOURT E., extraits du Journal, 1874*

- (103) *Lettre à George Sand, 16 décembre 1875*
- (104) *Lettre à Mme Roger des Genettes, 19 juin 1876*
- (105) FLAUBERT G., « Un coeur simple », nouvelle de « Trois contes »
- (106) *Lettre à Madame Roger des Genettes, 27 janvier 1880*
- (107) *Lettre à Marie-Sophie Leroyer de Chantepie, 30 mars 1857*
- (108) *Lettre à Louise Colet, 7 juillet 1853*
- (109) *Lettre à Marie-Sophie Leroyer de Chantepie, 24 août 1861*
- (110) *Lettre à Louise Colet, 7 août 1846*
- (111) FLAUBERT AC, 1806, « Sur la manière de conduire les malades avant et après les opérations chirurgicales »
- (112) *Lettre du Pr Dupuytren au Dr Laumonier, 26 octobre 1806*
- (113) BERTEAU P., *Docteurs Flaubert père et fils, éditions Bertout, 2006*
- (114) DUMESNIL R., « Son hérédité, son milieu, sa méthode », 1905
- (115), (116), (117), (118) BERTEAU P., *Docteurs Flaubert père et fils, éditions Bertout, 2006*
- (119) *Lettre à Ernest Chevalier, janvier 1846*
- (120), (121) BERTEAU P., *Docteurs Flaubert père et fils, éditions Bertout, 2006*
- (122) FLAUBERT A., « Quelques considérations sur le moment de l'opération de la hernie étranglée », 1839
- (123) *Lettre à Ernest Chevalier, 15 décembre 1850*
- (124) FLAUBERT G., « Dictionnaire des idées reçues »
- (125), (126), (127) BERTEAU P., *Docteurs Flaubert père et fils, éditions Bertout, 2006*
- (128) *Lettre à Ernest Chevalier, janvier 1846*
- (129) FLAUBERT G., « Madame Bovary »
- (130) FLAUBERT G. Préface à « Dernières chansons », poésies posthumes de Louis Bouilhet
- (131) LE ROY C., *Louis Bouilhet, l'ombre de Flaubert, Collection Ecrivains & Normandie, Editions H&D, 2009*
- (132) DU CAMP M., extrait des « Souvenirs littéraires », 1882-1883, 2 vol.
- (133) *Lettre à Louise Colet, 15 juillet 1853*
- (134) LE ROY C., *Louis Bouilhet, l'ombre de Flaubert, Collection Ecrivains & Normandie, Editions H&D, 2009*
- (135) *Lettre de Louis Bouilhet à Gustave Flaubert, 21 juin 1856*
- (136) DU CAMP M., extrait des « Souvenirs littéraires », 1882-1883, 2 vol.
- (137) *Lettre à Louise Colet, 15 août 1846*
- (138) DU CAMP M., extrait des « Souvenirs littéraires », 1882-1883, 2 vol.
- (139) LE ROY C., *Louis Bouilhet, l'ombre de Flaubert, Collection Ecrivains & Normandie, Editions H&D, 2009*

- (140) Lettre à George Sand, 15 décembre 1866
- (141) PAGNOL M., « Le château de ma mère », extrait
- (142), (143), (144) LE ROY C., *Louis Bouilhet, l'ombre de Flaubert*, Collection *Ecrivains & Normandie*, Editions H&D, 2009
- (145) Lettre à Jules Duplan, 24 janvier 1868
- (146) Lettre à maxime Du Camp, 23 juillet 1869
- (147), (148) LE ROY C., *Louis Bouilhet, l'ombre de Flaubert*, Collection *Ecrivains & Normandie*, Editions H&D, 2009
- (149) DU CAMP M., extraits des « Souvenirs littéraires », 1882-1883, 2 vol.
- (150) Lettre à Louise Colet, 25 octobre 1853
- (151) LE ROY C., *Louis Bouilhet, l'ombre de Flaubert*, Collection *Ecrivains & Normandie*, Editions H&D, 2009
- (152) Lettre à Ernest Feydeau, 30 novembre 1859
- (153) FLAUBERT G., « Novembre », extraits
- (154) BERTEAU P., *Docteurs Flaubert père et fils*, éditions Bertout, 2006
- (155) Lettre à Louise Colet, 13 août 1846
- (156) Lettre à Louise Colet, 3 juillet 1852
- (157) Lettre à Pauline Sandeau, 28 novembre 1861
- (158) GONCOURT E., extraits du Journal,
- (159) Lettre à Edma Roger des Genettes, 1877
- (160) GONCOURT E., extraits du Journal,
- (161) DU CAMP M., extrait des « Souvenirs littéraires », 1882-1883, 2 vol.
- (162) Lettre à Louise Colet, 14 décembre 1853
- (163) Lettre à Louise Colet, 2 septembre 1853
- (164) DU CAMP M., extrait des « Souvenirs littéraires », 1882-1883, 2 vol.
- (165) Lettre à Ernest Chevalier, fin janvier, début février 1844
- (166) DUMESNIL R. *Flaubert et la médecine*, thèse de doctorat en médecine, soutenue le jeudi 23 mars 1905 sous la direction du Pr Debove, Doyen, Université de Paris n°232.
- (167) SARTRE JP., « L'Idiot de la famille »
- (168) FLAUBERT G., « Les Mémoires d'un fou », extraits
- (169) GALLET P., *Quel diagnostic aurions-ous fait si nous avions soigné Flaubert ?*, thèse de doctorat en médecine, soutenue le 20 décembre 1960, Université de Paris, n°1018
- (170) GALERAN G., « De quelle maladie nerveuse flaubert souffrait-il », préface à l'exposition « Flaubert et la médecine », musée Flaubert et d'Histoire de la médecine, du 5 au 27 juillet 1980
- (171) Lettre à Ernest Chevalier, 14 janvier 1841
- (172) Lettre à Louise Colet, 6 juillet 1852

- (173) *Lettre à Louise Colet, 7 juillet 1853*
- (174) *Lettre à Louise Colet, 9 août 1846*
- (175), (176) *DU CAMP M., extraits des « Souvenirs littéraires », 1882-1883, 2 vol.*
- (177) *Lettre à Ernest Chevalier, 9 février 1844*
- (178) *Lettre à Louis de Cormenin, 7 juin 1844*
- (179) *DU CAMP M., extrait des « Souvenirs littéraires », 1882-1883, 2 vol.*
- (180) *Lettre à Marie-Sophie Leroyer de Chantepie, mai 1857*
- (181) *Lettre à Ernest Chevalier, 6 mai 1849*
- (182) *Lettre à Robert Pinson, 2 mars 1877*
- (183) *Lettre à Louise Colet, 2 septembre 1853*
- (184) *Citation attribué au chirurgien Percy, 1811*
- (185) *Hoerni PGB., 1803, le Consulat organise la médecine, De mémoire de médecin, La Revue du Praticien : 53, p 1619-1621, année 2003, citation de Georges Cabanis*
- (186) *Hoerni PGB., 1803, le Consulat organise la médecine, De mémoire de médecin, La Revue du Praticien : 53, p 1619-1621, année 2003*
- (187) *Hoerni PGB., 1803, le Consulat organise la médecine, De mémoire de médecin, La Revue du Praticien : 53, p 1619-1621, année 2003, citation de Michel Augustin Thouret, membre de la Société Royale de Médecine*
- (188) *Hoerni PGB., 1803, le Consulat organise la médecine, De mémoire de médecin, La Revue du Praticien : 53, p 1619-1621, année 2003, citation de Georges Cabanis*
- (189) *LEONARD J. « Médecins, malades et société dans la France du XIXème siècle », Editions Sciences en situation, 1992, extraits*
- (190) *LEONARD J. « Médecins, malades et société dans la France du XIXème siècle », Editions Sciences en situation, 1992, extraits*
- (191) *FLAUBERT G., « Voyage en enfer », Oeuvres de jeunesse*
- (192) *FLAUBERT G., « Un parfum à sentir », Oeuvres de jeunesse*
- (193) *FLAUBERT G., « Chronique normande », Oeuvres de jeunesse*
- (194) *DU CAMP M., extrait des « Souvenirs littéraires », 1882-1883, 2 vol.*
- (195) *Lettre à sa nièce Caroline, 9 mars 1868*
- (196) *Lettre à George Sand, 27 novembre 1866*
- (197) *Lettre de Victor Hugo à Gustave Flaubert, 20 décembre 1869*
- (198) *Guy de Maupassant, dans « L'Écho de Paris », le 24 novembre 1890*
- (199) *Lettre à Ernest Chevalier, 24 février 1839*
- (200) *Lettre à Ernest Chevalier, 29 mars 1841*
- (201) *Lettre à Alfred Le Poittevin, 22 septembre 1845*
- (202) *Lettre à Louise Colet, 4 octobre 1846*
- (203) *Lettre à Louise Colet, octobre 1847*

- (204) *Lettre à Louise Colet, 24 avril 1852*
- (205) *Lettre à Louise Colet, 15 août 1846*
- (206) *Lettre à George Sand, 31 mars 1871*
- (207) *Lettre à George Sand, 8 septembre 1871*
- (208) *Lettre à George Sand, 5 octobre 1871*
- (209) *Lettre à George Sand, 14 novembre 1871*
- (210) PROUST M., « A propos du « style » de Flaubert », *La Nouvelle Revue Française*, pages 72-90, N°76, 1er janvier 1920
- (211) *Lettre à sa nièce Caroline, 1er septembre 1872*
- (212) *Lettre à Louise Colet, 7 avril 1854*
- (213) LAIR G-H. *Flaubert ou le Dilettantisme Médical*, thèse de doctorat en médecine. 1944. Université de Paris
- (214) FLAUBERT G., *Extraits de Bibliomanie, Quidquid volueris, Etudes psychologiques*
- (215) FLAUBERT G., « *Bouvard et Pécuchet* »
- (216) FLAUBERT G., « *Madame Bovary* »
- (217) FLAUBERT G., « *Novembre* »
- (218) FLAUBERT G., « *Les funérailles du Dr Mathurin* »
- (219) Adsm H dépôt 3 N322
- (220) *Lettre à Ernest Chevalier, 24 juin 1837*
- (221) FLAUBERT G., *Un parfum à sentir ou Les Baladins*, Conte philosophique, moral, immoral (ad libitum)
- (222) FLAUBERT G., *Rage et impuissance, conte malsain pour les nerfs sensibles et les âmes dévotes* », décembre 1836
- (223) FLAUBERT G., *Un coeur simple*, dans « *Trois Contes* »
- (224) FLAUBERT G., *Saint Julien l'Hospitalier*, dans « *Trois Contes* »
- (225) FLAUBERT G., *L'Education sentimentale*,
- (226) *Lettre à George Sand, 6 février 1876*
- (227) *Lettre à Guy de Maupassant, 21 octobre 1879*
- (228) Citation d'Edgar Degas, rapporté par Daniel Halévy
- (229) *Lettre de Jules François Félix Husson – dit Champfleury, à George Sand, 2 septembre 1855*
- (230) ZOLA E., extraits de « *Mes haines, causeries littéraires et artistiques* », sur « *Germinie Lacerteux* » des frères Edmond et Jules de Goncourt
- (231) BEYLE H., dit STENDHAL., *Le Rouge et le Noir*, 1830
- (232) ZOLA E., extraits de « *Le Globe* », 8 février 1868
- (233) CLARETIE J., extraits de la « *Revue de Paris* », 1er mars 1865
- (234) ZOLA E., extraits de « *Le Voltaire* » 9 décembre 1879

- (235) *Lettre à la Princesse Mathilde*, 4 octobre 1876
- (236) *Lettre à Edma Roger des Genettes*, 8 décembre 1877
- (237) *Lettre à Louise Colet*, 24 avril 1852
- (238) *Lettre à Louise Colet*, 16 janvier 1852
- (239) DU CAMP M., extrait des « *Souvenirs littéraires* », 1882-1883, 2 vol.
- (240) MAUPASSANT G., extraits de la préface de « *Pierre et Jean* », 1887
- (241) *Lettre à Louise Colet*, 14 août 1853
- (242) *Lettre à George Sand*, 6 février 1876
- (243) MAUPASSANT G., extraits de l'« *Étude sur Flaubert* », dans la « *Revue Bleue* », 19 et 26 janvier 1884
- (244) GAULTIER J., citation d'Isidore Amiel, citée dans « *Le Bovarysme : la psychologie dans l'œuvre de Flaubert* »,
- (245) *Lettre à Ernest Feydeau*, 21 août 1859
- (246) *Lettre à Louise Colet*, 8 avril 1852
- (247) FLAUBERT G., *La Tentation de Saint Antoine*
- (248) GONCOURT E. et J., extraits du « *journal* », 28 janvier 1874
- (249) BERTEAU P., *Docteurs Flaubert père et fils*, éditions Bertout, 2006
- (250) *Lettre à George Sand*, décembre 1875
- (251) *Lettre à Ernest Chevalier*, 18 décembre 1839
- (252) DU CAMP M., extrait des « *Souvenirs littéraires* », 1882-1883, 2 vol.

11 - Bibliographie

- 1- FLAUBERT G. Les Mémoires d'un fou. Novembre, collection folio classique, Gallimard. 2001.
- 2- FLAUBERT G. Bibliomanie, édition Sillage. 2012.
- 3- FLAUBERT G. Madame Bovary, édition de Thierry Laget, collection folio classique. 2001.
- 4- FLAUBERT G. Salammbô, édition folio classique avec préface d'Henri Thomas. 1974.
- 5- FLAUBERT G. L'Éducation sentimentale, éditions Famot. 1974.
- 6- FLAUBERT G. La Tentation de Saint Antoine, édition de Claudine Gothot-Mersch, collection folio classique, Gallimard. 2008.
- 7- FLAUBERT G. Trois contes, édition de Michel Tournier, collection folio classique, Gallimard. 1999.
- 8- FLAUBERT G. Bouvard et Pécuchet, édition de Claudine Gothot-Mersch, collection folio classique, Gallimard. 1999.
- 9- FLAUBERT G. Oeuvres de jeunesse, œuvres complètes, I, bibliothèque de la Pléiade. 2001.
- 10- FLAUBERT G. Correspondance, collection folio classique, Gallimard. 1998.
- 11- FLAUBERT G. Le gueuloir, perles de correspondance, tiré des écrits de Gustave Flaubert, Le goût des mots, collection dirigée par Philippe Delerm, édition Points. 2017.
- 12- FLAUBERT G., « Souvenirs, notes et pensées intimes », édition Buchet-Chastel. 1995.
- 13- FAUCONNIER B. Flaubert, biographie de 2012, collection folio biographies, Gallimard. 2012.
- 14- WINOCK M. Flaubert, biographie, collection folio, Gallimard. 2015.
- 15- LE ROY C. Louis Bouilhet, l'ombre de Flaubert, collection Écrivains & Normandie, éditions H&D. 2009.
- 16- BERTEAU P. Docteurs Flaubert père et fils, éditions Bertout. 2006.
- 17- BERTEAU P. Flaubert, la médecine, les médecins et la maladie. 1970.
- 18- BECKER C. Lire le réalisme et le naturalisme, édition Armand Colin. 2005.
- 19- DE GAULTIER J. Le bovarysme, la psychologie dans l'œuvre de Gustave Flaubert, édition de 1892, éditions Hachette, livre de la BNF
- 20- LEONARD J. Médecins, malades et société dans la France du XIXème siècle, édition sciences en situation. 1992.
- 21- DUMESNIL R. Flaubert et la médecine, thèse de doctorat en médecine, soutenue le

- jeudi 23 mars 1905 sous la direction du Pr Debove, Doyen, Université de Paris n°232.
- 22- LAIR G-H. Flaubert ou le Dilettantisme Médical, thèse de doctorat en médecine. 1944. Université de Paris
- 23- IRLES T. Flaubert et la médecine, thèse de doctorat en médecine, soutenue le 17 septembre 1991 sous la direction de Jean Normand, Université de Lyon I n°218.
- 24- Flaubert et la médecine, catalogue d'exposition, exposition du 5 au 27 juillet 1980 à l'Hôtel-Dieu de Rouen
- 25- Élevé dans les coulisses d'Esculape, la jeunesse de Gustave Flaubert à l'Hôtel-Dieu de Rouen, catalogue d'exposition, exposition au Musée Flaubert et d'histoire de la médecine du CHU-Hôpitaux de Rouen, du 3 février au 30 octobre 2010
- 26- GALLET P. Quel diagnostic aurions-nous fait si nous avions soigné Flaubert ? Thèse de doctorat en médecine. 1960. Paris n°1018.
- 27- GALLERANT G. Sur la récente thèse du Docteur Gallet consacrée à Flaubert : Quel diagnostic aurions-nous fait si nous l'avions soigné ? Bulletins des Amis de Flaubert, n°20, 1962.
- 28- FLAUBERT A.C. Journal des leçons de Clinique, fichiers WORD obtenus auprès du musée Flaubert et d'Histoire de la médecine.
- 29- SARTRE JP. L'idiote de la famille : Gustave Flaubert de 1821 à 1857. Paris, Édition Gallimard, 1971-1972, 3 tomes.

12 - Annexes

« *Dictionnaire des idées reçues* » de Gustave Flaubert, extraits en lien avec la médecine :

- Alcoolisme : Cause de toutes les maladies.
- Carabin : Dîne et dort près des cadavres. Il y en a qui en mangent.
- Cataplasmes : Doit toujours être mis en attendant l'arrivée du médecin.
- Cérumen : « Cire humaine » ; se garder de l'ôter parce qu'elle empêche les insectes de rentrer dans les oreilles.
- Chirurgiens : Les chirurgiens ont le cœur dur. Les appeler « bouchers ».
- Choléra : Le melon donne le choléra. On s'en guérit en prenant beaucoup de thé avec du rhum.
- Cochon : L'intérieur de son corps étant « tout pareil » à celui de l'homme, on devrait s'en servir dans les hôpitaux pour étudier l'anatomie.
- Débauche : Cause de toutes les maladies des célibataires.
- Dentistes : Les dentistes sont tous menteurs. Se servent de baume d'acier. On les croit aussi pédicures. Se disent « chirurgiens » comme les opticiens se disent « ingénieurs ».
- Dissection : Outrage à la majesté de la mort.
- Docteur : Toujours précédé de « bon » et dans la conversation familière, de « foutre » - « Ah ! foutre, Docteur ». Est un aigle lorsqu'il a votre confiance, n'est plus qu'un âne dès que vous êtes brouillés. Tous matérialistes. « C'est qu'on ne trouve pas la foi au bout d'un scalpel. »
- Dupuytren : Célèbre par sa pommade et son Musée.
- Estomac : Toutes les maladies viennent de l'estomac.
- Fièvre : Tout ce qui la donne : prunes, melon, soleil d'avril, etc. « C'est la force du sang ; »
- Hippocrate : On doit toujours le citer en latin parce qu'il écrivait en grec, excepté dans cette phrase : « Hippocrate dit oui, Galien dit non. »
- Hydrothérapie : Enlève toutes les maladies, et les procure.
- Hygiène : Doit toujours être « bien entendue ». Elle préserve des maladies - quand elle n'en est pas la cause.

- Hystérie : Idée qu'on s'en fait. La femme hystérique est le rêve des débauchés. La confondre avec la nymphomanie.
- Illisible : Une ordonnance de médecin n'est efficace que si elle est « illisible ». Toute signature officielle doit être illisible. Cela indique qu'on est accablé de correspondance.
- Malade : Pour remonter le moral d'un malade, rire de son affection et nier ses souffrances.
- Maladies de nerfs : Toujours des grimaces.
- Médecine : S'en moquer quand on se porte bien.
- Mercure : Tue la maladie et le malade.
- Sacerdoce : L'art est un sacerdoce. La médecine aussi, le journalisme, le notariat - et généralement toutes les professions.
- Saigner : Il faut se faire saigner au printemps.
- Santé : Trop de santé, cause de maladies.
- Tabac : Celui de la Régie ne vaut pas celui de contrebande. Le priser convient à l'homme de cabinet. Cause des maladies du cerveau et de la moelle épinière.
- Vaccin : Ne fréquenter que les personnes vaccinées.
- Vin : Sujet de discussion. Leurs caractères. « Le meilleur est le Bordeaux, puisque les médecins l'ordonnent ». « Plus il est mauvais, plus il est naturel. »



« *La chorale des internes de l'Hôtel-Dieu de Rouen en 1899* », photographie originale, musée Flaubert et d'histoire de la médecine CHU de Rouen



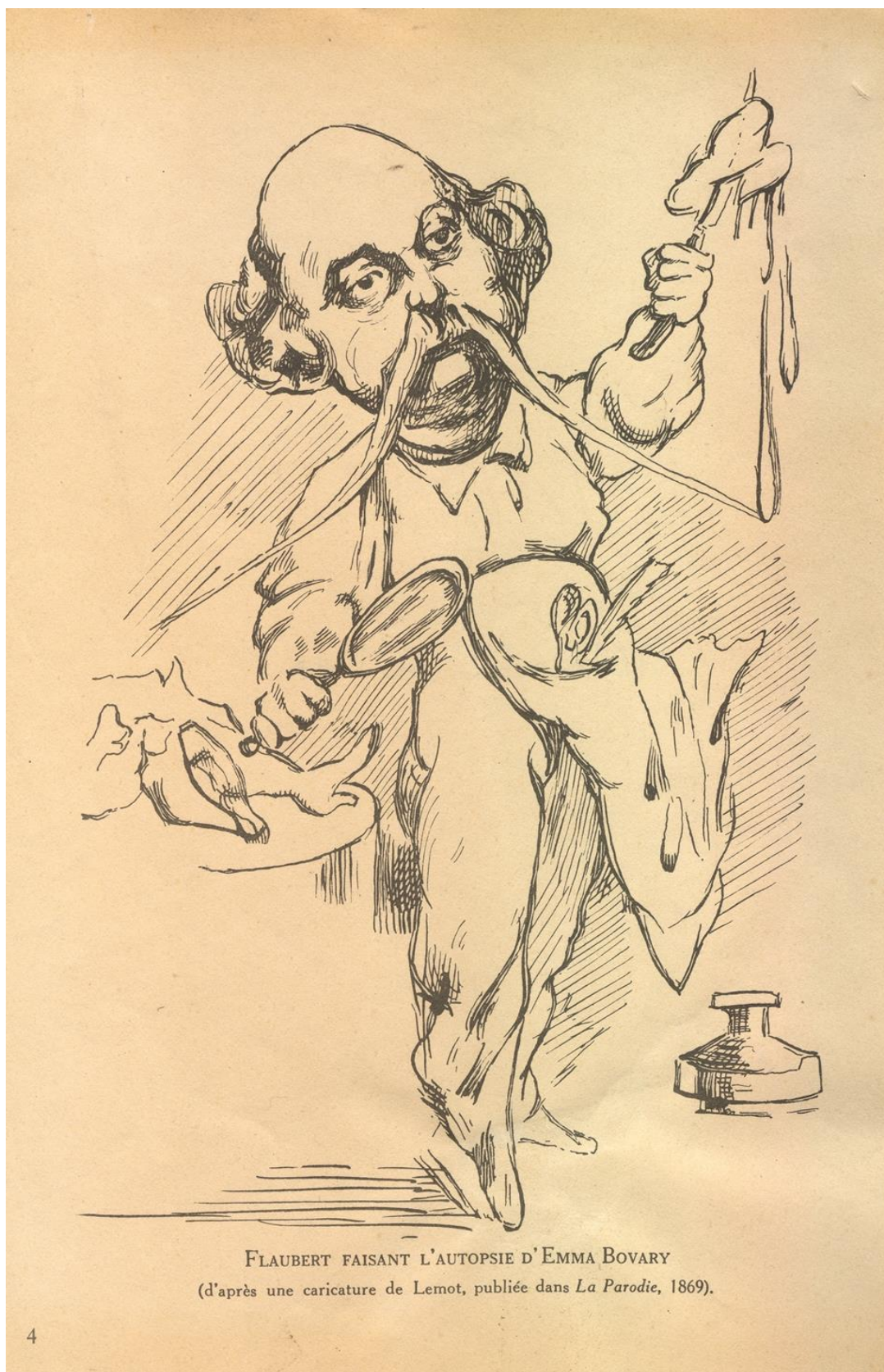
« *Un amphithéâtre d'anatomie en 1892, internat de Félix Dévé à Paris* », photographie originale, musée Flaubert et d'histoire de la médecine CHU de Rouen



« Gustave Flaubert âgé de neuf ans » gravure d'après Eustache-Hyacinthe Langlois, 1830 musée Flaubert et d'histoire de la médecine CHU de Rouen



« *Gustave Flaubert, portrait au ruban* », anonyme, huile sur toile, vers 1833,
reproduction d'après l'original conservé au musée Picasso, Antibes



« Caricature de Gustave Flaubert maniant le scalpel », par A. Lemot, *La Parodie*, 5-12 décembre 1869. Imprimé, musée Flaubert et d'histoire de la médecine CHU de Rouen

152



« *Achille-Cléophas Flaubert* » par Joseph-Désiré Court, pastel préparatoire au portrait, première moitié du XIX^{ème} siècle, musée Flaubert et d'histoire de la médecine CHU de Rouen



« *Achille Flaubert* » par Hippolyte Bellangé, 1849, musée Flaubert et d'histoire de la médecine CHU de Rouen



Vue de l'ancien Hôtel-Dieu de Rouen (actuelle préfecture de région)



Photographie de la chambre de Gustave Flaubert enfant, musée Flaubert et d'histoire de la médecine CHU de Rouen (1)



Photographie de la chambre de Gustave Flaubert enfant, musée Flaubert et d'histoire de la médecine CHU de Rouen (2)

Serment D'Hippocrate

SERMENT MEDICAL

Au moment d'être admis à exercer la médecine, je promets et je jure d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité.

Mon premier souci sera de rétablir, de préserver ou de promouvoir la santé dans tous ses éléments, physiques et mentaux, individuels et sociaux.

Je respecterai toutes les personnes, leur autonomie et leur volonté, sans aucune discrimination selon leur état ou leurs convictions. J'interviendrai pour les protéger si elles sont affaiblies, vulnérables ou menacées dans leur intégrité ou leur dignité. Même sous la contrainte, je ne ferai pas usage de mes connaissances contre les lois de l'humanité.

J'informerai les patients des décisions envisagées, de leurs raisons et de leurs conséquences.

Je ne tromperai jamais leur confiance et n'exploiterai pas le pouvoir hérité des circonstances pour forcer leurs consciences.

Je donnerai mes soins à l'indigent et à quiconque me les demandera. Je ne me laisserai pas influencer par la soif du gain ou la recherche de la gloire.

Admis dans l'intimité des personnes, je tairai les secrets qui me sont confiés. Reçu à l'intérieur des maisons, je respecterai les secrets des foyers et ma conduite ne servira pas à corrompre les mœurs.

Je ferai tout pour soulager les souffrances. Je ne prolongerai pas abusivement les agonies. Je ne provoquerai jamais la mort délibérément.

Je préserverai l'indépendance nécessaire à l'accomplissement de ma mission. Je n'entreprendrai rien qui dépasse mes compétences. Je les entretiendrai et les perfectionnerai pour assurer au mieux les services qui me seront demandés.

J'apporterai mon aide à mes confrères ainsi qu'à leurs familles dans l'adversité.

Que les hommes et mes confrères m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses ; que je sois déshonoré et méprisé si j'y manque.